John Carter Brown.

The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

14.50

Ouvrage important
cité par Brunet

VIE
DU
CAPITAINE COOK.

RPJCB

VIE

DU

CAPITAINE COOK,

TRADUITE de l'anglois du docteur KIPPIS;
Membre de la Société Royale de Londres.

TOME PREMIER.

A PARIS.
Rue des Poitevins. Hôtel de Thou,

1789.

VIE

DU

CAPITAINE COOK.

RPJCB

LETTRE

Du Traducteur de la Vie du Capitaine Cook,

A Monsieur GARAT,

Professeur d'Histoire au Lycée.

L'Ouvrage, dont je vous envoie la traduction, mon cher Garat, est dédié au Roi d'Angleterre, & moi je le dédie à l'amitié. Ce n'est pas que je n'eusse pu l'offrir convenablement à un Souverain. Notre généreux Monarque y avoit même des droits assez naturels, lui qui daigna se rendre le protecteur du capitaine Cook, lui qui fournit au Monde un si grand exemple de bienfaisance & d'hu-

manité, par l'ordre à jamais mémorable, qu'il fit donner à tous les Commandans de ſes vaiſſeaux, de reſpecter au milieu des fureurs d'une guerre générale, le Navigateur qui s'étoit dévoué au ſervice des ſciences, & au bonheur du genre humain. Mais mon hommage n'ajouteroit rien à la gloire d'un Roi; mes foibles travaux ne doivent point diſtraire ſes regards dans un tems où la choſe publique les fixe tout entiers, & d'ailleurs il y a long-tems que je veux acquitter avec vous une dette de mon cœur.

C'EST donc à vous, mon ami, que j'offre cet Ouvrage. Je vais en même-tems vous ſoumettre quel-

ques idées qui y ont rapport. Je vais m'entretenir un moment avec vous & de l'effet des découvertes, & des nations éloignées & encore bien peu connues, qui viennent de paroître sur la scène du Monde ; car à qui peut-on mieux s'addresser pour parler des peuples nouveaux qu'à l'écrivain, qui a si bien débrouillé le chaos historique des peuples anciens, & qui, après avoir peint d'un crayon simple & rapide les premiers habitans de la Syrie, de la Phénicie & de l'Egypte, a su par un mélange de traits heureux embellir encore les arts de la Grèce, & représenter sous les plus mâles couleurs, les vertus romaines ?

VOUS connoissez beaucoup les

Voyages du capitaine Cook ; eh ! qui ne les connoît pas ? Toute l'Europe attentive à ſes découvertes, en a lu les longues relations avec le plus grand intérêt. On aime à le voir affronter ces mers de glace, où nul mortel avant lui n'avoit pénétré. On le ſuit avec non moins d'admiration dans ces vaſtes contrées, où la civiliſation a fait ſi peu de progrès. On ſe plaît ſur-tout à viſiter le peuple enfant qui couvre les iſles délicieuſes de la mer du Sud. Preſque par-tout où nous conduit ce brave Navigateur, nous ſemblons aſſiſter au ſpectacle d'une création nouvelle, & nous pouvons, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, contempler le genre humain au ſortir du berceau.

MAIS ces tableaux si attachans, épars dans les nombreux volumes, qui composent le Journal des Voyages du capitaine Cook, avoient besoin d'être réunis sous un même point de vue, & dégagés des détails nautiques, qui intéressent les seuls marins : c'est ce qu'a fait l'historien de sa vie. On trouve dans cet Ouvrage tout ce qu'il y a de plus important & de plus curieux dans les expéditions du Marin anglois. On y apprend à mieux distinguer le voyageur intrépide, le vrai savant, le chef toujours digne de commander : on voit avec une satisfaction mêlée d'étonnement, le fils d'un humble valet de charrue, d'abord mousse, matelot, & passant par tous les emplois les

plus obscurs & les plus pénibles de la Marine, acquérir de lui-même des connoissances transcendantes en Astronomie, devenir les plus illustre navigateur de sa nation, & l'un des plus grands hommes de son siècle.

DIVERS voyages dans la mer du Sud, furent exécutés longtems avant ceux du capitaine Cook. Le célèbre portugais Magellan; les espagnols, Juan Fernandez, Quiros & Mendana; les hollandois, Lemaire, Schouten, Roggewein & Tasman; les anglois, Byron, Wallis & Carteret, & enfin, nos compatriotes, Bouvet, Marion, de Bougainville & Kerguelen, ont rendu leurs noms illustres

dans l'hiſtoire des découvertes autour du Monde. Cependant tous les efforts, toutes les recherches de ces navigateurs, laiſſoient à réſoudre des problêmes importans, ſur leſquels le capitaine Cook a pleinement ſatisfait les géographes, en diſſuadant les philoſophes ſpéculateurs.

IL a vérifié que la Nouvelle-Zélande, & la Nouvelle-Hollande ou Nouvelle Province de Galles, ne ſont que de très-vaſtes isles. Il a prouvé de la manière la plus certaine que dans l'immenſité de l'Océan Pacifique, il n'exiſte point ce continent auſtral, que pluſieurs ſavans croyoient néceſſaire à l'équilibre du globe, ou que du moins, s'il exiſte, il eſt

caché ſous les glaces du pôle ſud, & ſans doute inacceſſible à jamais. Il a enfin reconnu qu'on ne peut trouver de paſſage ſeptemtrional de la mer du Sud dans l'Atlantique.

En ouvrant un nouveau champ à la ſcience de l'homme, par la découverte de tant de divers peuples, tous plus près de la nature que nous, il a auſſi réculé les bornes des champs de la Botanique & du règne animal. Ses voyages ont procuré la conquête de plus de douze cents plantes nouvelles, & d'un grand nombre d'animaux juſqu'alors inconnus.

Mais je n'ai pas beſoin de vous annoncer ici, tout ce que ce Marin

célèbre a fait encore d'étonnant & d'utile. Je n'ai pas besoin de citer d'avance la manière dont il s'y est pris pour conserver la santé des matelots, pendant ses longs & pénibles voyages. Je ne détaillerai point les nombreuses contrées qu'il a découvertes, & le giſſement de tant d'autres terres, qui n'étoit qu'indiqué sur les mappemondes, & qu'il a savamment déterminé. Tous ces travaux sont décrits dans sa vie, & ils démontrent invinciblement combien toute une Nation doit souvent de gloire & d'avantages à un simple citoyen.

PERSONNE n'a encore conteſté les rares talens du capitaine Cook. Perſonne n'a nié les grands ſer-

vices qu'il a rendus à toutes les ſciences, & principalement à la Navigation & à la Géographie, quand il a déchiré le voile qui couvroit encore il n'y a que quinze ans, preſque la moitié du globe. Cependant il eſt des eſprits chagrins, des miſantropes ardens, qui lui diſputent un autre mérite, & qui, égarés par leur haine contre les arts, ou par de faux principes d'humanité, prétendent que les voyages autour du Monde, ſont plus nuiſibles qu'utiles au bonheur de l'eſpèce humaine, en général, & ſur-tout à celui des peuples nouvellement découverts. Cette opinion inſidieuſement préſentée, peut même ſembler ſpécieuſe, & comme elle tient au

paradoxe qui ſoutient qu'il vaut mieux pour l'homme, vivre dans un état ſauvage, que dans un état de civiliſation, paradoxe qui a ſéduit tant d'écrivains éloquens ! j'eſſaierai, mon cher Garat, de la diſcuter briévement avec vous, & je vous prendrai pour juge dans cette intéreſſante cauſe.

EXAMINONS d'abord ſi les découvertes ont été utiles aux peuples qui les ont faites, & qu'elle influence elles ont pu avoir ſur les lumières, les richeſſes & les mœurs de l'Europe.

IL eſt inconteſtable que depuis que Chriſtophe Colomb a trouvé l'Amérique, & que Vaſco de

Gama s'eſt rendu aux Indes Orientales en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance, les ſciences & les arts ont fait des progrès rapides. La Géographie n'a, pour ainſi dire, commencé qu'alors à être connue. La Navigation, long-tems timide & bornée, eſt devenue ſavante & audacieuſe, & en empruntant le ſecours de l'Aſtronomie, elle l'a aidée elle-même à porter encore plus loin ſes recherches, & à briller d'un nouvel éclat. La Méchanique, la Géométrie, l'Hiſtoire Naturelle, la Botanique, la chaîne de toutes les ſciences enfin, a reçu à la fois une impulſion ſemblable à ces commotions électriques qui ſe font ſentir avec la même force dans toutes les parties du fil de

métal dont un ſeul point a été frappé.

L'HOMME, ſur-tout, a pu être mieux connu. La naïve ſimplicité des Sauvages, nous a laiſſé appercevoir le caractère primitif de la nature humaine, & en riant des grimaces qu'on fait dans les pagodes ou dans les morais, nous ſommes devenus plus capables d'apprécier beaucoup de nos cérémonies.

LES bornes de l'eſprit humain ſe ſont donc réculées avec celles du monde.

QUANT à nos richeſſes, on ne peut nier que le commerce de l'A-

mérique & des Indes, ne leur ait procuré un accroiſſement immenſe; non-ſeulement par l'or & l'argent qu'on retire ſans ceſſe des mines du Mexique & du Pérou; par les perles, par tous les foſſiles brillans, qu'on nous porte de l'Orient & du Bréſil; par la culture induſtrieuſe du ſucre, du café, de l'indigo, qu'on a établie aux Antilles; par les ſuperbes étoffes & les végétaux précieux, qu'on va chercher au-delà du Gange, mais encore par l'étendue & le débouché de nos propres manufactures, & d'une grande partie de nos denrées, avec leſquelles nous payons les biens nouveaux qui, des extrémités du monde, viennent refluer chez nous.

CETTE activité, que communiquèrent à toutes les nations de l'Europe, la découverte de l'Amérique & la nouvelle route des Indes, partagea entre ces nations l'empire du commerce, dont les Italiens, les Juifs & quelques villes anséatiques, étoient seuls en possession: aussi dès-lors toutes les commodités de la vie, toutes les jouissances de l'opulence & du luxe, purent être connues des dernières classes des citoyens.

IL faut à présent considérer si, en augmentant les lumières & les richesses des Européens, la fréquentation de tant de pays au-delà des mers a perfectionné nos mœurs, ou si elle leur a nui.

La conquête du nouveau Monde alluma dans le cœur des Eſpagnols la ſoif de l'or & la ſoif du ſang. elle leur inſpira cette avidité qui donne tous les vices, & cette férocité qui commet tous les crimes; paſſions terribles, qui des Eſpagnols ſe répandirent bientôt chez les autres peuples navigateurs. Tandis que l'eſclavage s'aboliſſoit en Europe, on l'établit dans le nouveau Monde. On commença cette traite des Négres, qui, à la honte de l'humanité, s'exerce encore avec fureur, & qui finira par épuiſer l'Afrique de ſes habitans, comme les tyrans eſpagnols ont épuiſé des ſiens la plus belle partie de l'Amérique. Or, on ſait que partout, où il y a des tyrans & des eſclaves,

eſclaves, les mœurs ſont bientôt corrompues. Les grandes richeſſes, ſur-tout les richeſſe acquiſes trop rapidement, ne les corrompent pas moins, & portent toujours les hommes, étonnés de leur fortune, à ſe livrer à tous les excès. Cette révolution ſe fait ſentir chez les Nations, comme chez les particuliers. Dans les tems modernes, deux fois la même cauſe a eu les mêmes effets.

QUAND d'innombrables Barbares, ſortis du Nord comme un torrent, vinrent inonder l'Europe, & s'emparèrent des richeſſes des Romains, ils en jouirent en Barbares, & ils portèrent bientôt la peine des vices & des excès monſ-

trueux, auxquels ils s'étoient abandonnés.

QUAND leurs descendans, non moins barbares qu'eux, ont conquis le nouveau Monde, & qu'ils y ont trouvé en abondance l'or & l'argent, signes représentatifs de toutes les richesses, ils ont violemment joui comme leurs pères, & ils ont été corrompus comme eux. Tous les vices, tous les crimes sont venus d'abord à la suite de la fortune, qui les paie & les rend faciles.

IL me paroît donc, en rassemblant les résultats de mes observations, que l'influence des premiers voyages & des découvertes, a été très-avantageuse pour les lumières

& l'accroiſſement des richeſſes des Européens, mais très-funeſte pour leurs mœurs.

RESTE enfin à examiner les effets qu'ont eu, ou que peuvent avoir, les voyages & les découvertes, ſur les naturels des pays qu'on découvre.

IL eſt malheureuſement trop vrai, que les premiers voyageurs ont fait infiniment plus de mal que de bien aux nations nouvelles qu'ils ont fréquentées. Les cruautés horribles que les Eſpagnols & les Portugais ont exercées en Amérique, feront à jamais frémir l'humanité. Les crimes, dont d'autres Européens ſe ſont ſouillés, en ar-

mant des Sauvages les uns contre les autres & en leur donnant la passion des liqueurs fortes, sont également impardonnables : mais il ne faut point imputer à nos Navigateurs contemporains les fautes de leurs devanciers, ni croire qu'un abus est la règle qu'on doit toujours suivre.

NE jugeons que d'après les Voyages entrepris de nos jours, si on a tort de chercher à connoître ces hommes, que la Providence a séparés de nous par une étendue immense de mers; & voyons si nous ne pouvons pas les mettre à même de se féliciter de nous avoir connus.

LES Apologiſtes de la vie ſauvage, n'ont pas manqué de repréſenter l'homme ſortant des mains de la nature, doux, paiſible, toujours prêt à jouir des biens innocens qui lui ſont offerts, exempt de vains deſirs & libre de toute inquiétude. Mais ces peintres enthouſiaſtes d'un bonheur idéal, ſe ſont vus ſans ceſſe démentir par les faits. L'atteſtation de tous les obſervateurs judicieux de la nature humaine, prouve, que plus l'homme eſt rapproché de l'état ſauvage, plus il eſt malheureux & facilement criminel ; qu'en guerre avec tous les animaux, comme avec les autres hommes, il ſe tient ſans ceſſe armé, méditant une attaque, ou veillant à ſa propre défenſe,

qu'il ne reconnoit de droit, que le droit barbare de la force, que la pitié, l'humanité, & tous les autres ſentimens moraux, ſi chers aux ſociétés que l'éducation a perfectionnées, ne ſe font preſque jamais entendre dans ſon cœur féroce; & qu'enfin il n'eſt occupé, ainſi que le reſte des brutes, qu'à ſacrifier tout pour ſatisfaire ſes appetits groſſiers.

APRÈS avoir conſidéré cet horrible état, dans lequel vivent toutes les tribus repandues dans le nord de l'Amérique, ſur la côte de Van Diemen, & dans la Nouvelle-Zélande, c'eſt-à-dire les Peuples les plus ſauvages de la terre, ſi l'on porte ſes regards ſur les habitans

des isles de la mer du Sud, qu'un plus doux climat favorise, & qui ont fait quelques pas vers la civilisation, ne voit-on pas encore parmi eux l'injustice & l'inhumanité combattre souvent les vœux de la nature & les superstitions remplacer la férocité ? Les Insulaires de Tongataboo (*a*), ne massacrent pas une peuplade entière pour lui arracher les peaux de quelque gibier, comme le font souvent les Américains du Canada & de la baie d'Hudson; mais à Tongataboo, des Nobles stupides, s'emparent, sans aucune raison, des

(*a*) La principales des isles des Amis. L'Archipel des Amis, contient environ cent cinquante isles.

propriétés de leurs compatriotes ; nés dans un rang inférieur, & aſſomment à leur gré ces eſclaves abrutis. Les Otahitiens (*a*) ne mangent pas de la chair humaine comme les nouveaux Zélandois ; mais ils immolent ſans ceſſe des hommes à leurs divinités barbares. Le capitaine Cook fut, malgré lui, témoin d'un de ces ſacrifices ; & quarante-neuf crânes humains, dégoûtans encore de ſang, & appendus autour du Morai, où il en vit attacher un cinquantième, prouvent la fréquence de ces actes d'une atroce piété.

(*a*) Otahiti eſt l'une des iſles de la Société, qui ſont au nombre de ſept ou huit.

OR, quel eſt l'homme raiſonnable, qui pourra de ſang froid préférer les mœurs & l'ignorance imbécille de ces peuples, aux mœurs & aux inſtitutions d'un peuple vertueux & éclairé? quel eſt celui, ſur-tout, qui réfléchiſſant avec impartialité, à la perfectibilité & à la dégradation dont l'eſpèce humaine eſt ſuſceptible, oſera ſoutenir qu'il croit la condition des Algonquins ou des Eskimaux, d'autant meilleure, qu'elle eſt plus ſauvage? Aucun, ſans doute, tant qu'il ſera de bonne foi: mais que celui, qui, oubliant ſa raiſon, ſe laiſſe emporter par l'envie de ſoutenir un faux ſyſtême, ne calcule pas ſeulement tous les maux & tous les vices des peuples policés

pour les mettre en balance avec le petit nombre d'avantages, dont jouissent les peuples sauvages; car aux Sauvages, il ne faut point opposer les sociétés dépravées, mais les sociétés les moins imparfaites.

JEUNE encore, j'ai parcouru diverses contrées de l'Amérique. J'y ai vu des nations civilisées & des nations sauvages. Or, je le demande, & aux voyageurs qui les ont contemplées de près comme moi, & aux lecteurs qui en ont eu des relations fidèles, peut-on comparer l'état des naturels sanguinaires de la Floride, & des bords de l'Ohio, avec celui des paisibles, bons & libres cultiva-

teurs des champs de la Penſilvanie ou de la Caroline? Sages deſcendans de ces proteſtans réfugiés, à qui les perſécutions de l'Europe apprirent à chérir la tolérance! & vous ſur-tout, vertueux Quakers! peuple ſimple & bienfaiſant, qui par un trop grand attachement au ſens littéral de l'évangile, avez paru ridicule à quelques eſprits légers; vous dont la ſimple atteſtation vaut un ſerment, & la promeſſe verbale un écrit; vous, qui croyez tous les hommes égaux par leur naiſſance, qui ne rendez des honneurs qu'à Dieu ſeul, & qui n'admettez d'autre nobleſſe, d'autre diſtinction que celle du mérite; ſi le bonheur habite ſur la terre, c'eſt ſans doute parmi vous: mais il eſt

encore moins à la portée des hordes sauvages, qui infestent vos frontières, que les sociétés, que trop de raffinement a perverties.

QU'ON ne dise pas encore que les Sauvages sont plus heureux que nous, en ce que ne connoissant pas nos jouissances, ils ne peuvent les désirer, & qu'ils sont en même tems privés des peines multipliées qui nous tourmentent : car si cela étoit, on pourroit répondre, comme l'a observé M. de Buffon, qu'il seroit plus doux de végéter que de vivre ; de ne rien désirer, que de satisfaire son appétit ; de dormir d'un sommeil apathique, que d'ouvrir les yeux pour voir & pour sentir ; & il faudroit consentir

alors à laiſſer notre ame dans l'engourdiſſement, notre eſprit dans les ténèbres, à ne nous jamais ſervir ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-deſſous des animaux, à n'être enfin que des maſſes de matière brute attachées à la terre (*a*).

TOUS ceux qui chériſſent les ſciences & l'humanité doivent être bien éloignés d'adopter une conſéquence auſſi barbare; & au lieu de louer les mœurs des Sauvages, ils feront ſans doute des vœux pour les voir adoucis & éclairés. Eh! qui voudroit nier qu'en leur ôtant leur horrible coutume de

(*a*) Hiſtoire naturelle de l'Homme.

manger leur ennemis, celle de baigner de ſang humain les autels de leurs idoles, & l'eſclavage déteſtable, qui rend la plus grande partie des Inſulaires de l'Océan Pacifique, victimes de quelques nobles aveuglément orgueilleux & cruels: qui voudroit nier, dis-je, qu'on ne contribuât à la félicité de ces Peuples?

Un deſſein ſi généreux entroit dans les vues des derniers navigateurs, qui ont fait le tour du Monde. Le capitaine Cook, ſurtout, ne ſe contentoit pas de répandre parmi les nations qu'il découvroit, des inſtrumens utiles, des graines de fruits & de plantes, propres à augmenter le nombre

de leurs alimens & de leurs richeſſes, & pluſieurs eſpèces de ces animaux bienfaiſans, qui étendent l'empire & le bonheur de l'homme; il donnoit ſans ceſſe à ces nations des préceptes & des exemples d'équité, qui manquoient rarement de faire impreſſion ſur leur eſprit. Eh! pourquoi ne pas eſpérer que ces premières lueurs ont aſſez pénétré dans l'ame de ces peuples, pour y produire une clarté, qui leur montre enfin tous les avantages d'une raiſon perfectionnée? Pourquoi ne pas eſpérer qu'ils parviendront au même degré de ſupériorité, où nous voyons tant de nations aujourd'hui admirées, & jadis plus barbares qu'eux.

ILS ont presque tous déjà senti le prix des inventions de nos arts, & le besoin du négoce. Le commerce des pelleteries, que les Anglois viennent d'entreprendre sur la rive oueſt de l'Amérique septentrionale, découverte par le capitaine Cook, excitera l'industrie des paresseux habitans de cette côte ; l'établissement formé à la baie Botanique, deviendra sans doute utile aux naturels sauvages de la Nouvelle-Hollande, ainsi qu'aux malheureux Européens, qu'il arrache au crime & aux supplices; & l'on ne peut enfin prédire quel sera, dans la durée des âges, l'effet de nos premières liaisons, avec les peuples nouvellement découverts.

J'AJOUTERAI

J'AJOUTERAI encore une obſervation, qui paroît avoir été oubliée par tous les Ecrivains, & qui non-ſeulement juſtifie les voyages que les Européens ont fait aux isles de la mer du Sud; mais qui doit ce me ſemble, les encourager à en tenter de nouveaux, même par rapport aux Indiens. L'exemple de tous les peuples, prouve que l'homme n'eſt point fait pour vivre ſans ceſſe dans un état ſauvage, & qu'au contraire il eſt de ſon eſſence de chercher à ſe civiliſer, à inventer des arts, & à établir des loix politiques & religieuſes, qui rendent toujours les plus forts ou les plus adroits tyrans des foibles & des ignorans. De l'état ſauvage, il faut donc qu'on paſſe

d'abord à un état de barbarie & de ſuperſtition, quelquefois pire qu'une inciviliſation abſolue, & ce n'eſt qu'après des ſiècles accumulés de crime & de malheur, que les ſociétés parviennent à s'éclairer aſſez pour rejetter une partie de ce que leurs inſtitutions ont de plus vicieux, & pour tendre vers une douce égalité, qui eſt le plus beau droit de l'homme & qui peut ſeule aſſurer ſon bonheur. Or, ſi cette marche ſemble conſtamment néceſſaire dans la formation des ſociétés privées de tout ſecours étranger; ſi en reſtant livrées à elles-mêmes, elles ſont condamnées à languir long-tems dans les ténèbres déſaſtreuſes des préjugés & de l'erreur, n'eſt-il donc pas

vraiſemblable que les lumières, communiquées par les Européens aux habitans de la mer du Sud, peuvent leur épargner des maux ſans nombre, dont tous les autres peuples de la terre ont été les victimes? S'ils reçoivent jamais notre Religion & nos loix, nous ne leur porterons, ni ces momeries fanatiques & ſuperſtitieuſes, ni cette féodalité abſurde & barbare, qui ont peſé ſur nous pendant pluſieurs ſiècles, & dont les progrès lents de la raiſon ont enfin affoibli l'empire.

EH! quel ſeroit encore le bonheur des Inſulaires de la mer du Sud, ſi un homme de génie, tel que les hommes qui ont fait le Té-

lémaque, l'Eſprit des Loix, ou le Contrat Social, alloit vivre chez ces peuples nouveaux! Si après avoir aſſez bien étudié leur naturel & leurs ſimples uſages, après avoir aſſez bien appris leur langue pour y être éloquent, il les menoit d'idée en idée, de ſentiment en ſentiment, à ces pures lumières, à ces notions ſublimes de vertu, qui ſe perdent dans nos livres; ſi enfin, ce que nous avons dans la tête, il le gravoit au fond de leur cœur! ces Indiens ne deviendroient-ils pas alors le peuple le plus intéreſſant de la terre? Ne nous forceroient-ils pas nous-mêmes de prendre d'eux les exemples d'une ſageſſe, dont nous leur aurions fourni les préceptes?

MAIS ces vœux vont trop loin pour qu'on oſe ſe flatter de les voir accomplis. Ne demandons pour les Inſulaires de l'Océan Pacifique, qu'un progrès plus borné, mais plus sûr : ils ont droit de l'attendre. Si les Européens qui vont les viſiter, ne ſont ni des Fénélon, ni des Monteſquieu, ni des Rouſſeau, ils ne donneront pas du moins à ces peuples, lieu de s'affliger d'avoir été découverts.

Non, il n'eſt plus ce tems où les grandes expéditions maritimes n'avoient d'autre objet que de chercher des nations nouvelles pour leur ravir leurs richeſſes & leur liberté ; où les Cortez & les Pizares, égarés par l'ambition & par

une ſuperſtition aveugle, croyoient pouvoir, ſans crime, immoler tout ce qui n'étoit pas chrétien, & faire périr dans les chaînes ou dans les ſouterreins des mines, les malheureux Indiens que l'avarice avoit ſauvés du maſſacre. Les navigateurs qui cherchent des contrées inconnues, ſont animés par un eſprit plus noble; ils ont des deſſeins plus généreux. Ils ne parcourent le monde que pour y répandre des bienfaits, & ils ne viſitent les ſauvages que comme des frères & des amis. Ce que nous venons d'apprendre du Voyage des frégates françoiſes la Bouſſole & l'Aſtrolabe, montre que MM. de la Pérouſe & de l'Angle ont dignement imité le Capitaine Cook,

dans sa bienfaisance envers les Indiens, & qu'ils ont beaucoup ajouté à ses travaux par la découverte de plusieurs isles inconnues, & même d'une grande terre dans le nord de l'Océan Pacifique (*a*).

(*a*) Voici ce que nous lisons dans la Gazette de France du 28 Octobre 1788.

Le sieur de Lesseps, Vice-Consul de Cronstadt, qui étoit employé dans l'expédition du Comte de la Pérouse, en qualité d'Interprête du Roi en langue Russe, est arrivé à Versailles le 17 de ce mois, & a eu l'honneur, le même jour, d'être présenté à Sa Majesté par le Comte de la Luzerne, Ministre & Secrétaire d'Etat au département de la Marine. Il avoit été chargé d'apporter en France les dépêches, les journaux & les cartes qui lui avoient été remis le 30 Septembre 1787, par le Comte de la Pérouse, au port d'Avatska, ou Saint-Pierre & Saint-Paul, situé à l'extrémité méridionale de la presqu'isle de Kamschatka. Le navire que

MAIS s'il eſt encore des Marins dont la proue ſe tourne vers des

---

la Ruſſie expédie chaque année d'Okotskoï à Avatska, ayant manqué ſon voyage l'année dernière, le ſieur de Leſſeps ſe décida à contourner, par terre, toute la mer d'Okots ou Pengina, pour gagner le grand continent d'Aſie; mais les mauvais tems & les fréquens ouragans le retinrent ſur la preſqu'Iſle juſqu'au 27 Janvier ſuivant. Ce ne fut qu'à cette époque qu'il put entreprendre ſa route le long des côtes du Kamſchatka. Arrivé à l'Iſthme, qui joint cette terre au continent, il ſuivit la côte orientale de la mer de Pengina, paſſa par Ingiga; &, après beaucoup de difficultés & de dangers, il parvint, le 5 Mai, à Okotskoï. Cette partie de ſon voyage a été faite ſur des traîneaux, tirés par des chiens Kamſchadales, ou par des rennes, ſuivant l'uſage de chaque pays qu'il a traverſé.

Le débordement des rivières, à cette époque du dégel, l'a forcé de ſéjourner à Okotskoï, juſqu'au 8 de Juin. Auſſi-tôt que la Lena a été navigable, il s'y eſt embarqué, & a remonté

côtes moins éloignées pour y porter le ravage & la désolation, ils

---

jusqu'à Irskoutsk, où il est arrivé dans les premiers jours d'Août. Il en est reparti le 11. Il a passé par Tomsk, Tobolsk, Catherinebourg, Kasan, Nyneï-Novogorod, Moscou, Tuer, Novogorod-Velikoï, & a traversé toutes les grandes rivières de la Sibérie. Il a fait ce voyage en kibitk, ou voiture Russe non suspendue; & il a été rendu, le 21 Septembre, à Saint-Pétersbourg, d'où il est reparti le 26, à deux heures du matin, chargé des dépêches du Comte de Ségur, Ministre plénipotentiaire du Roi près l'Impératrice de Russie. La jeunesse & le zèle du sieur de Lesseps l'ont soutenu jusqu'au terme, contre les fatigues & les dangers inséparables d'un voyage de 4000 lieues, à travers des pays peu habités & peu fréquentés; & il est arrivé heureusement à Versailles, le 17 Octobre, à trois heures après midi. Il se loue infiniment de toutes les facilités & de tous les secours qu'il a reçus des Commandans Russes, dans les lieux où il a été à portée de les réclamer.

ne tarderont pas à s'en écarter, ou ils n'y aborderont que fous de

---

Extrait des dépêches du Comte de la Pérouſe, apportées par le ſieur de Leſſeps.

Les frégates du Roi, la Bouſſole & l'Aſtrolabe ; la première, commandée par le Comte de la Pérouſe, Capitaine de vaiſſeau, commandant en Chef l'expédition ; la ſeconde, par le Vicomte de Langle, Capitaine de vaiſſeau, avoient appareillé de la rade de Breſt, le premier Août 1785, pour un voyage de découvertes. Aprés avoir touché aux iſles de Madère & de Ténériffe, pour s'y pourvoir d'un ſupplément de vin ; à celles de Martin Vas & de la Trinité, pour en fixer la poſition géographique ; à celle de Sainte-Catherine du Bréſil, pour ſe procurer des rafraîchiſſemens ; le Comte de la Pérouſe fit quelques recherches dans l'Océan méridional, paſſa le Détroit de le Maire, le 25 Janvier 1786, 69 jours après ſon départ de la dernière iſle ; &, le 9 Février, il naviguoit dans le grand Océan, appellé communément *Mer du Sud* ou *Mer Pacifique*. Le

plus doux auſpices. Quand tous les intérêts balancés permettront

---

24 du même mois, il relâcha à la baie de la Conception du Chili, & en repartit le 19 Mars. Le 8 Avril, il eut connoiſſance de l'Iſle de Pâques, où il aborda. Le 28 Mai, il étoit à vue de l'iſle d'Owhyhée, une des Sandwich, où le Capitaine Cook, après avoir agrandi le monde, termina ſi malheureuſement la plus glorieuſe carrière. Le Comte de la Pérouſe s'eſt particulièrement attaché à reconnoître celles de ces iſles que le célèbre Navigateur Anglois n'avoit pu viſiter. Il les quitta le premier Juin, prit ſa route ſur l'Amérique ſeptentrionale, & y atterrit, le 23 du même mois, à la hauteur du Mont-Saint-Elie, à 60 degrés de latitude. Il a reconnu & relevé la partie de côte compriſe entre ſon point d'atterrage & le port de Monterey, à 36 degrés deux tiers de latitude. Le capitaine Cook, contrarié par les vents, n'avoit pu en reconnoître que quelques portions, de diſtance en diſtance; & il n'étoit deſcendu que juſqu'au 43 dégré. Le Comte de la Pérouſe a lié ſes découvertes à celles du Na-

de faire ceſſer un commerce qui dégrade encore plus les Nations

---

vigateur Anglois, & aux reconnoiſſances qui ont été faites par terre & par mer, par les Eſpagnols de la Californie. Il partit du port de Monterey le 24 Septembre, traverſa le grand Océan, pour ſe rendre au continent d'Aſie, & découvrir, dans cette traverſée, quelques iſles inhabitées. Le 15 Décembre, il eut connoiſſance de l'Aſſonſong, une des iſles Mariannes; & il mouilla, le 3 Janvier 1787, à Macao. Il en partit le 6 Février; & relâcha le 28 à Cavita, dans la baie de Manille, où il ſe pourvut de rafraîchiſſemens & de vivres pour ſa navigation ultérieure. Il quitta Manille le 9 d'Avril; &, après avoir paſſé à l'eſt de Formoſe, il a dirigé ſa route entre les iſles du Japon & la Corée, a reconnu & viſité les côtes orientales de cette preſqu'iſle, & s'eſt élevé juſqu'au 52e dégré de latitude; par un canal aſſez étroit, inconnu aux Navigateurs Européens, & formé par les côtes de la Tartarie Orientale, d'une part, & de l'autre, par deux grandes iſles, qu'il a relevées & viſitées en partie. L'extrémité ſep-

d'Europe que les Africains qu'elles achetent comme un vil bétail, nos

---

tentrionale de ce canal se trouvant obstruée par des bancs qui en rendent le passage impraticable, il a repris sa route au sud ; &, en continuant ses recherches, il a découvert, à 46 dégrés de latitude, un détroit qui l'a conduit dans la mer située à l'oueſt des isles Kurilles, à travers lesquelles il a trouvé un passage, d'où il s'est rendu au port d'Avatska, à la partie méridionale de la presqu'isle du Kamschatka : il y a mouillé le 6 de Septembre. Cette navigation, de cinq mois dans une mer inconnue, au milieu des brumes presque continuelles, a été aussi pénible que périlleuse ; mais elle servira à éclaircir un point intéressant de Géographie ; elle nous donnera une connoissance exacte d'une Grande-Terre, dont l'existence même étoit contestée ; & ces découvertes se lieront à celles que les Russes ont faites dans cette partie septentrionale du globe. Les peuples qui habitent les Isles que le Comte de la Pérouse a visitées, n'avoient aucune idée des Européens, non plus que des autres habitans du grand Con-

Souverains éclairés s'empreſſeront de ſe rendre aux vœux de la phi-

---

tinent ; ils ſont humains & hoſpitaliers ; mais leur terre ne préſente aucune production qui puiſſe y appeller les Nations commerçantes.

Au départ du ſieur de Leſſeps, le 30 Septembre 1787, les Officiers & les équipages des frégates la Bouſſole & l'Aſtrolabe jouiſſoient de la meilleure ſanté ; &, quoique ces bâtimens tinſſent la mer depuis plus de deux ans, le ſcorbut ne s'y étoit point manifeſté. Les ſoins conſtans & paternels du Comte de la Pérouſe & du Vicomte de Langle, pour la conſervation des compagnons de leurs travaux, doivent faire eſpérer qu'ils les préſerveront, juſqu'au terme de leur voyage, des maladies qui ajoutent un danger de plus aux longues navigations.

Le Comte de la Pérouſe, après avoir fait quelques proviſions à Avatska, ſe propoſoit de reprendre la mer le premier Octobre, pour ſe livrer aux recherches qui lui reſtent à faire dans l'hémiſphère Auſtral ; on préſume qu'il pourra être de retour en France dans le mois de Juillet ou d'Août 1789.

loſophie & de l'humanité ; & alors ſans doute, alors les plus ardens dépréciateurs de la ſociabilité n'oſeront plus en méconnoître les avantages ; ils n'oſeront plus, ſur-tout, condamner des voyages dont le but glorieux eſt l'inſtruction & la félicité du monde entier.

C'EST à vous, mon ami, dont la voix éloquente a tant de fois & ſi dignement loué la ſageſſe des anciens Gouvernemens ; c'eſt à vous à combattre les vices des Gouvernemens modernes. En vous chargeant d'une ſi pénible tâche, en éclairant nos contemporains ſur leurs crimes & leurs foibleſſes, vous rendrez auſſi hommage à

tout ce qu'ils ont fait de grand & d'utile; & cette nouvelle preuve de votre talent ajoutera, s'il eſt poſſible, à l'amitié qui m'unit à vous dès l'enfance, par le charme éternel des arts & de la vertu.

CASTERA.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR ANGLOIS.

QUOIQUE j'aie déja publié pluſieurs Ouvrages de littérature, je ne me ſuis jamais ſenti auſſi embarraſſé qu'en entreprenant celui-ci. L'exécution m'en paroît extrêmement difficile. L'hiſtoire du Capitaine Cook conſiſte principalement dans le récit des voyages & des découvertes de cet illuſtre Navigateur; dans le tableau ſimple & frappant des obſtacles & des dangers qu'il eut à vaincre. Les détails les plus intéreſſans de ſa vie privée, avec quelque ſoin qu'on les recueille, n'ont rien de comparable à ce qu'il a fait comme Chef de trois fameuſes expéditions. Ce ſont ces expéditions qui font connoître en lui le grand homme, parce qu'elles lui fourniſſent les moyens de déployer ſon

ame & toute la ſupériorité de ſon caractère. Or, ſon Hiſtorien n'a rien de mieux à faire que de s'attacher à ces événemens importans. Cependant un tel choix offre encore beaucoup de difficultés. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir juſques à quel point on doit étendre ou borner la narration de ſes voyages. D'un côté, il y a du danger à redire longuement les faits qui ſont déja connus; & de l'autre, on court riſque de les défigurer par une eſquiſſe abrégée, de paſſer trop légérement ſur des circonſtances importantes, & de tromper enfin l'attente du lecteur. Mais de ces deux inconvéniens le dernier eſt ſans doute celui qu'on doit éviter avec le plus de ſoin; puiſqu'à moins de parler des entrepriſes dont le capitaine Cook a été chargé, & de raconter tous ſes périlleux travaux, on ne feroit connoître qu'imparfaite-

ment l'hiſtoire de ſa vie. Il me ſemble donc qu'on doit prendre un juſte milieu, en détaillant les choſes auxquelles il a eu le plus de part, & en gliſſant ſur les autres.

Il eſt impoſſible d'éviter le récit préliminaire des circonſtances les plus frappantes qui ont rapport aux diverſes contrées & aux nations nombreuſes que le capitaine Cook a découvertes ; puiſque ce ſont ces circonſtances qui font connoître l'avantage qu'on a retiré de ſes entrepriſes ; mais il ne m'appartient pas de décider ſi j'ai toujours été heureux dans mon choix. Quoique j'aie vivement déſiré de faire le mieux poſſible, je n'ai pas toujours été ſatisfait moi-même de la manière dont j'ai réuſſi ; & je ne ſerois pas ſurpris que beaucoup d'autres perſonnes en fuſſent mécontentes. Tout ce que je pourrois dire

alors pour ma justification, c'est que mes efforts n'ont pas été épargnés. Enfin, j'ose me flater que l'Ouvrage que je présente au public n'est pas tout-à-fait sans mérite. Ceux qui connoissent le mieux les expéditions du capitaine Cook, ne doivent pas être fâchés de les retrouver ici sous une forme plus resserrée, & de voir rassemblés dans un seul point de vue, les faits les plus intéressans, qui sont épars & entremêlés d'une foule de détails nautiques, dans les longues relations de ses voyages; & quant aux lecteurs qui, par hasard, n'ont qu'une connoissance imparfaite des entreprises de ce marin célèbre, ils ne se plaindront sûrement pas que ma narration est trop longue.

On trouvera beaucoup de faits nouveaux dans cet Ouvrage; & plusieurs choses déja connues du public, mais mal

connues, ſont ici préſentées ſous un jour plus vrai. On s'en appercevra aiſément, je l'eſpère, dans le premier, le troiſième, le cinquième & le ſeptième Chapitre.

Je ne dois pas manquer d'obſerver que tout ce que je rapporte de nouveau eſt puiſé dans les ſources les plus sûres; & j'ai à cet égard bien des obligations à pluſieurs perſonnes. Les dates & les faits relatifs aux différentes promotions du capitaine Cook, ſont fidèlement extraits des livres de l'Amirauté. Le noble Lord, qui eſt à la tête de ce Bureau, & M. Stéphens ont bien voulu me les fournir; & je ſaiſis avec joie cette occaſion de témoigner ma reconnoiſſance à Lord Howe. J'ai, en outre, reçu de M. Stephens beaucoup d'autres renſeignemens. Il s'eſt employé

de tout ſon pouvoir à hâter la publication de mon Ouvrage.

LE Comte de Sandwich, l'un des premiers protecteurs du capitaine Cook, & le principal moteur de ſes grandes entrepriſes, m'a inſtruit de beaucoup de choſes relatives à notre marin, & principalement des circonſtances qui précédèrent ſon dernier voyage.

SIR Hugh Palliſer qui chérit la mémoire de ſon ami, comme il chériſſoit ſa perſonne, m'a communiqué un grand nombre de faits qu'on lira dans le cours de cette hiſtoire, & ſur-tout au commencement. L'Amiral Graves & le Docteur Douglas, Evêque de Carliſle & Auteur de la belle Introduction au Voyage dans l'Océan Pacifique, m'ont auſſi aidé dans mes recherches. La veuve du capitaine Cook, ſi digne de l'eſ-

time de tous les amis de ſon époux, m'a elle-même informé de diverſes circonſtances particulières.

JE manquerois de gratitude ſi j'oubliois ici le nom de M. Samwell. Quoique le morceau que j'ai copié d'après lui, ait déja été publié, il l'avoit écrit à la ſollicitation de mon ami le Docteur Grégory, pour mon inſtruction particulière; & c'eſt moi-même qui priai M. Samwell de le faire imprimer ſéparément. Les autres perſonnes qui m'ont aidé dans mon entrepriſe ſeront nommées à leur place.

MAIS celui, je l'avoue, à qui je dois le plus, eſt ſir Joſeph Banks, Préſident de la Société Royale. Il a pris le plus vif intérêt à la publication de l'hiſtoire du capitaine Cook. C'eſt lui qui m'a fortifié dans l'idée de lui donner la forme qu'elle

a maintenant. Son amitié ne s'eſt pas démentie un ſeul inſtant. Il a revu mon Ouvrage dans toutes ſes parties ; & grace à ſes ſoins, il eſt ſans doute plus complet & plus intéreſſant. Enfin le zèle que ſir Joſeph Banks a montré dans cette occaſion, eſt le même qui l'anime toutes les fois qu'il s'agit de ſervir la cauſe des ſciences & celle de l'humanité.

VIE

VIE
DU
CAPITAINE COOK.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire du Capitaine Cook, avant son premier Voyage autour du Monde.

Chap. I. Ann. 1728.

Le Capitaine Cook n'eut aucun droit de s'enorgueillir de l'éclat de sa naissance. Son père, *Jacques Cook*, qu'on pouvoit juger, d'après son langage, être né dans le nord de l'Angleterre, vivoit dans l'humble état de domestique à la campagne, où il épousa une fille

CHAP. I. ANN. 1728.

nommée *Grace*, servant aussi dans une ferme. L'un & l'autre s'étoient rendus recommandables dans leur voisinage par leur honnêteté, leur sobriété, & leur zèle pour le travail. Ils s'établirent d'abord dans le petit village de Morton, & bientôt après ils allèrent demeurer à Marton, autre village de la Province de Yorck, situé sur la route de Gisbrough, à Stockton, dans le comté de Durham, & à six milles de distance de chacune de ces Villes.

27 Octob.

C'EST à Marton, que le Capitaine Cook naquit, le 27 Octobre 1728. Il étoit l'un des neuf enfans qui composoient la famille de Cook, dont il ne reste en ce moment qu'une fille, mariée à un pêcheur de Redcar. Le jeune Cook commença à recevoir son éducation à Marton, où il apprit à lire de la Dame Walker, maitresse d'école du village. A peine il avoit atteint l'âge de huit ans, quand son père devint premier domes-

tique d'une ferme appartenant à M. Thomas Skottow, avancement qu'il dut à sa bonne conduite & à son intelligence. Alors Cook (*a*) le père se transporta, avec toute sa famille, dans cette ferme, nommée *Airy-Holme*, près du grand Ayton; & M. Skottow envoya, à ses dépens, le fils à l'école d'Ayton, où il apprit à écrire.

ANN. 1728.

LE jeune Cook n'étoit pas encore entré dans sa treizième année, qu'on le mit en apprentissage chez un Mercier, nommé *Williams Sanderson*, à Staith, ville considérable par ses pêcheries, à dix milles au nord de Whitby. Ce métier convenoit cependant très-peu à ses inclinations. Il tournoit sans cesse ses regards vers la mer; & sa passion ne pouvoit pas manquer d'être augmentée par la situation de la Ville où il

1741.

(*a*) Jacques Cook le père a passé les derniers tems de sa vie près de sa fille, à Redcar, & il n'est mort qu'à l'âge de 85 ans.

CHAP. I.
ANN. 1741.

étoit, & le genre de vie des personnes qu'il voyoit fréquemment. Quelques mécontentemens étant survenus entre son maître Mercier & lui, il obtint son congé; & bientôt après, il s'engagea lui-même pour sept ans, avec les Quakers John & Henry Walker, de Whitby, propriétaires de deux vaisseaux, destinés au commerce du charbon. Presque tout le tems de son apprentissage fut employé sur l'un de ces vaisseaux, nommé *le Free-Love*; & après que son apprentissage fut fini, il continua à naviguer en qualité de simple matelot, jusqu'à ce qu'enfin M. Walker lui donna la place de contre-maître, ou Patron, d'un de ses navires. Ces premières années de la navigation de Cook ne nous offrent aucune particularité remarquable, quoiqu'on ne puisse pas douter qu'il n'acquît dès-lors de grandes connoissances dans les détails de la marine, & qu'un esprit aussi attentif, & aussi rempli de sagacité que le sien, ne mît

à profit beaucoup d'obſervations, qui lui ont été très-utiles dans le cours de ſa vie.

CHAP. I. ANN. 1751.

Au printems de 1755, la guerre fut déclarée entre l'Angleterre & la France. Il y eut une preſſe de matelots. Le navire où étoit Cook, ſe trouva par haſard dans la Tamiſe. Cook commença par ſe cacher; mais, réfléchiſſant enſuite qu'il lui ſeroit impoſſible d'échapper à la preſſe, il ſe détermina à entrer volontairement au ſervice de ſa patrie, & à attendre ſa fortune de la Marine Royale. Peut-être eut-il alors quelque preſſentiment ſecret que, par ſon activité & par ſon application, il pourroit s'élever au point où il eſt parvenu. En conſéquence, il marcha droit à Wapping, où étoit un rendez-vous de marins; & il s'adreſſa à un officier de l'*Aigle*, vaiſſeau de guerre de ſoixante canons, commandé par le capitaine Hamer. Au mois d'Octobre 1755, ce même vaiſſeau paſſa

CHAP. I. ANN. 1755.

sous le commandement de Sir Hugh Palliser. Quand Sir Hugh en fut le capitaine, il ne tarda pas à distinguer Cook. Il trouva en lui un homme de mer intelligent, actif & brave. Tous les officiers en rendoient un bon témoignage, & enfin le capitaine Palliser l'encouragea de tout son pouvoir.

PEU de tems après, Sir Hugh reçut une lettre de M. Osbaldelston, membre du Parlement, pour Scarborough, dans laquelle il lui disoit que plusieurs de ses voisins l'avoient prié de lui écrire en faveur du jeune Cook. Ils avoient appris que Sir Hugh distinguoit la bonne conduite de leur compatriote, & ils desiroient que M. Osbaldelston pût, avec l'agrément du capitaine, travailler à l'avancement de Cook. Sir Hugh Palliser rendit justice au mérite de Cook; mais il répondit qu'il étoit trop récemment au service, pour pouvoir obtenir encore une place d'officier. Il ajouta qu'il valoit

mieux d'abord lui procurer une commission de maître d'équipage, parce que, dans ce poste, il seroit à même de faire connoître sa capacité, & toute la confiance qu'il méritoit (*a*).

Il obtint donc cette commission, le 10 Mai 1759, pour le sloop *le Grampus*, mais le premier maître du Grampus ayant voulu par hasard y rester, la commission de Cook fut inutile. Quatre jours après, il fut nommé maître de *la Guirlande*, & il ne put pas encore en profiter, attendu que cette frégate étoit déja en mer. Le lendemain, 15 Mai, il eut une nouvelle commission pour le vaisseau *le Mercure* (*b*). Toutes ces nominations rapides prouvent qu'on prenoit à cœur les intérêts de Cook, &

(*a*) Ces sollicitations volontaires de tous les habitans d'un village pour un matelot leur compatriote, prouvent combien le jeune Cook & sa famille s'étoient rendus dignes d'estime.

(*b*) Tiré des livres de l'Amirauté.

CHAP. I. ANN. 1759.

qu'on avoit réellement intention de le servir.

LE Mercure étoit destiné pour le Canada, où il joignit l'escadre commandée par Sir Charles Saunders, qui, d'accord avec le général Wolfe, avoit entrepris le fameux siège de Quebec. Pendant ce siège, les Anglois eurent besoin de faire sonder le canal du fleuve Saint-Laurent, entre l'Isle d'Orléans & la rive septentrionale, & précisément vis-à-vis du camp de Montmorency & de Beauport, où l'armée Françoise s'étoit fortifiée. L'amiral vouloit, par ce moyen, savoir s'il pourroit placer des vaisseaux pour attaquer les batteries françoises, afin de couvrir l'armée de l'intrépide Wolfe, qui devoit surprendre le camp. Le capitaine Palliser, qui connoissoit l'habileté & le courage de Cook, le proposa pour sonder le fleuve. Il ne pouvoit exécuter cette entreprise que la nuit: il y travailla donc sept nuits de suite. A la

fin, il fut découvert par les François, qui raſſemblèrent pluſieurs canots, avec un grand nombre de ſauvages, pour l'attaquer, & l'arrêter. Il eſt certain qu'il eut beaucoup de peine à leur échapper. Obligé de forcer de rames, il alla s'échouer ſur le rivage de l'Isle d'Orléans, près de la garde de l'hôpital des Anglois. Pluſieurs ſauvages s'élançoient dans ſa chaloupe par un bout, tandis qu'il ſautoit à terre par l'autre, & ils s'emparèrent de la chaloupe, qu'ils ramenèrent en triomphe. Cependant, Cook porta à l'amiral une carte du canal, auſſi exacte & auſſi complette que s'il l'avoit ſondé après que les Anglois furent maîtres de Quebec. Sir Hugh Palliſer étoit bien inſtruit qu'avant ce tems-là, Cook n'avoit jamais manié le pinceau, & qu'il ne ſavoit pas même deſſiner; mais telle étoit l'aptitude de notre Marin, qu'il réuſſiſſoit promptement dans tout ce qu'il vouloit entreprendre.

Cook rendit encore aux Anglois un

CHAP. I.
ANN. 1759.

autre ſervice important, pendant que l'eſcadre reſta dans le fleuve Saint-Laurent. La navigation du fleuve eſt extrêmement difficile & dangereuſe : elle l'étoit encore plus pour les Anglois, qui, juſqu'alors étrangers à cette partie de l'Amérique, n'avoient aucune carte exacte, à laquelle ils puſſent ſe fier. L'amiral ordonna que Cook fût employé à examiner les paſſages de la rivière, au-deſſous de Quebec, qui offroient trop d'écueils aux navigateurs. Cook exécuta cette opération avec la même activité & la même intelligence que la première. Quand il eut terminé ſon entrepriſe, la carte du fleuve Saint-Laurent fut publiée, avec les inſtructions néceſſaires pour y naviguer ſans péril. Ce qui prouve l'exactitude & l'utilité de cette carte, c'eſt qu'on n'a pas jugé néceſſaire depuis d'en graver d'autre ; car, celle qui a paru en France, n'eſt qu'une copie de celle de Cook, réduite à plus petit point.

CHAP. I.
ANN. 1759.
22 Sept.

APRÈS l'expédition de Quebec, Cook reçut une commiſſion de Lord Colwill, pour paſſer en qualité de maître d'équipage à bord du Northumberland, vaiſſeau de guerre que montoit ce Lord, déja honoré du titre de commodore & du commandement d'une eſcadre, en ſtation à Hallifax. Pendant cette campagne, la conduite de Cook ne manqua pas de lui mériter l'eſtime & l'amitié du commodore; & le loiſir de l'hiver lui laiſſa le tems d'acquérir des connoiſſances, qui lui ont beaucoup ſervi depuis. C'eſt à Hallifax, qu'il commença à lire Euclide, & à s'appliquer de lui-même à l'étude de l'Aſtronomie. Il avoit peu de livres; mais ſon eſprit le rendoit capable de ſuppléer à beaucoup de choſes, & à faire des progrès bien au-deſſus de ceux qu'on pouvoit attendre de la gêne où il étoit.

PENDANT que Cook étoit maître d'équipage du Northumberland, ſous le

CHAP. I. ANN. 1762.

commandement de lord Colwill, ce vaisseau se rendit à Terre-Neuve, au mois de Septembre 1762, pour aider le lieutenant-colonel Amherst à reprendre cette Isle, dont les François s'étoient emparés. Après que l'Isle fut reprise, la flotte Angloise séjourna quelque-tems à Placentia, pour fortifier cet endroit. Cook fut chargé de lever le plan du hâvre & des hauteurs de la Place; & la manière dont il s'en acquitta, attira sur lui l'attention de l'amiral Graves, commandant de l'*Antelope*, & gouverneur de Terre-Neuve. Cet amiral ayant eu plusieurs entretiens avec Cook, relatifs à la commission dont celui-ci avoit été chargé, conçut la plus haute idée de son habileté. Par-tout où alloit Cook, il portoit une attention continuelle sur tous les objets qui avoient quelque rapport à la navigation & à la connoissance des côtes; & l'estime de l'amiral Graves pour lui, fut encore augmentée par ce qu'on lui dit de son caractère.

VERS la fin de 1762, M. Cook retourna en Angleterre ; & le 21 Décembre de la même année, il épousa, à Barking, dans le comté d'Essex, Miss Elisabeth Batts, femme aimable, & digne de la tendre affection qu'il eut toujours pour elle : mais son genre de vie, & les devoirs auxquels il s'étoit consacré, ne lui ont pas permis de goûter les douceurs du mariage, sans de longues interruptions. 21 Déc.

AU commencement de l'année 1763, après que la paix fut conclue, on résolut de renvoyer l'amiral Graves, gouverneur à Terre-Neuve. Comme cette Isle est très-intéressante pour le commerce, & qu'elle a long-tems été un objet de querelle entre l'Angleterre & la France, le gouverneur demanda une commission pour faire lever le plan des côtes, commission qu'il obtint avec beaucoup de difficulté, parce que l'importance en étoit peu connue en Angleterre. D'après

CHAP. I. ANN. 1763.

son projet, l'amiral Graves jugea que M. Cook lui seroit très-nécessaire ; & quoiqu'il fût marié récemment, il lui proposa de le suivre : ce que M. Cook accepta. Il partit donc avec l'amiral en qualité d'Ingénieur, & il fut d'abord employé à lever le plan de Saint-Pierre & de Miquelon, qui avoient été cédés aux François par le traité de paix, & dont ils devoient prendre possession à une époque fixe, quand bien même le gouverneur Anglois ne seroit pas encore arrivé. Lorsque l'amiral Graves fut rendu à sa destination, il y rencontra une frégate Françoise & plusieurs bâtimens, qui portoient M. d'Anjac, gouverneur de Miquelon, ainsi que sa famille, & un grand nombre de colons. On trouva cependant le moyen de les retenir, dans cette situation désagréable, pendant un mois, dont M. Cook eut besoin pour remplir sa commission ; & après qu'il eut achevé, les François furent mis dans une entière & paisible possession des deux Isles.

VERS la fin de la belle saison, M. Cook revint en Angleterre, mais il n'y demeura pas long-tems. Au commencement de 1764, son ancien ami & premier protecteur, Sir Hugh Palliser, fut nommé commodore & gouverneur de Terre-Neuve & du Labrador. Il desira d'emmener M. Cook, avec le même titre qu'il avoit eu sous l'amiral Graves. Certainement personne n'étoit plus propre que M. Cook à achever le travail qu'il avoit commencé l'année précédente. Les cartes des côtes de cette partie de l'Amérique étoient toutes remplies d'erreurs: il étoit donc nécessaire au commerce & à la navigation Angloise, qu'on en publiât de plus correctes.

1764. 18 Avril.

M. Cook fut nommé Ingénieur de la Marine pour Terre-Neuve & le Labrador, sous les ordres du commodore Palliser, & il s'embarqua, en cette qualité, dans le vaisseau *le Gréenville*. Tous les marins savent avec quelle exactitude

CHAP. I. ANN. 1764.

M. Cook a rempli sa commission. Les cartes qui ont été publiées d'après ses plans, prouvent assez sa capacité. On n'ignore pas qu'elles ont beaucoup servi à nos Ministres dans le dernier traité de paix, relativement à Terre-Neuve. M. Cook fit plusieurs découvertes dans l'intérieur de l'Isle. En s'avançant beaucoup plus loin que personne n'avoit fait avant lui, il trouva les divers lacs, qu'on a marqués depuis sur la carte générale: enfin, il fut constamment employé à ce service, depuis 1764, jusqu'en 1767,

1766. excepté la saison de l'hiver, qu'il venoit passer en Angleterre. On ne doit pas oublier que, pendant qu'il remplit sa place à Terre-Neuve, il eut une occasion de donner à la Société Royale, une preuve de ses progrès dans l'étude de l'Astronomie. Il écrivit un Mémoire, qu'on trouve dans le cinquante-septième volume des *Transactions Philosophiques*, sous le titre, « d'Observation d'une » éclipse de soleil, à l'Isle de Terre-

» Neuve,

» Neuve, le 5 Août 1766., avec la lon-
» gitude du lieu de l'obſervation, cal-
» culée d'après cette éclipſe ». L'obſer-
vation avoit été faite dans l'une des Isles Burgeo, près du cap Ray, ſituée, par le 47e degré 36′ 19″ de latitude, au ſud-oueſt de Terre-Neuve. Le Mémoire de M. Cook ayant été communiqué par le docteur Bewis, à M. Witehell, M. Witehell le compara avec une obſervation faite à Oxford, par le docteur Hornsby. Après cela, il calcula la différence de longitude, relative aux deux places d'obſervation, conformément au parallaxe & à la courbe ſphéroïdale de la terre; & il parut, par ſon réſultat, que M. Cook étoit déja bon Aſtronome.

CHAPITRE II.

CONTINUATION de l'Hiſtoire du Capitaine Cook, juſqu'à la fin de ſon premier Voyage autour du Monde.

CHAP. II. ANN. 1766.

RIEN n'eſt plus propre à ſatisfaire notre curioſité naturelle, que ce qu'on nous raconte des pays éloignés, & des nations nouvellement découvertes; & certainement ce plaiſir n'eſt point vain. Il étend la ſphère de nos connoiſſances; les divers objets qui ſont mis ſous nos yeux, peuvent nous ſervir de leçons, & contribuer au bonheur du monde. A cet égard, ſans doute, les modernes l'emportent de beaucoup ſur les anciens. Les anciens étoient loin de pouvoir pourſuivre leurs recherches, avec la même exactitude & la même étendue que nous. Leur manière de voyager par terre avoit trop d'inconvéniens & de danger; &

leur navigation, qui ne permettoit jamais de s'éloigner des côtes, bornoit nécessairement leurs entrepriſes.

L'INVENTION moderne de la bouſſole, jointe à cette ardeur de s'illuſtrer, qui a embrâſé pluſieurs hommes de mérite, a produit des découvertes étonnantes. Vaſco de Gama, en doublant le cap de Bonne-Eſpérance, & en ouvrant une nouvelle route pour ſe rendre aux Indes, nous mit à portée de bien mieux connoître cette partie de la terre. Colomb découvrit un nouveau Monde; & enfin, Magellan exécuta le premier l'entrepriſe difficile de faire le tour du globe. Divers navigateurs ont depuis imité Magellan; mais il eſt inutile de parler ici de leurs voyages.

LE goût des découvertes, qui régnoit vers la fin du quinzième ſiècle & pendant le ſeizième, diminua bientôt après. Les grands voyages n'étoient déterminés que

CHAP. II. ANN. 1767.

par la guerre ou par l'avarice, & non par le noble & généreux desir de s'instruire. Mais, de nos jours, ce desir s'est ranimé; nos navigateurs ont eu pour but le bonheur des hommes.

TELS furent les deux voyages entrepris sous le règne de George II; l'un par le capitaine Midleton, & l'autre par les capitaines Smith & Moore, dans l'espérance de trouver un passage au nord-oueſt de la baie d'Hudson; mais il étoit réservé au règne de George III, de porter l'esprit des découvertes à son plus haut point de gloire. Nos marins ont cherché des contrées nouvelles, non pour ruiner ou détruire les habitans; mais pour les rendre meilleurs & plus heureux, en leur portant nos arts & nos sciences.

DÈS 1763, le Roi s'occupa d'un dessein si noble; & deux voyages autour du Monde furent exécutés, avant que le

capitaine Cook commençât le sien. Le capitaine, depuis amiral Byron, fit le premier; le second fut entrepris par les capitaines Wallis & Carteret, dans deux vaisseaux, qui revinrent par des routes différentes. Ils firent plusieurs observations très-avantageuses pour la Géographie & la Navigation; cependant, comme ils avoient quelque mission particulière dans la mer du Sud, la route qu'ils furent obligés de tenir en s'en retournant par les Indes orientales, les empêcha de pouvoir nous donner une connoissance étendue du vaste Océan pacifique.

Les capitaines Wallis & Carteret n'étoient pas encore de retour en Angleterre, qu'on avoit résolu d'entreprendre un autre voyage pour des observations astronomiques. On avoit jugé que le passage de Venus sur le disque du soleil, annoncé pour l'année 1769, ne pouvoit être bien observé que dans la mer du Sud, aux Isles Marquises, ou sur l'une

CHAP. II. ANN. 1767.

de ces Isles, que Tasman avoit appellées *Amsterdam*, *Rotterdam* & *Midlebourg*, & qui sont aujourd'hui bien mieux connues sous le nom d'*Isles des Amis*. Cet objet paroissant de la plus grande importance pour l'Astronomie ; & les nations étrangères s'en occupant ainsi que la nôtre, la Société Royale y mit ce zèle qui l'a toujours animée dans les entreprises, qui peuvent être utiles aux sciences. Le quinze Février 1768, 1768. elle adressa au Roi un Mémoire sur les avantages d'un tel dessein, & sur l'intérêt dont il avoit paru aux différentes Cours de l'Europe ; & elle demanda qu'on armât, aux frais de la nation, un vaisseau, pour porter les astronomes, qui iroient observer le passage de Venus, dans l'une des Isles de la mer du Sud. Lord Shelburne, l'un des premiers secrétaires d'Etat, présenta ce Mémoire au Roi, qui soudain annonça aux Lords de l'Amirauté, tout le plaisir qu'il auroit à voir exécuter cette

entrepriſe. Le 3 Avril ſuivant, M. Stephens informa la Société Royale, qu'un vaiſſeau alloit être armé, & qu'elle n'avoit qu'à nommer les obſervateurs qui devoient s'embarquer.

M. Alexandre Dalrymple, membre de la Société Royale, fut d'abord choiſi pour chef de l'expédition. Il étoit célèbre, non ſeulement par ſes grandes connoiſſances en Aſtronomie, mais par ſes recherches géographiques ſur la mer du Sud, & pour avoir publié un Recueil de divers voyages dans cette partie du monde. M. Dalrymple, ſentant la difficulté, ou plutôt l'impoſſibilité de conduire, dans des mers inconnues, un vaiſſeau, dont l'équipage ne ſeroit pas commandé par des officiers de la Marine royale, dit qu'il ne partiroit qu'autant qu'on lui donneroit une commiſſion de capitaine de vaiſſeau, pareille à celle qu'on avoit autrefois accordée au docteur Halley; mais Sir Edouard

CHAP. II. ANN. 1768.

Hawke, qui étoit alors à la tête de l'Amirauté, & qui avoit bien plus l'esprit de sa profession, que le goût des sciences, refusa la demande de M. Dalrymple. Il déclara que sa conscience ne lui permettroit jamais de confier un vaisseau du Roi, à un homme qui n'étoit point marin; & quand on le pressa davantage, il jura qu'il se laisseroit plutôt couper la main droite, que de signer une pareille commission. Son opiniâtreté étoit en quelque sorte justifiée par l'exemple de l'équipage de Halley. Cet équipage avoit refusé d'obéir à l'astronome-capitaine, & cette mutinerie avoit eu de fâcheuses conséquences. D'un autre côté, M. Dalrymple paroissoit absolument résolu à obtenir ce qu'il avoit demandé. Les choses en demeuroient là, lorsque M. Stephens, secrétaire de l'Amirauté, qui, par sa place, étant à portée de traiter avec des hommes de divers caractères, a donné depuis longtems, & sous plusieurs Ministres, des preuves de sa haute capa-

cité, & de ſon dévouement aux intérêts de la patrie, remarqua que, puiſque Sir Edouard Hawke & M. Dalrymple étoient également inébranlables, il étoit néceſſaire de choiſir un autre commandant pour le voyage projetté. Il ajouta qu'il connoiſſoit M. Cook; & que M. Cook ayant été maître d'équipage dans les vaiſſeaux du Roi, & ingénieur-géopraphe à Térre-Neuve, il le croyoit propre à remplir les vues de la Société royale & de l'Amirauté. Il dit en outre qu'on pouvoit demander des renſeignemens ſur M. Cook, à Sir Hugh Palliſer, gouverneur de Terre-Neuve. Sir Hugh Palliſer fut enchanté de l'occaſion qui ſe préſentoit de ſervir ſon ami. Il appuya de tout ſon pouvoir la recommandation de M. Stephens, en aſſurant qu'il étoit particulièrement inſtruit de l'habileté & du mérite de M. Cook. M. Cook fut donc nommé à la place de M. Dalrymple, par les lords de l'Amirauté, avec le rang de

CHAP. II. ANN. 1768. 25 Mai.

Lieutenant de vaiſſeau. Sa commiſſion eſt datée du 25 Mai 1768.

DÈS que cette commiſſion fut expédiée, on s'occupa de ſe procurer un vaiſſeau propre à faire le voyage. Sir Hugh Palliſer en fut chargé; & ayant pris avec lui M. Cook, ils viſiterent enſemble divers navires, qui ſe trouvoient alors dans la Tamiſe, parmi leſquels ils en choiſirent un de trois cent ſoixante-dix tonneaux, qu'ils nommèrent l'*Endéavour* (*a*).

PENDANT l'armement de ce vaiſſeau, le capitaine Wallis arriva de ſon voyage autour du Monde. Le comte de Morton, préſident de la Société royale, avoit chargé ce capitaine à ſon départ, de chercher un lieu propre à obſerver le paſſage de Venus; & le capitaine Wallis ayant découvert dans la mer du Sud,

(*a*) L'Entrepriſe.

une Isle, qu'il avoit appellée l'*Isle George*, & qu'on a su depuis être nommée, par les naturels du pays, *Otahiti*, il assura qu'un port de cette Isle convenoit aux observations de M. Cook. La Société royale, se conformant à cette idée, envoya sa réponse aux lords de l'Amirauté, qui l'avoient priée de désigner le lieu où elle vouloit qu'on fît les observations.

M. Charles Green, qui avoit longtems travaillé avec le docteur Bradley, à l'Observatoire royal de Greenwich, fut joint à M. Cook, pour la partie astronomique du voyage ; après quoi, ils reçurent ensemble les instructions de la Société royale, sur la méthode qu'ils devoient suivre dans leurs recherches. M. Cook fut aussi accompagné par le docteur Solander, & Sir Joseph Banks, qui, dès le printems de sa vie, se dérobant aux douceurs de la société & à ses amis, prodigua son bien, & s'exposa à

CHAP. II. ANN. 1768.

tous les dangers d'une navigation longue & pénible, dans l'espoir d'acquérir de nouvelles connoissances, & de contribuer à l'instruction & au bonheur des nations sauvages.

QUOIQUE l'observation du passage de Venus fût le principal objet du voyage de Cook, il n'en étoit point le seul. Notre navigateur fut également chargé de visiter avec soin l'Océan pacifique, & d'y tenter de nouvelles découvertes.

L'ÉQUIPAGE du vaisseau montoit à quatre-vingt-quatre hommes, sans compter M. Cook. Il fut approvisionné pour dix-huit mois; & on lui donna dix canons d'affut & douze pierriers, avec toutes les munitions nécessaires.

27 Mai. ENFIN, le 27 Mai 1768, M. Cook entra en possession du commandement de l'*Endéavour*, dont on commença l'armement. Ce vaisseau étoit alors dans le

baſſin de Deptford. Le 30 Juillet, il deſcendit la Tamiſe; le 13 Août, il alla mouiller à Plymouth. Le vent étant favorable le 26 du même mois, M. Cook mit à la voile; & le 13 Septembre, il arriva à Funchiale, dans l'Isle de Madère.

ANN. 1768.
30 Juillet.
13 Août.
26. *Id.*
13 Sept.

PENDANT que M. Cook ſéjourna dans cette Isle, il fut très-bien traité, ainſi que ſon Etat-major, par M. Cheap, conſul Anglois, l'un des plus riches négocians ds Funchiale, qui les reçut dans ſa maiſon, & leur fournit tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ils furent également accueillis, avec beaucoup d'affection, par le docteur Thomas Heberden, premier médecin de l'Isle, & frère du ſavant & eſtimable M. Heberden, de Londres. Le docteur Heberden aida de tout ſon pouvoir MM. Banks & Solander dans leurs recherches botaniques.

LES Anglois qui réſidoient à Madère, ne furent pas les ſeuls qui s'empreſsèrent

CHAP. I. ANN. 1768.

à témoigner de la bienveillance à M. Cook & à ſes amis. Les Pères Franciſcains leur donnèrent des marques d'une honnêteté, qu'on ne devoit pas naturellement attendre de moines Portugais; & dans une viſite que nos voyageurs firent au couvent des Religieuſes, ils furent reçus avec beaucoup de politeſſe. Les bonnes Sœurs leur témoignèrent le plaiſir qu'elles avoient de les voir; &, ayant ouï dire qu'il y avoit de grands philoſophes parmi les Anglois, elles les accablèrent de queſtions, & leur donnèrent une aſſez plaiſante preuve de leur intelligence: elles les prièrent ſérieuſement de leur dire quand eſt-ce qu'il devoit tonner? Enſuite, elles leur demandèrent, ſi elles ne pourroient pas trouver dans l'enceinte de leur couvent, une ſource de bonne eau, dont elles avoient beſoin; mais quel que fût le ſavoir de nos philoſophes, ils ſe trouvèrent un peu embarraſſés pour répondre à ces queſtions.

M. Cook s'étant pourvu de bœuf frais, d'eau & de vin, partit de Madère dans la nuit du 18 Septembre, & continua sa route. Le 7 Novembre suivant, commençant à voir diminuer ses provisions, il résolut de relâcher à Rio-Janeiro. Il préfera cet endroit à tous les autres ports du Brésil, même aux Isles de Falkland, croyant qu'il y trouveroit plus facilement les choses dont il manquoit, & qu'il y seroit bien reçu. 18 Sept.

En allant de Madère à Rio-Janeiro, nos voyageurs eurent occasion de résoudre une question philosophique. La nuit du 29 Octobre, ils virent une partie de la mer enflammée, comme l'ont souvent apperçue d'autres marins, qui ont attribué ce phénomène à diverses causes. Des traits de lumière, semblables à de petits éclairs, jailliſſoient des ondes: on en voyoit quelquefois huit ou dix dans le même moment. M. Cook & ses compagnons pensèrent que ces clartés étoient 29 Octob

CHAP. II. ANN. 1768.

produites par des poiſſons phoſphoriques, & l'expérience le leur confirma.

13 Nov.

M. Cook étant arrivé à Rio-Janeiro, le 13 Novembre, n'y reçut point l'accueil favorable auquel il s'étoit attendu. Son ſéjour fut employé en altercations continuelles avec le vice-Roi, qui ne ſe montra pas peu jaloux du projet des Anglois. Toute la bonne volonté de M. Cook devint inutile. Le vice-Roi étoit un homme fort peu inſtruit, fort peu ſoucieux des ſciences, & incapable de comprendre le principal objet de l'expédition de M. Cook. Quand on voulut lui expliquer que les Anglois étoient envoyés dans la mer du Sud pour obſerver le paſſage de Venus ſur le diſque du ſoleil, tout ce qu'il put concevoir, c'eſt que l'étoile du nord alloit paſſer au pôle ſud.

1 Déc.

M. Cook ſe conduiſit alors avec beaucoup de modération & de ſageſſe. Le

Le 1 Décembre, ayant enfin à son bord l'eau & les autres provisions qu'on n'avoit pu lui refuser, il envoya demander un pilote au vice-roi; mais le vent s'opposant à son départ, il fut obligé de demeurer plus long-tems dans le port. 2 Déc. Pendant ce tems-là un paquebot Espagnol étant mouillé à Rio-Janeiro, & portant des dépêches de Buenos-Ayres en Espagne, le commandant dom Antonio de Montenegro-y-Velasco offrit honnêtement aux Anglois de se charger de leurs lettres: M. Cook l'accepta. Il envoya aux lords de l'amirauté, un détail de tout ce qui s'étoit passé entre lui & le vice-roi, & il en laissa une copie au vice-roi lui-même, afin qu'il pût de son côté la faire passer à Lisbonne, s'il le jugeoit à propos.

Le 5 Décembre, pendant un calme profond, nos voyageurs levèrent l'ancre pour sortir de la baie; mais à leur grand étonnement, quand ils furent vis-à vis 5 Déc.

CHAP. II. ANN. 1768.

du fort de Santa-Cruz, la principale batterie du port, on leur tira deux coups de canon à boulet. M. Cook mouilla l'ancre tout de suite, & envoya demander la raison de cette conduite. On lui répondit que le commandant n'avoit point été prévenu par le vice-roi, de laisser sortir les Anglois, & que, sans un ordre exprès, aucun vaisseau ne devoit passer sous le fort. Il fallut donc envoyer savoir du vice-roi, pourquoi il n'avoit pas donné l'ordre; ce qui paroissoit d'autant plus extraordinaire, que les Anglois l'avoient averti de leur départ, & qu'il avoit alors écrit une lettre assez polie à M. Cook, en lui souhaitant un bon voyage. Sa nouvelle réponse fut que l'ordre avoit été écrit depuis plusieurs jours, mais qu'on ne l'avoit pas fait passer au commandant du fort, par pure négligence. Ce ne fut enfin que le

7 Déc. 7 Décembre, que l'*Endéavour* remit à la voile.

PARMI les observations que M. Cook

fit sur Rio-Janeiro, & sur le Brésil en général, il en est une bien affligeante pour l'humanité : c'est la quantité immense de nègres qui périt dans l'exploitation des mines d'or. Plus de quarante mille de ces malheureux sont achetés tous les ans par le roi de Portugal, & les Anglois apprirent qu'en 1766, les pertes d'esclaves avoient été si considérables au Brésil, qu'il avoit fallu en tirer vingt mille de plus de Rio de la Plata.

CHAP. II. ANN. 1768.

M. COOK étant parti de Rio-Janeiro, & ayant poursuivi sa route, entra dans le détroit de Lemaire, le 14 Janvier 1769. La marée étoit alors si forte, que l'eau s'élevoit jusqu'au-dessus du cap San-Diego ; & le vaisseau, poussé avec violence, eut long-tems son beaupré sous les flots. Le lendemain, on jetta l'ancre dans un petit hâvre, qu'on reconnut pour le port Maurice, & bientôt après on alla mouiller dans la baie de *Bon-Succès*. Pendant que l'*Endeavour*

1769. 14 Janv.

CHAP. II. ANN. 1769.

étoit là, il arriva une singulière & fâcheuse aventure à MM. Banks & Solander, au docteur Green, à M. Monkhouse, chirurgien du vaisseau, & aux personnes de leur suite. Ils s'étoient acheminés vers une montagne pour chercher des plantes; & pendant qu'ils la gravissoient, un froid si vif vint les surprendre, qu'ils furent tous en danger de périr. Le docteur Solander éprouva un engourdissement total. Deux domestiques nègres moururent sur la place: enfin, ce ne fut qu'au bout de deux jours, que ces Messieurs purent se rendre au vaisseau, où ils se félicitèrent de leur délivrance, avec une joie qui ne peut être sentie que par ceux qui ont échappé à des dangers semblables, tandis que M. Cook témoignoit aussi le plaisir de voir cesser les inquiétudes que lui avoit causé leur absence. Cet événement leur donna une preuve de la rigueur du climat. C'étoit alors le milieu de l'été pour cette partie du monde; & le com-

mencement du jour où le froid les surprit, avoit été auſſi chaud, que le mois de Mai l'eſt ordinairement en Angleterre.

CHAP. II. ANN. 1769.

A leur paſſage dans le détroit de Lemaire, nos voyageurs eurent pluſieurs occaſions d'examiner les habitans du pays. Ils y obſerverent la nature humaine dans ſa condition la plus déplorable. Les malheureux ſauvages de ces contrées vivent dans un état de ſtupidité abſolue, & ſont dépourvus de toutes les commodités de la vie. Ils paſſent leur tems à errer dans d'affreux déſerts. Leurs cabanes, faites avec des bâtons & des herbes, ne peuvent les abriter ni contre le vent, ni contre la neige & la pluie, qui tombent preſque ſans ceſſe. Ils vont preſque tout nuds; & ils ont ſi peu d'induſtrie, qu'ils ne poſsèdent pas même le moindre uſtenſile pour apprêter leur groſſière nourriture : cependant ils paroiſſent fort peu ſoucieux d'être mieux à leur aiſe. Parmi les choſes que les

CHAP. II. ANN. 1769.

Anglois leur offrirent, ils préférèrent les colliers & les bracelets, qui ne pouvoient leur servir que d'un vain ornément. Le docteur Haukesworth conclut de l'indifférence de ces peuples, qu'ils ne sont pas moins heureux que nous; mais cette conséquence ne doit pas être si légèrement admise. Il est sans doute admirable, dans l'ordre de la Providence divine, que les sauvages, habitans de la terre, qui vivent dans les climats les plus rigoureux, paroissent peu touchés de leurs désavantages; mais il n'en est pas moins vrai que leur bonheur est bien au-dessous de celui qu'on peut goûter dans une société perfectionnée par l'esprit, les arts & la morale.

UN des points les plus importans des voyages dans l'Océan pacifique, est de savoir quel est le meilleur passage pour y entrer. On sait que les premiers navigateurs ont éprouvé pour cela des difficultés prodigieuses. Le passage du cap

de Horn offre tant de dangers, qu'on a cru long-tems qu'il valoit mieux passer par le détroit de Magellan; mais M. Cook a prouvé que c'étoit une erreur. Il ne demeura que trente trois jours à faire le tour de la terre de feu, depuis son entrée dans le détroit de Lemaire, jusqu'à ce qu'il se fût avancé douze degrés à l'oueſt de ce détroit, & trois degrés & demi au nord de celui de Magellan, & pendant cette route, le vaisseau fut très-peu tourmenté; au lieu que s'il avoit passé par le détroit de Magellan, il y auroit mis au moins trois mois. Son équipage se seroit bien plus fatigué, & les agrès de son vaisseau auroient été bien plus endommagés. M. Cook eut donc le bonheur d'éviter ces inconvéniens, en doublant le cap de Horn; & par la manière exacte dont il a fixé la longitude & la latitude des endroits où il passa, & par les instructions qu'il a laissées pour les navigateurs à venir, il a rendu un des plus grands services à la marine.

CHAP. II. ANN. 1769.

LE 26 de Janvier, il partit du cap de Horn. Depuis ce tems, jusqu'au premier Mars, dans l'espace de six cent soixante lieues de mer qu'il traversa, il ne s'apperçut d'aucun courant; ce qui prouve qu'il fut toujours très-éloigné des grandes terres, puisque les courans ne se font sentir qu'aux environs des côtes.

26 Janv.

CEPENDANT, avant d'arriver à Otahiti, M. Cook découvrit plusieurs Isles, auxquelles il donna le nom d'*isle du Lagoon*, du *Bonnet*, de l'*Arc*, des *Groupes*, des *Oiseaux*, & de *la Chaîne*. Il y a apparence que la plupart de ces Isles étoient habitées; la verdure, les boccages, les bois, dont elles paroissoient couvertes, offroient l'aspect d'un paradis terrestre à des hommes, qui, depuis si long-tems, n'avoient vu que le ciel & les eaux, ou les côtes horribles de la terre de feu.

LE 11 Juin, l'*Endéavour* arriva à la vue d'Otahiti; & le 13, il mouilla dans

11 Juin.

le port royal de cette Isle, nommé *Matavai* par les habitans. Comme le séjour des Anglois devoit être long, & que M. Cook vouloit être sûr de la manière dont on se conduiroit avec les naturels du pays, il donna à son équipage des loix sages & courtes, en défendant expressément de les transgresser (*a*).

(*a*) VOICI quelles étoient ces loix; 1°. de s'efforcer, par toute sorte de moyens, de gagner l'amitié des Indiens, & de les traiter toujours avec la plus grande humanité.

2°. QU'UNE ou plusieurs personnes seroient nommées pour acheter des Indiens, les provisions, les fruits, &c., & que les officiers, matelots, ou autre personne dépendante du vaisseau, ne pourroient entreprendre aucune espèce d'échange, sans une permission expresse.

3°. QUE chaque personne employée à terre, ne pourroit s'écarter de son poste; & que si les soldats, les ouvriers ou les marins, se laissoient, par négligence, dérober leurs armes, ou leurs outils, non seulement le prix en seroit retranché sur leur paie, conformément aux ordonnances de la marine, mais ils seroient punis suivant l'exigence des cas.

CHAP. II. ANN. 1769.

UNE des premières choſes qui l'occupèrent enſuite, fut de ſe préparer à remplir ſa commiſſion aſtronomique. S'étant avancé vers l'occident, & n'ayant point trouvé de port plus commode que celui où ſon vaiſſeau étoit d'abord entré, il ſe détermina à mettre à terre, & à choiſir un lieu protégé par les canons de l'Endéavour, & où il pût établir une eſpèce de fort, dans lequel les inſtrumens néceſſaires aux obſervations fuſſent en ſûreté. Il prit donc avec lui un certain nombre d'hommes, & il deſcendit ſur le rivage, accompagné par MM. Banks, Solander & Green. Ils eurent bientôt trouvé l'endroit qui leur convenoit, &

4°. QU'IL y auroit une amende pour tous ceux qui gêneroient les échanges, ou qui toucheroient, pour échanger, aux objets appartenans au vaiſſeau.

5°. ENFIN, qu'aucune eſpèce de quincaillerie, de vêtemens, ou d'objets de pareille néceſſité, ne pourroient être échangés que pour des proviſions. *Signé*, J. COOK.

cet endroit étoit à une distance considérable des habitations des Indiens.

PENDANT que nos voyageurs traçoient l'enceinte du terrein qu'ils vouloient occuper, un grand nombre de naturels du pays se rassembla autour d'une petite tente, qu'avoit fait dresser M. Banks. Ils ne témoignèrent cependant aucune intention hostile; ils n'avoient même parmi eux aucune espèce d'arme : toutefois, M. Cook défendit que les Indiens passassent la ligne marquée par les Anglois, excepté celui d'entr'eux qui paroissoit être chef; & un autre Indien, nommé *Owhaw*, qui s'étoit déja attaché à M. Cook, & qui avoit autrefois témoigné beaucoup de bonne volonté au capitaine Wallis. M. Cook tâcha de faire entendre à ces deux Indiens, que le terrein où il étoit, ne lui serviroit que pour coucher quelques nuits, & qu'après cela il l'abandonneroit. Il ne fut cependant pas bien certain

CHAP. II. ANN. 1769.

qu'ils euſſent compris ce qu'il venoit de leur dire ; mais le peuple ſe conduiſit avec bien plus de reſpect & de douceur qu'on n'en attendoit. Tous les Indiens s'aſſirent en-dehors de la ligne, ſilencieuſement attentifs au travail des Anglois, qui dura environ deux heures.

CE travail fini, M. Cook commit à la garde des tentes treize ſoldats de marine, commandés par un officier, & lui & ſes compagnons allèrent faire une légère excurſion dans le pays. A peine ils venoient de s'éloigner, qu'ils furent rappelés par un événement très-déſagréable. L'un des Indiens, qui rodoient autour des tentes, ſurprit leſtement la ſentinelle, & s'empara de ſon fuſil. L'officier qui commandoit les ſoldats de marine, leur ordonna ſoudain de faire feu. Sans aucune juſtice, ou plutot ſans aucune humanité, les ſoldats tirèrent au milieu de la foule, qui conſiſtoit en une centaine de perſonnes; &

ayant vu que le voleur n'étoit pas tombé, ils le pourſuivirent, & l'étendirent roide mort. Heureuſement qu'on ſut depuis qu'il avoit été le ſeul tué, & qu'il n'y avoit même pas eu d'autre perſonne bleſſée.

M. Cook, qui étoit très-fâché de la conduite de ſon officier, fit tout ce qu'il put pour diſſiper les terreurs que cette action avoit inſpirées aux Indiens; mais il n'y réuſſit pas tout de ſuite. Le lendemain, on ne vit que fort peu d'habitans ſur le rivage, & nul d'eux ne vint à bord du vaiſſeau. Ce qui affligea ſur-tout les Anglois, c'eſt que Owhaw, qui leur avoit été ſi conſtamment attaché, & qui la veille avoit fait ſes efforts pour tâcher de rétablir la paix, ne reparut pas. Cependant le ſoir, M. Cook & ſes amis ſe rendirent à terre dans un canot, & alors trente ou quarante Indiens ſe rapprochèrent d'un air amical, & troquèrent des noix de Coco & d'autres fruits.

CHAP. II. ANN. 1769

LE 17 Avril, MM. Cook & Green, firent dreſſer une tente ſur le rivage, & paſsèrent la nuit à terre, dans le deſſein d'obſerver l'éclipſe du premier ſatellite de Jupiter : mais ils ne purent rien voir, parce que le tems étoit trop chargé de brouillards. Le lendemain M. Cook, avec une partie de ſon équipage, commença à travailler au fort. Les Indiens étoient ſi éloignés de s'oppoſer au deſſein des Anglois, qu'ils les aidoient avec joie, en tranſportant les piquets & les faſcines, qu'on avoit coupés dans le bois. Cependant M. Cook, étoit ſi ſcrupuleux en touchant à leur propriété, qu'il leur payoit tout ce qu'il prenoit, & qu'il ne ſouffroit pas qu'on touchât à un arbre, ſans qu'ils euſſent donné leur conſentement.

26 Avril.

LE 26 Avril, M. Cook, fit monter ſix pierriers autour du fort, & il vit, avec inquiétude, que cette précaution allarmoit beaucoup les Indiens. Quel-

ques pêcheurs, qui vivoient à la pointe de la baye, allèrent s'établir très-loin. Owhaw, informa alors par ſigne, les Anglois, que l'appréhenſion de ſes compatriotes, étoit de voir dans quatre jours, tirer les canons.

M. COOK donna le lendemain une preuve de ſon amour pour la juſtice, & de ſes ſoins pour empêcher que les Indiens fuſſent maltraités. Il fit punir ſévérement le boucher de l'*Endeavour*, qui avoit oſé attenter à la vie d'une Indienne, épouſe de Tubourai-Tomaïde, l'un des chefs, les plus attachés aux Anglois. Le boucher avoit voulu troquer avec elle un clou, contre une petite hache de pierre : mais elle s'étoit abſolument réfuſée à ce marché. Alors lui arrachant ſa hache, & jettant le clou par terre, il menaça cette femme de la poignarder, ſi elle faiſoit la moindre réſiſtance. M. Bancks s'étant bien inſtruit de cette affaire, & le boucher ne pouvant rien dire pour

CHAP. II. ANN. 1769.

sa justification, on en fit le rapport à M. Cook. M. Cook attendit que Tomaïde & sa femme, avec beaucoup d'autres Indiens, fussent à bord du vaisseau. Alors il fit venir l'offenseur en leur présence ; & rappellant son crime, & toutes les preuves qui étoient contre lui, il ordonna qu'il fût puni sur le champ. Pendant qu'on le dépouilloit, & qu'on l'attachoit autour du mât, les Indiens gardèrent le plus profond silence ; mais dès qu'on lui donna le premier coup de fouet, ils s'empressèrent à témoigner leur pitié, & à demander la grace du coupable. M. Cook ne crut pas devoir la leur accorder ; & eux, voyant leurs prières inutiles, exprimèrent leur compassion par leurs larmes.

1 Mai. L'OBSERVATOIRE fut achevé au premier de Mai, & on transporta à terre tous les instrumens astronomiques. Le lendemain, quand MM. Cook & Green descendirent pour placer leur grand octan,

océan, ils furent non moins surpris qu'allarmés de ne pas le trouver. Il avoit été déposé dans une tente reservée pour M. Cook, & où personne n'avoit couché. Il n'avoit point encore été déballé. Il étoit d'un poids considérable. Aucun autre instrument ne manquoit. Enfin, il y avoit eu une sentinelle pendant toute la nuit, à cinq pas de la tente. Ces considérations engageoient à penser que quelqu'un de l'équipage l'avoit volé, croyant peut-être que la boîte ne contenoit que des clouds, ou d'autres objets propres à troquer avec les Indiens. Les recherches les plus exactes furent faites, & on promit une forte récompense à celui qui rapporteroit l'instrument : mais ee fut en vain. Dans cette circonstance, M. Banks devint d'un grand secours. Comme il s'étoit acquis plus de crédit que personne sur les naturels du pays, il se mit en cherche parmi eux, & ayant pénétré dans les bois, il eut le bonheur de retrouver la boîte égarée. Ce succès

CHAP. II. ANN. 1769.

causa d'autant plus de plaisir que le principal but du voyage en dépendoit.

UN autre événement, mais à la vérité d'une moins grande importance, causa le même jour quelque inquiétude à M. Cook. Un officier avoit imprudemment gardé à bord Tootaha, un des chefs amis. M. Cook, qui avoit recommandé qu'on ne gardât aucun Indien, fut très-étonné de cette transgression de ses ordres, & il fit soudain mettre Tootaha, en liberté. Le pauvre Indien avoit eu tant de peur qu'on ne voulût le tuer, qu'il fut impossible de lui persuader le contraire, jusqu'à ce qu'on l'eût conduit hors du fort. Sa joye fut alors si grande, qu'il la témoigna par des marques de générosité, dont les Anglois ne crurent pas devoir profiter. Cependant les Indiens avoient été effrayés de la détention de leur chef; peu d'entre eux parurent ce jour-là, & le marché manqua des choses les plus nécessaires; mais

enfin, la conduite de M. Cook, de M. Banks & du docteur Solander, regagna Tootaha & ramena le peuple à une reconciliation parfaite. Dès que les Indiens ſurent que leur chef étoit allé volontairement à bord du vaiſſeau, les cocos, le fruit pain, & les autres proviſions reparurent en abondance.

8 Mai. M. COOK, & ſes compagnons, avoient eu juſqu'alors la prudence de ne troquer que des bracelets & des colliers pour des proviſions : mais le marché devenant moins abondant, ils commencèrent, le 8 de Mai, à faire paroître leurs clous ; & l'effet de cette nouvelle marchandiſe fut tel, que les Indiens donnoient pour un clou de quatre pouces, juſqu'à vingt-noix de coco & du fruit pain à proportion.

10. CE ne fut que le dix de Mai, que nos voyageurs apprirent que l'iſle où ils

CHAP. II. ANN. 1769.

étoient s'appelloit Otahiti, nom qu'on lui a conservé depuis.

14 Mai. LE dimanche suivant on eut un exemple de l'indifférence des Indiens pour notre religion. M. Cook avoit voulu que le service divin fût célébré dans le fort, & que quelques-uns des principaux Otahitiens y fût présent. En conséquence, M. Banks invita Tubourai-Tomaïde & sa femme Tomio, espérant qu'après cela ils feroient quelques questions, & qu'on pourroit commencer à les instruire. Pendant le service, les deux Indiens furent très-attentifs au maintien de M. Banks. Ils imitèrent tous ses gestes, s'agenouillèrent, s'assirent comme lui, & parurent bien sentir que l'occupation des Anglois étoit très sérieuse: mais ensuite ils ne firent aucune demande sur ce qu'ils avoient vu, & ne voulurent pas même écouter la moindre explication.

LE moment d'exécuter le principal objet du voyage, approchoit. M. Cook resolut, d'après les conseils qu'il avoit reçus du comte de Morton, d'envoyer des observateurs en deux endroits différens, afin que si on commettoit quelques erreurs dans l'observation d'Otahiti, on fût à même de les corriger. Il fit partir, le jeudi premier Juin, pour *Eimeo*, l'une des isles voisines; M. Gore, premier lieutenant, M. Moukhouse, chirurgien, & M. Sporing, secrétaire de M. Banks. M. Banks, lui-même, desira être de cette expédition, & il fut accompagné par Tomaïde, Tomio, & quelques autres Indiens. Le lendemain matin M. Cook dépêcha dans un autre chaloupe, MM. Hicks, Clerke, Pickersgill & Saunders, en leur ordonnant de choisir à l'orient de l'isle un endroit commode & assez éloigné du fort, pour observer le passage de *Vénus*.

ILS appréhendoient tous également

CHAP. II. ANN. 1769.

que le tems ne fut pas favorable à leur deſſein. La nuit qui précéda l'expérience, ſe paſſa dans l'inquiétude ; mais le 3 de Juin, au lever du ſoleil, les craintes furent entiérement diſſipées : la matinée étoit très-belle, & le reſte du jour il ne parut pas le moindre nuage dans l'air. L'obſervation put s'exécuter par-tout ; mais dans le fort on eut bien plus d'avantage qu'ailleurs ; le Téleſcope du docteur Solander, ſur-tout, l'emportoit de beaucoup ſur celui de M. Cook, & ſur celui de M. Green : ils virent tous une eſpèce de brouillard ou de nuage, qui environnoit l'orbe de la planète dans les momens du contact, & principalement lorſqu'elle fut dans le centre ; mais ils différèrent dans leurs rapports, bien plus qu'on n'auroit dû s'y attendre. Voici celui de M. Green :

Le premier contact extérieur, ou la première apparence de Venus ſur le ſoleil	9h. 25′ 42″	MATIN.
Le premier contact intérieur, ou l'immerſion totale	9. 44. 4.	

Le ſecond contact intérieur, ou le commencement de l'émerſion. 3h. 14′ 8″
Le ſecond contact extérieur, ou émerſion totale. . . . . 3. 32. 10.
} APRÈS MIDI.

D'APRÈS ce calcul, la latitude de l'Obſervatoire eſt à 17° 29′ 15″ ſud; & la longitude, à 149° 32′ 30″ à l'oueſt de Greenwich.

UN détail plus étendu de cette importante obſervation, ſe trouve dans le ſoixante-unième volume des Tranſactions Philoſophiques, & atteſte la munificence du Roi, & la protection que ſa majeſté daigne accorder aux ſciences.

LA ſatisfaction qu'avoit eu M. Cook, ainſi que ſes amis, en rempliſſant leur principale commiſſion, fut un peu troublée par la conduite de quelques gens de l'équipage, qui profitant du moment où les officiers obſervoient le paſſage de Vénus, enfoncèrent la porte d'une

CHAP. II. ANN. 1769.

chambre où étoient les marchandises, & volèrent environ un quintal de clous. Ce vol pouvoit avoir des suites dangéreuses; parce que si ces clous avoient été repandus parmi les Indiens, on auroit certainement vu diminuer le prix des instrumens de fer, la plus utile ressource des Anglois. L'un des voleurs fut découvert; mais on ne lui trouva que soixante-dix clous; & quoiqu'on lui infligeât un châtiment de vingt-quatre coups de verge, il ne voulut déclarer aucun de ses complices.

5 Juin. L'ABSENCE des officiers, qui étoient allés observer le passage de Vénus, dans l'Isle voisine, & à l'orient d'Otahiti, fut cause qu'on ne célèbra le jour de la naissance du Roi, que le 5 de Juin, au lieu du 4; cette fête fut d'autant plus agréable, que la joie étoit augmentée par le succès que venoit d'obtenir la générosité du Monarque.

12. LE 12 de Juin, M. Cook fut obligé

d'exercer la rigueur de la discipline. Quelques Indiens se plaignirent que deux matelots leur avoient pris de force leurs arcs, leurs fléches, & quelques cordons de cheveux : ce crime étant prouvé, les coupables furent sévérement punis.

LE même jour, on reconnut que les habitans d'Otahiti, avoient, ainsi que les nations dont la société est plus perfectionnée, leurs poëtes & leurs joueurs d'instrumens. M. Banks, en se promenant le matin, rencontra quelques Indiens ; & en les interrogeant, il apprit qu'ils étoient musiciens voyageurs. S'étant informé où ils devoient se trouver le soir, les Anglois ne manquèrent pas de s'y rendre. La musique étoit composée de deux flutes & de trois tambours ; les tambours s'accompagnoient de la voix, & les Anglois ne furent pas peu étonnés de voir qu'ils étoient eux-mêmes le sujet des chansons-inpromptu qu'on chan-

CHAP. II. ANN. 1769.

toit. Ces muſiciens ſe rendent continuellement d'un lieu dans un autre; le maître de la maiſon & tous ceux qui vont les entendre, ont ſoin de les récompenſer.

LES vols que commettoient les Indiens, inquiétoient ſouvent M. Cook; & les précautions qu'il prit contre ce déſordre, prouvent ſa ſageſſe & ſa bonté. Il voulut mettre fin à tous les vols, en eſſayant d'intéreſſer les Indiens eux-mêmes à les prévenir. Il avoit déjà donné les ordres les plus ſévères pour empêcher qu'on tirât ſur eux, lors même qu'ils ſeroient ſurpris à dérober. Il penſoit que les ſentinelles ne devoient pas diſpoſer à leur gré de la vie de ces malheureux, & que les petits vols que les Otahitiens pouvoient commettre, ne les rendoient jamais dignes de mort. Les Otahiriens n'étoient point nés ſous les loix de l'Angleterre, & ils n'avoient point demandé à être civiliſés, à condition qu'ils ſeroient

contraints de s'abſtenir de dérober, ou obligés de perdre la vie. Non-ſeulement M. Cook ne conſentoit point que les Indiens fuſſent expoſés à des coups de fuſil chargés, mais encore qu'on tirât ſur eux ſeulement avec de la poudre; ce qui étant ſans danger, auroit été bientôt mépriſé. Enfin, un vol aſſez conſidérable ayant été commis, M. Cook ſaiſit une occaſion qui lui donna l'eſpoir de faire ceſſer les pillages. Une vingtaine de canots d'Otahiti avoient été à la pêche, & revenoient chargés de poiſſon; M. Cook s'en empara, & les ayant fait conduire ſous le fort, il déclara que ſi les Indiens ne rapportoient pas les choſes volées, il alloit brûler leurs canots. Il leur fit cette menace, ſans avoir deſſein de l'effectuer; mais penſant que ce qu'on lui avoit pris, ſeroit ſoudain rendu, puiſque l'intérêt général dépendoit de cette reſtitution. Cependant il ſe trompoit, on ne rapporta qu'un petit fourgon de fer. Alors tous les In-

CHAP. II. ANN. 1769.

diens insistèrent pour qu'on relachât les canots. M. Cook demeura inflexible. Le lendemain il fut bien surpris de voir que rien ne paroissoit encore. Cependant le peuple avoit besoin de poisson. Celui qui étoit dans les canots alloit se gâter, & M. Cook se vit dans la désagréable alternative, ou de manquer à sa parole en relâchant les canots, ou de nuire beaucoup en les retenant, à des gens qui étoient peut-être innocens. Il crut devoir prendre un juste milieu, en laissant enlever le poisson & en gardant les canots; mais ceci eut encore un plus mauvais effet. Il étoit impossible de distinguer les propriétaires du poisson, & il fut pillé par ceux qui y avoient le moins de droit. Après cela les prières de rendre les canots furent vivement renouvellées. M. Cook, ayant tout lieu de croire que les objets dérobés n'étoient plus dans l'Isle, ou que du moins les Indiens qui souffroient de sa puni-

tion, n'avoient pas pu déterminer les voleurs à les rapporter, consentit enfin à relâcher les canots, quoique bien fâché de son mauvais succès.

DANS le même tems, un autre accident faillit brouiller nos voyageurs avec les Indiens. M. Cook avoit envoyé une chaloupe pour prendre du lest. L'officier qui la commandoit, voyant des pierres qui servoient à enclore un endroit où les Indiens déposoient leurs morts, commença à charger sa chaloupe de ces pierres. Les Indiens s'y opposèrent violemment; un message en ayant porté la nouvelle au fort, M. Banks se rendit soudain à la chaloupe; & il eut bientôt mis fin à cette contestation, en faisant ramasser dans la rivière les pierres dont les Anglois avoient besoin. Les Otahitiens parurent plus sensibles à l'offense faite à leurs morts, qu'à celle qu'on pouvoit adresser aux vivans. Ce fut la seule occasion, où ils s'opposèrent aux

CHAP. II. ANN. 1769.

projets des Anglois; & nos voyageurs n'avoient sûrement pas eu l'intention d'insulter aux préjugés religieux d'un peuple qui les avoit si bien accueillis.

26 Juin.

DANS l'espoir d'étendre les connoissances de la navigation & de faire des découvertes, projet qui n'abandonnoit jamais M. Cook, il s'embarqua dans la grande chaloupe le 26 de Juin, pour faire le tour de l'Isle. M. Banks l'accompagna dans cette expédition, qui pouvoit leur être très funeste, par les risques qu'ils coururent de perdre leur chaloupe sur des rochers. Cependant ce voyage leur servit à connoître les divers districts d'Otahiti, les chefs qui y commandoient, & une foule de particularités concernant les mœurs & les coutumes des habitans. Le premier de Juillet MM. Cook & Banks furent de retour au fort de Matavai, ayant trouvé que l'isle étoit d'environ trente lieues de tour, en comprenant ses deux péninsules.

1 Juillet.

LE voyage autour d'Otahiti fut suivi par une autre excursion de M. Banks. Il voulut remonter la rivière qui traverse la vallée, & voir jusqu'où ses bords étoient habités. Il distingua dans sa route plusieurs traces d'un volcan. Les pierres, semblables à celles de Madère, montrent qu'elles ont été brûlées, & l'argile qui couvre la montagne, porte les mêmes empreintes.

M. BANKS s'occupa aussi à planter une grande quantité de graines de melons d'eau, d'oranges, de limons, & d'autres fruits, qu'il avoit recueillis à Rio-Janeiro. Il prépara pour cela du terrein de chaque côté du fort, & il choisit le sol le plus convenable à chaque plante. En outre, il donna beaucoup de graines de fruits & de jardinage aux Indiens, & il en mit dans différentes parties du bois.

CEPENDANT M. Cook se prépara à son départ. Le 7 de Juillet, les char-

CHAP. II. ANN. 1769.

pentiers commencèrent à enlever les portes & les paliſſades du fort, & au bout de deux jours il fut entiérement démantelé. M. Cook & ſes amis eſpéroient beaucoup de quitter Otahiti, ſans faire aucune offenſe & ſans en recevoir: mais malheureuſement ils ſe trompoient. M. Cook venoit d'appaiſer ſagement une diſpute élévée entre deux matelots & quelques Indiens, quand il ſe vit tout-à-coup entraîné dans une querelle, qu'il lui fut impoſſible d'éviter. Dans la nuit du 8 au 9 de Juillet, Clément Webb & Samuel Gibſon, ſoldats de marine ſortirent ſecretement du fort. Comme on ne les trouva pas le matin, M. Cook penſa que leur intention étoit de reſter dans l'Iſle: mais ne voulant point rompre la paix avec les Indiens, il ſe détermina à attendre une journée entière le retour des déſerteurs. Cependant ils n'étoient point encore revenus le 10 Juillet; M. Cook en ayant

10 Juillet.

demandé des nouvelles aux Indiens, ceux-ci convinrent que les deux ſoldats prétendoient

tendoient s'établir dans l'Iſle, & avoient déjà pris chacun leur femme. Après avoir délibéré, deux Indiens proposèrent à M. Cook, de conduire les perſonnes qu'il voudroit dans l'endroit où s'étoient retirés les déſerteurs; ce que M. Cook accepta. Il envoya avec les guides, un officier & le caporal des ſoldats de marine; & comme il étoit de la plus grande importance de recouvrer promptement les fugitifs, on annonça à Tubourai-Tomaïde, à Tomio, à Oberea, & à divers autres chefs, qui ſe trouvoient alors dans le fort, qu'on ne les laiſſeroit point ſortir juſqu'à ce que les Anglois euſſent reparu. M. Cook eut le plaiſir de voir que cette précaution ne les allarmoit pas, & qu'ils aſſuroient au contraire que les envoyés ſeroient bientôt de retour. Pendant ce tems-là il chargea M. Hicks d'aller prendre, avec la chaloupe Tootaha, & de le conduire au vaiſſeau. Il ne doutoit pas que ſi les Indiens étoient fidèles à leur promeſſe,

CHAP. II. ANN. 1769.

les deux soldats ne lui fussent ramenés avant le soir. Trompé dans cette attente, ses soupçons augmentèrent. Il ne crut pas sûr, quand la nuit approcha, de laisser dans le fort les personnes qu'il avoit gardées en ôtage, & il les fit transporter à bord de l'*Endeavour*, ce qui epandit une allarme générale. Les femmes sur-tout firent entendre leurs plaintes & leurs gémissemens. Vers les neuf heures du soir, Webb fut ramené par quelques Indiens, qui déclarèrent que Gibson, l'officier & le caporal, ne seroient rendus que lorsqu'on auroit mis Tootaha en liberté. M. Cook vit alors que les choses étoient tournées contre lui; mais s'étant trop avancé pour pouvoir reculer, il dépêcha dans le canot M. Hicks & un fort parti de monde, pour reprendre les prisonniers. Il engagea en même tems Tootaha à charger quelques-uns de ses sujets d'accompagner M. Hicks. Tootaha en donna soudain l'ordre, & les prisonniers furent

rendus sans la moindre opposition. Le lendemain on mit les chefs Indiens à terre. Ainsi se termina une affaire, qui avoit causé beaucoup d'inquiétude à M. Cook. Il y a apparence que les mesures qu'il prit alors, étoient d'une nécessité absolue, & que si on n'avoit pas arrêté les chefs indiens, on n'auroit plus revu les déserteurs. L'amour avoit séduit ces deux soldats. Ils s'étoient tellement attachés à deux jeunes filles du pays, qu'ils avoient resolu de se cacher jusqu'après le départ du vaisseau, & de demeurer à Otahiti.

11 Juillet.

UN Indien, nommé Tupia, montra beaucoup de zèle pour les Anglois. Pendant leur séjour à Otahiti, il les quitta rarement. Dans le temps qu'Obérea jouissoit du souverain pouvoir, ce Turpia avoit été son premier Ministre, & il étoit encore grand-prêtre de toute l'Isle. A la connoissance des loix & des cérémonies religieuses de son pays, il joi-

CHAP. II. ANN. 1769.

gnoit beaucoup d'expérience dans la navigation. Il avoit visité toutes les isles adjacentes. Cet Indien témoignoit souvent le desir de suivre nos voyageurs. Quand ils furent prêts à partir, il vint à leur bord avec un enfant de treize ou quatorze ans, & il les pria de les prendre tous deux dans le vaisseau; ce que M. Cook accepta avec plaisir.

13. ENFIN le 13 de Juillet on leva l'ancre. Dès que l'Endeavour fut sous voile, on congédia les Otahitiens qui se trouvoient à bord; ils se retirèrent en pleurant & avec un silence plein de mélancolie & de tendresse. Le seul Tupia se sépara de ses compatriotes avec beaucoup de courage; car quoiqu'il versât des larmes, les efforts qu'il faisoit pour les cacher, prouvoient la force de son ame.

LES Anglois avoient demeuré à Otahiti l'espace de trois mois. Leur séjour

fut presqu'entiérement employé à cultiver l'amitié des habitans, & dans un commerce de bienveillance réciproque. Les petites querelles élevées de tems en tems, avoient beaucoup affecté M. Cook & ses amis, toujours jaloux de les éviter. La principale cause de ces querelles étoit la disposition des Indiens pour le vol; disposition dont on ne pouvoit pas toujours prévenir les effets. Cependant il est heureux qu'il n'y ait eu qu'une seule occasion où le crime ait été funeste au voleur. Cet exemple servit à M. Cook pour prendre des moyens sûrs d'éviter par la suite de semblables accidens: il désiroit beaucoup que pendant son séjour parmi les Otahitiens, le sang de ce bon peuple ne fût jamais répandu.

CHAP. II. ANN. 1769.

Le commerce qu'on avoit fait avec les Indiens, pour des provisions & des rafraîchissemens, étoit sous les ordres de M. Banks, & on y voyoit autant de

CHAP. II. ANN. 1769.

tranquillité que dans le marché le mieux réglé de l'Europe. Les hâches, les clous, les couteaux, les miroirs, les bracelets, étoient les meilleurs articles pour traiter avec les Otahitiens; avec cela on se procuroit tout ce que l'Isle produisoit de meilleur. Les Indiens aimoient beaucoup, à la vérité, la belle toile blanche ou peinte: mais une hache d'un écu, avoit plus de prix à leurs yeux, qu'une pièce de toile d'une guinée.

IL n'entre point dans le plan de notre ouvrage de donner une description très-détaillée des habitans, des mœurs, des usages & des productions des pays qu'a visités M. Cook; ni de rapporter toutes les observations nautiques, geographiques & astronomiques qu'il a faites. Ces choses sont décrites fort au long dans les relations de ses voyages. Il nous suffit de dire ici qu'il ne quitta point Otahiti, sans avoir pris tous les ren-

seignemens qu'il fut à portée d'acquérir.

CHAP. II.

PENDANT que l'Endeavour voguoit paisiblement, Tupia apprit à M. Cook que les quatres isles voisines se nommoient *Huaheine*, *Ulietea*, *Otaha*, & *Bolabola*, & qu'il pourroit s'y pourvoir abondamment de porcs, de volailles, & d'autres provisions, qui, dans les derniers tems, étoient devenues un peu rares à Otahiti. Cependant M. Cook préféra de visiter une isle nommée *Tethuroa* qui se présentoit au nord. Il s'en approcha beaucoup: mais s'étant apperçu qu'elle étoit petite & basse, & ayant appris que les Indiens n'y formoient point d'établissement fixe, il se mit en cherche de *Huaheine* & d'*Ulietea*, qu'on disoit aussi bien peuplées qu'Otahiti. ANN. 1769.

LE 15 de Juillet le tems étant devenu brumeux, & de légers coups de vent & des calmes profonds se succédant alternativement, Tupia montra qu'en qualité 15 Juillet.

CHAP. II. ANN. 1769.

de prêtre, il uniſſoit l'adreſſe à la ſuperſtition. Il addreſſoit des prières à ſon *Tane*, pour en obtenir du vent; & il ſe vantoit alors d'un prompt ſuccès, bien sûr que de la manière dont il s'y prenoit, il ne pouvoit pas lui manquer, car il obſervoit les momens où la briſe alloit ſe lever, & ſoudain il invoquoit ſa divinité, juſqu'à ce que le vent ſe fût approché du vaiſſeau.

16 Juillet.

LE 16 l'Endeavour navigeant dans la partie nord-oueſt de Huaheine, il arriva pluſieurs canots, dans l'un deſquels étoient le Roi & ſa femme. Les Indiens ſemblèrent d'abord effrayés; mais dès qu'ils reconnurent Tupia, leurs craintes diminuèrent, & d'après les preſſantes aſſurances d'amitié qu'on leur donna, le Roi & ſa femme, avec pluſieurs autres Indiens, montèrent à bord. Ils paroiſſoient dans le plus grand étonnement à la vue de tout ce qu'on leur montroit. Cependant leur curioſité ne s'é-

tendoit jamais jusqu'aux choses dont on ne leur parloit pas. Quand ils se furent un peu familiarisés, on apprit que le Roi s'appelloit Orée : il proposa pour marque d'amitié, à M. Cook, de changer de nom. M. Cook y consentit; & pendant tout le tems qu'ils furent ensemble, le commandant Anglois se nomma Orée, & le prince Indien, Cookée. L'après-midi l'Endeavour jetta l'ancre dans un port étroit, mais excellent, à l'oueſt de l'isle. Cet endroit s'appelloit Owharre. M. Cook se rendit à terre, accompagné de MM. Banks, Solander, Mouckhouse, Tupia & les Indiens, qui avoient été à bord dans la matinée. Les deux jours suivans, nos voyageurs continuèrent à parcourir l'isle; ils reconnurent que le peuple d'Huaheine, avoit une parfaite ressemblance avec celui d'Otahiti, pour les manières, les habits, & le langage, & que les productions du pays étoient les mêmes.

CHAP. II. ANN. 1769.

DANS le commerce qu'on entreprit avec ces Indiens, ils montrèrent d'abord une méfiance & une lenteur, qui rendirent les échanges pénibles & ennuyeux. C'eſt pourquoi, dès le 19, les Anglois firent voir des haches, eſpérant que c'étoit la première fois qu'il en paroiſſoit dans une iſle, où jamais les Européens n'avoient mis le pied; auſſi par ce moyen on ſe procura trois cochons. Lorſque l'après midi on voulut mettre à la voile, Orée & divers Indiens, vinrent prendre congé. M. Cook fit préſent à Orée d'une petite planche d'étain, où on avoit gravé: « Le vaiſſeau de Sa Majeſté Britannique, » l'Endeavour, commandé par le lieu» tenant James Cook, à Huaheine, le » 16 Juillet 1769. » On lui donna auſſi pluſieurs jettons, reſſemblant aux monnoies d'Angleterre, & portant la date de 1761. Il promit de garder tout avec le plus grand ſoin, & particuliérement la plaque d'étain. M. Cook penſa que

ce feroit un témoignage plus durable que tout autre, de ce que les Anglois avoient les premiers découvert cette isle; & ayant renvoyé les Indiens très-contens de ses bienfaits, il fit voile pour Ulietea, où il jetta l'ancre le jour suivant dans une baye commode.

TUPIA sembloit craindre, que si nos voyageurs descendoient dans cette isle, ils ne fussent attaqués par les habitans de Bolabola, qui en avoient récemment fait la conquête, & qu'il représentoit comme des guerriers formidables. Mais ses appréhensions n'empêcherent pas MM. Cook, Banks, Solander, & leurs amis, de se rendre à terre. Tupia étoit avec eux; & après qu'il eut fait avec les Indiens d'Ulietea, les mêmes cérémonies qu'il avoit employées avec ceux de Huaheine. M. Cook planta un pavillon Anglois, & il prit, au nom du Roi de la grande-Bretagne, possession d'Ulietea & des trois

CHAP. II. ANN. 1769.

isles voisines, Huaheine, Otaha & Bolabola, qu'on voyoit facilement d'où il étoit.

21 Juillet.

LE 21 Juillet, M. Cook envoya le maître d'équipage dans le grand canot, pour examiner la côte au sud de l'isle, & un des contre-maîtres fut employé à sonder la baye, où l'Endeavour étoit mouillé. En même tems M. Cook alla lui-même, avec sa chaloupe, visiter la partie nord d'Ulietea. M. Banks se rendit à terre, avec quelques autres personnes, pour trafiquer avec les Indiens, & faire des recherches sur les productions & sur les curiosités du pays, mais ils ne découvrirent rien de remarquable, que quelques mâchoires d'homme, lesquelles, comme les crânes parmi les sauvages du Canada, servoient de trophée de guerre, & avoient été suspendues, par les habitans de Bolabola, en mémoire de leur conquête.

L'AIR étant devenu brumeux, & le vent soufflant avec violence, du 22 au 23, M. Cook ne voulut pas hasarder de remettre en mer ; mais le 24, quoique la brise fût toujours variable, il leva l'ancre, & fit voile vers le nord, voulant sortir du port par un passage beaucoup plus large que celui par où il étoit entré. Cette précaution faillit le mettre dans un danger imminent de périr sur les rochers. Le maître d'équipage, qui, par l'ordre de M. Cook, avoit toujours été la sonde à la main, cria tout-à-coup, « deux brasses ». Quoique M. Cook fût bien que le vaisseau ne tiroit pas plus de quatorze pieds, il fut vivement alarmé ; mais heureusement, ou le maître s'étoit trompé, ou l'Endéavour avoit passé près d'un des bancs de Corail qui sont si communs dans le voisinage de ces isles, & qui ressemblent à des murailles.

24 Juillet.

APRÈS une lente navigation de quel-

CHAP. II. ques jours, durant laquelle on envoya
ANN. 1769. le canot à Otaha, & on découvrit plusieurs petites isles, M. Cook retourna à Ulietea, mais dans une partie de l'isle qu'il n'avoit pas encore visitée. Il entra dans un port, à l'oueſt, le 1 Août. Ce relâche étoit néceſſaire, non ſeulement pour fermer une voie d'eau qui s'étoit déclarée ſous la ſoute à poudre, mais pour prendre un peu plus de leſt; car on avoit reconnu que le vaiſſeau étoit trop léger pour bien porter la voile avec un bon vent. L'endroit où l'Endéavour mouilla l'ancre, ſe trouva fort commode pour ſe procurer du leſt & de l'eau.

M. BANKS, le docteur Solander, & quelques autres, ſe rendirent à terre, où ils furent accueillis d'une manière très-favorable. On leur témoigna le plus grand reſpect, & la conduite des Indiens montroit autant de crainte des Anglois, que d'éloignement à les offenſer. Pendant le cours de quelques journées, que

le vaisseau resta à Ulietea, on eut le tems de reconnoître que ce que Tupia avoit dit des guerriers de Bolabola, étoit fondé. Cependant, Opoony, le redoutable roi de cette dernière isle, traita nos voyageurs avec beaucoup de considération. Se trouvant à Ulietea, le 5 Août, il envoya à M. Cook trois cochons, quelques volailles, & différentes pièces d'étoffe d'une grandeur rare, avec une forte quantité de bananes, de noix de coco, & d'autres fruits. Ce présent fut suivi par un message, qui annonça que le lendemain Opoony viendroit lui-même. En conséquence M. Cook resta à bord pour attendre cette importante visite : mais le roi ne parut point. Il se contenta d'envoyer trois jolies ambassadrices pour demander le prix de son présent. L'après-midi, comme le grand Roi n'avoit pas voulu venir voir les Anglois, les Anglois se déterminèrent à se rendre auprès de lui. D'après son titre de chef des guerriers de Bolabola, &

CHAP. II. ANN. 1769.

de conquérant d'Ulietea, d'après la terreur qu'il avoit répandue dans les autres isles, & tout ce qu'on disoit de sa valeur, les Anglois croyoient voir en lui un homme jeune & vigoureux, d'une contenance fière, & portant sur son front les marques d'un esprit courageux & entreprenant; mais au lieu de cela, ils ne trouvèrent qu'un vieillard décrépit, foible, à demi aveugle, & si paresseux, si stupide, qu'il paroissoit même privé de l'intelligence la plus commune. Otaha étoit l'isle où il faisoit son principal séjour. Il s'y rendit le lendemain avec nos voyageurs. M. Cook pensoit que par son moyen on obtiendroit quelques provisions; il fit même présent d'une hache à ce roi, afin qu'il déterminât son peuple à traiter avec les Anglois: malgré cela, on fut obligé de partir sans avoir rien obtenu.

LE travail des charpentiers pour fermer la voie d'eau de l'Endéavour, ayant pris

pris plus de tems, qu'on n'avoit prévu, M. Cook, abandonna le deſſein de deſcendre à Bolabola, jugeant d'ailleurs qu'on y auroit trop difficilement accès. Les principales iſles, que les Anglois virent après leur départ d'Otahiti, & autour deſquelles ils paſsèrent environ trois ſemaines, ſont au nombre de ſix; Ulietea, Otaha, Bolabola, Huaheine, Tubai, & Maurua (1). Comme elles ſont très-rapprochées, M. Cook leur donna le nom d'*iſles de la Société*, & ne jugeant pas à propos de changer le nom particulier de chaque iſle, il leur laiſſa celui que leur ont donné leurs habitans.

CE fut le 7 d'Août que l'Endeavour 7 Août.

(a) Ces Iſles ſont ſituées entre la latitude de 16° 10′, 16° & 55′ au ſud; & entre la longitude de 150°, 57′ & 152° à l'oueſt du méridien de Greenwich. Les petites Iſles découvertes dans le voiſinage d'Otahiti & des iſles de la Société, ſont Tethuroa, Eimeo, Topoamanao, Oataha, Opururu, Tamou, Toahoutu, & Whemuaia.

CHAP. II. ANN. 1769.

fut prêt. M. Cook ayant embarqué les proviſions qu'on avoit achetées à Ulietea, profita d'un bon vent d'eſt, pour mettre à la voile. Tupia pria alors inſtamment M. Cook de tirer un coup de canon ſur Bolabola. Quoiqu'ils fuſſent à ſept lieues de diſtance, M. Cook lui accorda ce qu'il demandoit. Le deſſein de Tupia étoit, ſans doute, de donner au peuple de cette iſle une marque de ſon reſſentiment, & de lui faire ſentir le pouvoir de ſes nouveaux alliés.

Nos Voyageurs pourſuivirent leur route, ſans rencontrer rien de remarquable, juſqu'au 13 Août, qu'ils découvrirent une terre au ſud-eſt. Tupia leur apprit que c'étoit une iſle, nommée Oheteroa. Le lendemain M. Cook envoya la chaloupe à terre, avec le lieutenant Gore, pour s'informer des Indiens, ſi le vaiſſeau ne pourroit pas mouiller à l'ancre avec ſûreté, dans une baie qu'on

appercevoit. Il le chargea auſſi de ſavoir, quelle étoit la terre qui ſe prolongeoit au ſud. M. Gore fut accompagné dans cette expédition par MM. Banks & Solander, & par Tupia, qui employa envain toute ſon adreſſe pour gagner les habitans, & pour les engager à traiter les Anglois en amis. Après avoir fait le tour de l'iſle, voyant qu'on ne trouvoit pas un ſeul port commode, & que d'après les diſpoſitions hoſtiles des Indiens, on ne pourroit pas aborder ſans repandre du ſang, M. Cook, avec non moins de ſageſſe que d'humanité, renonça à ſatisfaire une curioſité, qui ne méritoit pas qu'on riſquât la vie de quelqu'un.

TUPIA apprit à nos navigateurs, qu'il y avoit pluſieurs autres iſles peu éloignées d'Ohéterea, entre le ſud & le nord-eſt; & que celle qui étoit au nord-eſt, ſe nommoit Manna, l'iſle des oiſeaux. Il dit qu'il falloit à-peu-près trois

CHAP. II. ANN. 1769.

jours pour s'y rendre : mais il parut desirer qu'on se rendît plutôt vers l'oueſt, où étoient, disoit-il, plusieurs isles, qu'il avoit déjà visitées. D'après la description qu'il en faisoit, il y a apparence que c'étoient les isles Keppel & Boscaven, découvertes par le capitaine Wallis. L'isle la plus éloignée que Tupia connût dans le sud, étoit, suivant lui, à deux journées d'Oheterea, & s'appelloit Moutou. Mais il ajoutoit que son père lui avoit raconté qu'il y avoit beaucoup d'autres isles dans cette partie. Enfin, M. Cook se déterminant à faire voile au sud, pour y chercher un continent, ne voulut pas s'amuser plus longtems à découvrir des isles, à moins qu'il n'en trouvât sur sa route.

15 Août. 25. *Id.* 30 *Id.*

NOS Voyageurs quittèrent Ohéterea le quinze d'Août, & le vingt-cinq du même mois, ils célébrerent l'anniversaire de leur départ d'Angleterre. Le 30, ils apperçurent une comète à l'o-

rient, & un peu au-deſſus de l'horiſon. Il étoit alors une heure du matin. A quatre heures & demi, elle avoit paſſé le méridien ; & ſa queue ſoutendoit un angle de quarante-deux degrés. Tupia, qui étoit un de ceux qui virent cette comète, s'écria ſoudain que dès qu'elle ſeroit apperçue par les habitans de Bolabola, ils attaqueroient ceux d'Ulietea, & que ceux-ci ne pourroient ſauver leur vie, qu'en ſe cachant dans les montagnes.

LE 6 d'Octobre, on découvrit une grande terre. Le lendemain qu'on put la voir plus diſtinctement, elle parut encore bien plus conſidérable. On y diſtinguoit quatre ou cinq rangs de montagnes, au-deſſus deſquelles s'élevoit une chaîne d'autres montagnes d'une prodigieuſe hauteur. On diſputa alors vivement dans le vaiſſeau ſur ce que pouvoit être cette terre. La plupart des officiers croyoient que c'étoit la terre 6 Octob.

CHAP. II. ANN. 1769.

désignée sur les cartes par le nom de *Terra Australis incognita*. Mais ce n'étoit qu'une partie de la nouvelle Zelande, où la mauvaise volonté des habitans rendit si désagréable le premier accès des Anglois.

8 Octob.

M. COOK ayant mouillé l'ancre le 8, dans une baie, à l'entrée d'une petite rivière, il descendit à terre, avec sa chaloupe & son canot, accompagné de MM. Banks & Solander, & d'un parti d'hommes assez considérable. Voulant converser avec quelques Zelandois qu'il apperçut de l'autre côté de la rivière, il entra dans le canot pour s'y rendre, & il ordonna à la chaloupe de rester à l'embouchure. Dès que le canot s'approcha des Indiens, ceux-ci se mirent à fuir. Alors les Anglois laissèrent quatre matelots à la garde du canot, & ils s'acheminèrent vers quelques hutes, qu'ils apperçurent à deux ou trois cens pas de là. A peine ils venoient de s'éloigner, que

quatre hommes armés de longues lances, s'élancèrent de la forêt, & coururent vers le canot, dont ils se seroient sans doute emparés, s'ils n'avoient pas été vus par les gens de la chaloupe, qui crièrent aux gardiens du canot de pousser au large. Les gardiens obéirent à l'instant: mais ils étoient poursuivis de si près, que le conducteur de la chaloupe, étant aussi chargé de veiller sur le canot, se crut obligé de tirer un coup de fusil pardessus la tête des Indiens. Soudain ils s'arrêterent & regarderent autour d'eux. Mais bientôt leur frayeur se dissipant, ils brandirent leurs lances d'une manière menaçante & recommencèrent leur poursuite. Le bruit d'un second coup de fusil ne fut seulement pas remarqué par eux. Enfin, l'un d'eux étant prêt à lancer son javelot dans le canot, un troisième coup de fusil l'étendit roide mort. A cet aspect ses trois compagnons demeurent immobiles & semblerent pétrifiés. Revenus de leur étonnement, ils se retirèrent, en-

CHAP. II. ANN. 1769.

traînant le corps de celui qui avoit été tué, & qu'ils abandonnèrent bientôt pour n'être pas retardés dans leur fuite. M. Cook & ſes amis, qui s'étoient un peu éloignés les uns des autres, avoient entendu le premier coup de fuſil, & repris ſoudain le chemin de la rivière. Après l'avoir traverſée, ils virent le corps de l'Indien mort; & quand ils furent de retour au vaiſſeau, ils entendirent une foule immenſe de peuple aſſemblé ſur le rivage, & parlant tumultueuſement.

MALGRÉ l'accident qui étoit arrivé, M. Cook deſiroit beaucoup de ſe lier avec ces Indiens. Le lendemain il fit remplir trois canots de matelots & de ſoldats de marine, & il s'avança vers le rivage, avec MM. Banks & Solander, ſes officiers & Tupia. Environ cinquante Indiens ſembloient veiller leur arrivée, & s'étoient aſſis à terre de l'autre côté de la rivière. Cette attitude fut priſe par les Anglois pour un ſigne de crainte; c'eſt

pourquoi MM. Cook, Banks & Solander, avec Tupia seulement, s'avancèrent vers les Zelandois; mais à peine M. Cook avoit fait quelques pas, que tous les Indiens se levèrent, en montrant chacun une longue pique, ou un petit sabre d'une espèce de talc verd. Envain Tupia leur parla dans la langue d'Otahiti. Ils ne repondirent qu'en présentant leurs armes, & en faisant signe aux Anglois de se retirer. Un coup de fusil ayant été tiré très-loin d'eux, leurs menaces cessèrent. Alors M. Cook, qui s'étoit sagement reculé, jusqu'à ce que les soldats de marine fussent à terre, s'avança de nouveau, avec MM. Banks & Solander, & avec Tupia; & MM. Green & Monkhouse se joignirent à eux. Tupia parla une seconde fois aux Indiens; & les Anglois virent avec plaisir, qu'il en étoit fort bien compris. La langue de ces peuples & celle de Tupia étoit la même, ou elles ne différoient que très-peu Tupia leur dit que les Anglois ne

CHAP. II. ANN. 1769

demandoient que de l'eau & des provisions, & qu'ils leur donneroient en échange du fer, dont il leur expliqua les propriétés autant qu'il le pût. Quoique les Indiens paruſſent conſentir à ces échanges, Tupia crut appercevoir dans le cours de leur entretien, qu'ils avoient ſecretement de mauvaiſes intentions; & il en avertit pluſieurs fois M. Cook. Enfin, vingt ou trente de ces Indiens furent engagés à paſſer la rivière. On leur fit préſent de quelques inſtrumens de fer, & de quelques colliers; mais ils parurent en faire très-peu de cas, particuliérement du fer, dont ils ne comprirent nullement l'uſage. Auſſi ne donnèrent-ils en retour que quelques plumes. A la vérité ils offrirent de changer leurs armes pour celles des Anglois, & ſur le refus de ceux-ci, ils firent divers efforts pour les leur arracher des mains. On chargea Tupia de leur dire qu'on ſeroit forcé de les tuer, s'ils employoient encore la moindre violence. Malgré cela, l'un

d'entre eux profita de l'instant où M. Green se retournoit, & lui enlevant son couteau de chasse, il se retira à quelque distance, avec de grandes marques de joie; en même tems ses camarades se montrèrent plus insolens, & une autre troupe passa la rivière pour se joindre à eux. Il étoit tems de les réprimer. M. Banks tira un coup de fusil, chargé avec du petit plomb, sur le voleur du couteau de chasse, qui étoit à une quinzaine de pas; mais bien que le plomb l'eût attrapé, il ne rendit point l'arme, au contraire, il continua de la faire tourner par dessus sa tête en se retirant lentement. M. Monkhouse lui tira alors un coup de fusil à balle, qui le jetta par terre. Cependant les Indiens étoient si peu épouvantés, que la principale troupe, qui au premier coup de fusil s'étoit placée sur un rocher au milieu de la rivière, commença à revenir, & M. Monkhouse eut beaucoup de peine à recouvrer le couteau de chasse. La foule en-

CHAP. II. ANN. 1769.

tière des Indiens, marchant droit aux Anglois, ceux-ci leur tirèrent trois coups de fusil avec du petit plomb. Cette dernière décharge les arrêta. Ils regagnèrent l'autre bord de la rivière, & l'on s'apperçut que deux ou trois d'entre eux étoient blessés. Enfin, pendant qu'ils se retiroient, M. Cook & ses gens se rembarquèrent dans leurs canots.

M. COOK, ayant vu qu'il étoit malheureusement impossible de traiter alors avec ces Indiens, & que l'eau de la rivière étoit salée, s'avança avec ses canots vers la pointe de la baie, pour chercher de la bonne eau. D'ailleurs il avoit dessein de surprendre quelques Indiens, & de les conduire à bord, pour les déterminer, à force de bons traitemens, à engager leurs compatriotes dans un commerce amical avec les Anglois. Mais une houle très-forte battoit le rivage, & empêcha de mettre à terre dans l'endroit où il desiroit. En même tems

M. Cook apperçut deux canots Indiens qui revenoient de la mer, l'un à la voile, & l'autre avec des pagayes. Il crut cette occaſion favorable pour exécuter ſon projet, & il ſe diſpoſa à intercepter le paſſage des Indiens. Ceux qui étoient dans le canot armé de pagayes, manœuvrèrent avec une vigueur incroyable dès qu'ils virent qu'on vouloit les prendre, & ils ſe ſauvèrent ſur le rivage voiſin. Mais le canot, qui étoit à la voile, ne diſtingua les Anglois que lorſqu'il fut au milieu d'eux. Tout-à-coup les Indiens laiſſèrent tomber leur voile, & prirent leurs pagayes, dont ils ſe ſervirent avec tant d'adreſſe, qu'ils alloient plus vîte que ceux qui les pourſuivoient. Alors Tupia les appella, & leur dit d'approcher, en les aſſurant qu'on n'avoit aucune intention de les inſulter. Cependant ayant plus de confiance en leurs pagayes, qu'aux promeſſes de Tupia, ils continuoient à fuir de toute leur force, quand M. Cook uſant du moyen,

CHAP II. ANN. 1769.

qu'il croyoit seul propre à réussir, donna ordre de tirer un coup de fusil par-dessus leur tête. Il s'imaginoit qu'ils se rendroient, ou que du moins ils se jetteroient à la mer; mais les Indiens, qui étoient au nombre de sept, formèrent soudain la résolution, non de s'enfuir, mais de combattre. Dès qu'on eut atteint leur canot, ils commencèrent vigoureusement l'attaque, tant avec leurs pagayes, qu'avec des pierres & d'autres armes. Ils devinrent même si terribles, que les Anglois furent obligés de tirer sur eux pour se défendre. Quatre Indiens furent malheureusement tués; les trois autres, qui étoient des jeunes gens, dont le plus vieux avoit environ dix-neuf ans, & le plus jeune onze, sautèrent soudain dans l'eau & tâchèrent de se sauver à la nage; mais enfin, on les prit quoique avec peine.

IL est impossible de réfléchir à la conduite que M. Cook tint alors, sans en

être vivement affligé. Il s'en repentit lui-même, quand il eut le tems de s'examiner; & il sentit combien il seroit désapprouvé par tous ceux à qui les droits de l'humanité sont chers. Son ame étoit sans doute si irritée par tous les événemens désagréables qu'il avoit essuyés ce jour-là, & par la violence imprévue des Indiens, qu'il perdit en ce moment ce pouvoir de se maîtriser lui-même, qui distinguoit si éminemment son caractère. Il est juste cependant que je rapporte ici ce qu'il dit dans son Journal, non pour se disculper entiérement; mais pour alléger sa faute; & je me servirai de ses propres paroles, telles que le docteur Hawkesworth nous les a transmises.

CHAP. II. ANN. 1769.

« CERTAINEMENT les Indiens ne » méritoient pas de mourir pour n'avoir » pas voulu se confier en mes promesses » & venir à bord de mon canot, quand » bien même ils n'auroient soupçonné » aucun danger; mais ma mission exigeoit

CHAP. II. ANN. 1765.

» que je priſſe connoiſſance de leur pays, » ce que je ne pouvois effectuer que de » deux manières, par force, ou en ga- » gnant leur bienveillance. J'avois déjà » eſſayé le pouvoir des préſens, mais » envain; mon ſeul deſir étoit d'éviter » toute eſpèce d'hoſtilité, & de mener » quelques Indiens à mon bord, comme » un moyen propre à les convaincre que » nous ne voulions leur faire aucun mal, » & que nous pouvions contribuer à leur » bonheur. Mes intentions n'étoient donc » point criminelles. A la vérité, dans » cette querelle, que je ne prévoyois » nullement, nous euſſions pu obtenir » une victoire complète, ſans répandre » autant de ſang; mais auſſi en pareille » occaſion, quand l'ordre de faire feu » a été donné, perſonne ne peut en » borner le danger, ni en preſcrire les » effets ».

Nos voyageurs réuſſirent parfaitement à ſe concilier l'amitié des trois jeunes

jeunes Zelandois, & en cela Tupia leur fut d'un grand ſecours. Quand les craintes de ces Indiens furent diſſipées, & qu'ils eurent repris leur gaîté, ils chantèrent une chanſon, avec tant de goût, qu'ils étonnèrent les Anglois. L'air, ſemblable à celui de nos pſeaumes, étoit lent & grave, & il contenoit beaucoup de notes & de ſemi-tons.

ON fit de nouvelles tentatives pour établir quelque commerce avec les habitans. Le 10, M. Cook & ſes amis ſe rendirent à terre dans ce deſſein: mais ne pouvant réuſſir, ils ſe rembarquèrent, de peur qu'un plus long ſéjour n'occaſionnât de nouvelles diſputes, & ne coutât la vie à quelques autres Indiens. Le jour ſuivant M. Cook leva l'ancre & s'éloigna de ce lieu funeſte & barbare. Comme il n'avoit pû s'y procurer rien de ce qu'il deſiroit, excepté du bois, il lui donna le nom de *Baie de la Pauvreté*. Ses habitans la nomment *Tao-*

11 Octob.

CHAP. II. ANN. 1769.

noroa, ou longue arêne. Je ne prétends point suivre pas-à-pas M. Cook autour de la nouvelle Zelande, voyage qui lui coûta près de six mois, & durant lequel il étendit beaucoup les progrès de la navigation & de la géographie. En faisant presque le tour de la nouvelle Zelande, il s'assura qu'elle formoit deux grandes isles; & il n'y a point de préjugé qui puisse détruire ses preuves: il parvint aussi à connoître assez les divers habitans de ce pays, lesquels sont certainement tous antropophages. C'est d'eux principalement que je parlerai; & laissant de côté tout ce qui concerne les remarques purement nautiques, je vais m'attacher aux faits, qui ont un rapport plus particulier à M. Cook, & aux nations qu'il a découvertes.

LES bonnes façons qu'on avoit eues à bord de l'Endéavour pour les trois jeunes Indiens, & la manière amicale & généreuse dont on les avoit congédiés,

adoucit un peu les habitans du pays voisin. Plusieurs d'entr'eux se rendirent à bord l'après-midi. Pendant que le vaisseau étoit en calme, ils firent beaucoup de signes d'amitié, & invitèrent les Anglois à rentrer dans la première baie, ou à mouiller l'ancre dans une petite rade, qui étoit beaucoup plus près. Cependant M. Cook aima mieux continuer sa route, étant fondé à croire qu'il trouveroit quelque port meilleur que ceux qu'il avoit déja vus.

CHAP. II. ANN. 1769.

PENDANT que le vaisseau passoit au sud d'une petite isle, que M. Cook avoit nommée *Portland*, d'après sa parfaite ressemblance avec l'isle Portland, qui est sur les côtes d'Angleterre, on se trouva tout-à-coup sur un fond élevé & très-inégal. La sonde n'étoit jamais deux fois de même, donnant tantôt onze brasses, tantôt sept; mais pourtant toujours sept brasses au moins. En peu de tems, on fut hors de danger, & on navigua sur une mer pro-

CHAP. II. ANN. 1769.

fonde. Tout le tems que l'Endéavour avoit paru en détreſſe, les habitans, aſſis en grand nombre ſur les rochers blancs qui couvrent le rivage, ne manquèrent pas de s'appercevoir de ce qui ſe paſſoit à bord. Contens du trouble des Anglois, ils ſembloient tout prêts à profiter de leur ſituation. Cinq canots, remplis d'hommes couverts d'armes, mirent promptement à la mer. Ils vinrent même ſi proche du vaiſſeau; ils montroient de ſi mauvaiſes diſpoſitions en criant, en brandiſſant leurs lances, en faiſant toutes ſortes de geſtes menaçans, que M. Cook fut un peu en peine pour ſon petit canot, qui ſondoit au-devant du vaiſſeau. Un coup de fuſil, qu'on tira par-deſſus leur tête, parut plutôt les animer, que leur cauſer des alarmes; mais un coup de canon de quatre livres, chargé à plomb, & tiré loin d'eux, eut un meilleur effet. A ce bruit, les Indiens ſe levèrent tous à la fois, & jettèrent un grand cri. Puis,

au lieu de continuer leur poursuite, ils consultèrent un moment entr'eux, & se retirèrent paisiblement.

LE 14 d'Octobre, M. Cook ayant fait mettre la chaloupe & le grand canot à la mer, pour aller chercher de l'eau, on vit partir du rivage plusieurs longues pirogues remplies d'Indiens. Bientôt après, cinq de ces pirogues, portant au moins de quatre-vingt à quatre-vingt-dix hommes, s'avancèrent vers le vaisseau, tandis que quatre autres les suivoient à peu de distance, comme pour soutenir l'attaque. Dès que les cinq premières furent arrivées à environ cent pas de l'Endéavour, leurs guerriers entonnèrent leur chanson de guerre, & soulevant leurs piques, ils se préparèrent au combat. Comme M. Cook ne vouloit pas absolument retomber dans la malheureuse nécessité d'user de fusils contre ces Indiens, il ordonna à Tupia de les avertir que les Anglois possédoient des 14 Octob.

CHAP. II. ANN. 1769.

armes, qui, semblables à la foudre, les écraseroient dans un moment; qu'on alloit les en convaincre, en dirigeant l'effet de ces armes loin d'eux; mais que s'ils persistoient dans leur résolution, ils tomberoient sous les coups de ces armes redoutables. Un canon chargé avec du gros plomb, fut alors tiré bien loin des canots, & ce moyen eut par bonheur un prompt succès. Le bruit, le feu, & sur-tout le plomb qui tomba au loin sur les flots, causa tant de terreur aux Indiens, qu'ils s'enfuirent en pagayant de toute leur force. Cependant, à la sollicitation de Tupia, ceux qui étoient dans une des pirogues, revinrent, posèrent leurs armes, & s'étant approchés du vaisseau, ils reçurent divers présens.

15 Octob. LE jour suivant fit voir combien les habitans de la nouvelle Zélande étoient prompts à abuser de la confiance de nos navigateurs. Dans une grande pirogue armée, qui marchoit courageusement à

côté du vaisseau, étoit un homme couvert d'une fourrure noire, assez semblable à une peau d'ours. M. Cook desirant de savoir ce qu'étoit en effet cette peau, offrit à l'Indien de la troquer pour une pièce de flanelle rouge. L'Indien se dépouilla soudain de la fourrure, & l'éleva; mais il ne voulut point la livrer, qu'il ne tînt la flanelle. M. Cook voyant alors qu'il ne pouvoit pas y avoir d'échange, si la méfiance étoit réciproque, donna l'étoffe à l'Indien, qui s'en étant emparé, la plia tranquillement avec sa fourrure, serra le tout dans un panier, sans s'émouvoir des remontrances de M. Cook, & gagna le large avec sa pirogue. M. Cook étoit trop généreux pour se venger de cette insulte.

DANS un moment où l'on achetoit du poisson d'un canot Indien, Tayeto, le petit camarade de Tupia, étoit sur le bord du vaisseau pour aider les gens de l'équipage à prendre ce qu'on avoit

CHAP II. ANN. 1769.

acheté. Un Zélandois profitant de cette occaſion, ſaiſit l'enfant, & le jetta dans le canot. Deux autres le firent ſoudain paſſer ſur le devant, & le reſte des Indiens ſe mit à pagayer avec la plus grande célérité. Une action auſſi atroce fut cauſe qu'on ordonna ſoudain aux ſoldats qui étoient ſur le pont, de faire feu. On dirigea les coups loin de l'endroit où étoit Tayeto, parce qu'on ne vouloit pas le toucher, & qu'on aimoit mieux manquer les pagayeurs, que de bleſſer l'enfant. Cependant, un Zélandois tomba. Les autres lâchèrent alors Tayeto, qui s'élança dans la mer, & nagea vers le vaiſſeau. Pendant ce tems-là, une longue pirogue s'étoit miſe à ſa pourſuite, & ne ſe détourna que lorſqu'on lui eut tiré pluſieurs coups de fuſil & un coup de canon. On mit ſoudain un canot à la mer, & le pauvre enfant fut repris ſans avoir été bleſſé. Les officiers, qui obſervoient avec leurs lunettes les pirogues des Indiens, s'accordèrent à dire

qu'ils avoient vu traîner sur le rivage trois hommes qui paroissoient morts, ou du moins dangéreusement blessés.

LE 17 Octobre, l'Endeavour se trouvoit près de l'isle Portland, vis-à-vis d'une péninsule nommée *Terakako*. Deux Indiens, qu'on jugeoit être des chefs, prirent tant de confiance en M. Cook, & furent si satisfaits de sa bienveillance, qu'ils ne voulurent s'en retourner du vaisseau, que le lendemain matin. M. Cook fut un peu fâché de cela, & le leur témoigna; mais il ne put changer leur résolution. Alors il consentit qu'ils demeurassent, à condition que les gens de leur suite entreroient dans le vaisseau, & qu'on y hisseroit leur pirogue. La physionomie d'un de ces chefs étoit si ouverte & si prévenante, que M. Cook ne pouvoit soupçonner aucun dessein sinistre de sa part. En effet, ces Indiens se conduisirent fort tranquillement; mais le lendemain, quand on les mit à

18 Octob.

CHAP. II. ANN. 1769.

terre, ils ne pouvoient se lasser d'exprimer leur surprise d'être si loin de leur habitation.

23 Octob. LE Lundi, 23 Octobre, M. Cook descendit sur le rivage pour chercher un endroit propre à faire de l'eau, & il en trouva un très-commode. Son canot aborda dans un port, où il n'y avoit pas la moindre houle. L'eau étoit excellente & bien située, à côté d'un bois touffu : enfin, les habitans sembloient dans des dispositions aussi favorables qu'on pouvoit le desirer. Le lendemain matin, M. Cook envoya le lieutenant Gore avec un assez grand nombre d'hommes, pour prendre de l'eau, & couper du bois, & les soldats de marine pour veiller à la sûreté des travailleurs. Bientôt après, il se rendit lui-même auprès d'eux, & il y passa la journée. M. Banks & le docteur Solander, qui étoient aussi descendus, trouvèrent, dans leur promenade, diverses choses remarquables.

En s'avançant vers le fond d'une vallée, entourée de montagnes très-hautes, ils découvrirent une curiosité naturelle fort extraordinaire. C'étoit un rocher percé d'outre en outre, de manière qu'il formoit une arche, dont l'ouverture faisoit face à la mer. Cette ouverture avoit soixante-dix pieds de long, vingt-sept de large, & quarante-cinq de hauteur. Elle donnoit d'un côté la vue sur la baie, & de l'autre sur la montagne ; de sorte qu'elle produisoit un effet bien supérieur à ce que l'art peut inventer. CHAP. II. ANN. 1769.

Le 28 du même mois, l'Endéavour s'arrêta près d'une isle, à gauche de l'entrée de la baie de Tolaga. C'est là qu'étoit la plus forte pirogue que les Anglois eussent encore vue à la nouvelle Zélande. Elle avoit soixante-huit pieds & demi de long, cinq de large, & trois pieds six pouces de haut. Dans cette même isle, ils trouvèrent aussi la plus grande maison, mais on ne l'avoit pas 28 Oct.

CHAP. II. ANN. 1769.

achevée, & elle étoit encore remplie de copeaux.

1 Nov. QUAND le vaisseau entra dans la baie de Hiks, les habitans de la côte voisine parurent être dans des dispositions hostiles; ce qui affligea nos navigateurs. Ils pensoient déja que la réputation de leur pouvoir & de leur clémence s'étoit étendue beaucoup plus loin; mais ils se trompoient. Le 25 Novembre, à la pointe du jour, ils comptèrent quarante-cinq canots partis du rivage, pour aborder l'Endéavour. Ces canots étoient suivis par beaucoup d'autres, qui venoient encore de plus loin. Quelques-uns des Indiens trafiquèrent honnêtement; mais plusieurs arrachèrent ce qu'on leur présenta, sans donner rien en retour, joignant même la dérision à la fraude. La hardiesse d'un d'entr'eux fut sur-tout très-remarquable. On avoit suspendu du linge, pour le faire secher à côté du vaisseau. L'Indien, sans aucune consi-

dération, le détacha, & le mit dans son paquet. Soudain on lui ordonna de le rendre ; mais, au lieu d'obéir, il laissa son canot dériver à la poupe du vaisseau, & en s'écartant, il se mit à se moquer des Anglois. Un coup de fusil tiré, par dessus sa tête, ne lui en imposa point. Un second coup, chargé avec du petit plomb, le fit un peu grimacer : mais le plomb, qui frappa sur ses épaules, n'eut pas plus de pouvoir sur lui, qu'un léger coup de rotin n'en auroit eu, & il continua gaiement à arranger le linge qu'il avoit volé. Soudain tous les autres canots passèrent à la poupe, & les Zélandois se mirent à entonner leur chanson de guerre, qui dura jusqu'à ce qu'ils fussent éloignés d'environ cent pas. Comme ils ne paroissoient pas dans l'intention de commencer l'attaque, M. Cook ne voulut pas leur faire le moindre mal ; pensant en outre que leur retraite, avec leur bravade, auroit pour eux le plus mauvais effet à terre. Cependant, pour les

CHAP. II.

ANN. 1769.

convaincre qu'ils étoient encore en ſon pouvoir, quoique hors de la portée des armes qui leur étoient connues, il ordonna qu'on tirât un canon de quatre livres de balle, de manière à paſſer près d'eux. Le plomb frappa l'eau, & ſe releva pluſieurs fois à une grande diſtance au-delà de leurs canots. Les Indiens furent alors ſi épouvantés, qu'ils ſe mirent à pagayer de toute leur force, ſans oſer tourner la tête.

EN allant de la petite iſle de Mowtuhora vers l'oueſt, le vaiſſeau paſſa tout-à-coup de dix-ſept braſſes d'eau à dix. M. Cook ſavoit qu'il n'étoit pas éloigné de quelques iſlets ou bancs de rochers, qu'il avoit apperçus avant l'obſcurité, & qu'il s'étoit d'abord propoſé de paſſer dans la ſoirée; ne les ayant pas encore atteints, il jugea à propos de revirer de bord, & de reſter pendant la nuit ſous Mowtuhora, où il n'y avoit point de danger. Cette précaution fut heureuſe:

car au point du jour, les Anglois découvrirent dans leur route, une immenſe quantité de recifs, dont pluſieurs s'élevoient juſqu'à la ſurface des eaux, tandis que les autres demeuroient plus cachés. Si le vaiſſeau avoit traverſé ces écueils pendant les ténèbres, il ne pouvoit pas manquer de s'y briſer, puiſqu'en paſſant entre eux & la terre, on trouva ſeulement dix & même ſept braſſes d'eau.

DANS les environs d'une iſle, que M. Cook avoit nommée l'iſle du Maire, les Indiens montrèrent beaucoup de malveillance, & commirent pluſieurs vols dans les échanges qu'ils firent avec nos navigateurs. M. Cook ayant beſoin de reſter cinq ou ſix jours parmi eux, pour obſerver le paſſage de Mercure, il fut néceſſaire de les convaincre que les Anglois ne pouvoient pas être maltraités impunément: on tira donc un coup de fuſil avec du petit plomb, ſur un voleur extrêmement audacieux, & d'un autre

CHAP. II. ANN. 1769.

coup à balle, on perça son canot : il se retira alors à une centaine de pas de distance ; mais au grand étonnement de nos navigateurs, quoique ses camarades lui visſent perdre beaucoup de sang, ils n'en parurent pas émus ; & ils revinrent trafiquer au vaisſeau avec la plus grande indifférence. Alors les échanges se firent avec plus d'honnêteté de la part des Indiens. Mais enfin un d'eux se sauva tout-à-coup, avec deux pièces d'étoffe, qui lui avoient été données pour une de ses armes. Quand il se crut assez loin pour être à l'abri de toute punition, on lui tira un coup de fusil, qui frappa le canot au ras de l'eau, & lui fit deux trous considérables. Ce coup effraya tellement les Indiens, que toutes les pirogues s'éloignèrent promptement. M. Cook ordonna qu'on fît une décharge générale ; mais les nouveaux Zélandois ne s'arrêterent que lorsqu'ils furent rendus au rivage.

CHAP. II. ANN. 1769. 9 Nov.

LE 9 de Novembre, après avoir déjeuné, très à bonne heure, MM. Cook & Green, descendirent à terre, avec les instrumens propres à observer le passage de Mercure. M. Banks & le docteur Solander les accompagnoient. L'air étoit depuis quelque tems fort épais; il pleuvoit souvent: mais cette journée devint très-belle, & aucun nuage ne dérangea nos astronomes. L'entrée de Mercure fut observée par M. Green seul, M. Cook étant occupé pendant ce tems-là à prendre la hauteur du Soleil, pour fixer l'heure (*a*).

(*a*) Le passage eut lieu à 7 heures 20 m. 58″, suivant M. Green, le contact intérieur arriva à 12 h. 8′, 54″, & le contact extérieur à 12 h. 9′, 55″, P. M.

Suivant M. Cook, le contact intérieur arriva à 12 h. 8′, 54″, & l'extérieur à 12 h. 9′, 48″; la latitude du lieu de l'observation, étoit à 36°, 48′, 5″ ½, — La latitude observée à midi, à 36°, 48′, 28″; la moyenne de cette latitude, & de celle qu'on avoit trouvée le jour précédent, donna 36°, 48′, 28″,

CHAP. II. ANN. 1769.

DANS le tems que M. Cook & ses amis, s'occupoient à terre à faire leurs observations astronomiques, ils entendirent tirer du vaisseau un coup de canon qui les allarma, & à leur retour, M. Gore, second lieutenant, qu'on avoit laissé chargé du commandement, leur apprit ce qui l'avoit déterminé à tirer. Pendant qu'on faisoit quelques échanges, avec des petits canots, qui étoient venus à bord, deux grandes pirogues chargées d'Indiens, s'approchèrent; une seule contenoit quarante-sept hommes. Ils étoient tous armés de piques, de lances, de pierres, & sembloient méditer une attaque. Cependant peu-après, ils voulurent trafiquer; plusieurs d'entre eux offrirent leurs armes,

---

sud, pour le lieu de l'observation. La variation de la bousole, étoit de 11°, 9′ est.

Le jour précédent M. Cook avoit observé le méridien avec un octan astronomique, qui donna 36°, 47′, 43″ au sud de l'entrée de la Baie de Mercure.

& l'un préſenta une de ces pièces d'étoffes quarrées, qui leur ſervent de parure & qu'ils nomment haahow, M. Gore l'ayant accepté, il lui envoya le prix de l'étoffe; mais dès que l'Indien eut ce prix, il ne voulut plus livrer la marchandiſe, & pouſſa ſa pirogue au large. Menacé par les Anglois, lui & ſes compagnons entonnèrent leur chanſon de guerre, & brandirent leurs armes. Cependant, quoiqu'ils n'euſſent point commencé l'attaque, mais ſeulement défié M. Gore, celui-ci, fut ſi irrité de leur inſolence, qu'il prit un fuſil, & pendant que le voleur élevoit l'étoffe, en ſe moquant, il l'étendit roide mort. Alors les Indiens s'éloignèrent un peu, mais en gardant une contenance, qui fit craindre qu'ils ne vouluſſent combattre; & pour aſſurer la retraite du canot de l'Endeavour, qui étoit à terre, on fit une décharge générale par deſſus leur tête. Cet expédient eut plus d'effet: ils s'enfuirent tous avec vîteſſe. M. Cook fut cependant

CHAP. II. ANN. 1769.

très affligé de ce que le lieutenant Gore, ne s'étoit pas contenté, pour punir le voleur, de se servir de petit plomb, toujours assez efficace, en pareille circonstance.

10 Nov.

Le vendredi, 10 de Novembre, M. Cook, accompagné de M. Banks, & de ses autres amis, se rendit à terre avec deux canots, pour examiner une grande rivière, dont l'embouchure est dans la baie de Mercure. Cet endroit abondoit en choses nécessaires : aussi M. Cook eut soin de le remarquer pour l'utilité des navigateurs à venir. Si un vaisseau avoit, par hasard, besoin d'y faire un long séjour, même d'y passer l'hiver, il seroit aisé de placer des tentes sur la pointe d'une péninsule assez spacieuse. On pourroit s'y rendre imprénable à toutes les forces du pays ; car le plus habile ingénieur de l'Europe, n'inventeroit pas une situation plus heureuse, pour qu'un petit nombre d'hommes se défendit contre de grandes armées. Parmi les divers agré-

mens qu'eurent les Anglois dans la baie de Mercure, ils trouvèrent plusieurs bancs d'huîtres, aussi excellentes que celles de Colchester, & à-peu-près de la même grandeur. Elles étoient en outre, si abondantes, qu'on auroit pu en charger, non-seulement le canot, mais le vaisseau tout entier.

LE mercredi suivant, M. Cook quitta la baye de Mercure, nom qu'il donna à ce lieu, en mémoire du passage de la planète qu'on y avoit observée. La rivière où les huitres avoient été trouvées, fut aussi nommée la *rivière des Huitres*. Il y a encore une autre rivière à la pointe de la baye, très-commode & très-sûre pour le séjour d'un vaisseau ; & d'après le nombre d'arbres qui la bordoit, M. Cook la nomma *rivière des Mangliers* (*a*). En différents endroits de la baye, les Anglois remarquèrent beaucoup de sable ferrugineux, charié par tous les ravins

15 Nov.

(*a*) Mangrove River.

CHAP. II. ANN. 1769.

qui traverſent le pays ; preuve certaine qu'il y a des mines de fer peu éloignées. Cependant, aucun nouveau Zélandois n'avoit paru connoître l'uſage de ce métal. Au contraire, ils en faiſoient très-peu de cas. Avant le départ de l'Endeavour, M. Cook fit graver ſur un grand arbre, qui étoit près de la rivière, le nom de ſon vaiſſeau & le ſien. Il déploya, en outre, le pavillon anglois, & prit poſſeſſion du pays, au nom de ſa Majeſté Britannique, George III.

AU départ des Anglois de la baie de Mercure, pluſieurs canots ſortirent de différens endroits de la côte, & s'avancèrent tous à la fois vers le vaiſſeau. Deux d'entre eux, qui portoient environ ſoixante hommes armés, s'approchèrent à portée de la voix ; & les Indiens commencèrent à chanter leur chanſon de guerre ; mais voyant qu'on faiſoit peu d'attention à eux, ils ſe mirent à jetter des pierres aux Anglois ; après quoi il pagayèrent du côté

du rivage. Bientôt, cependant, ils revinrent à la charge, réfolus en apparence à combattre nos voyageurs, & s'animant entr'eux par leur chanfon. Tupia, fans être excité par perfonne, leur adreffa quelques reproches, & leur dit que les Anglois avoient des armes en état de les foudroyer dans l'inftant. Mais ils répondirent en propres termes : « Venez à » terre, & nous vous tuerons tous. — » A la bonne heure, dit Tupia : mais » pourquoi venez-vous nous infulter » pendant que nous fommes en mer ? » Nous ne défirons pas de combattre, » & nous n'acceptons pas votre défi ; » parce qu'il n'y a entre vous & nous » aucun fujet de querelle. La mer ne vous » appartient pas plus qu'elle n'appartient » à notre vaiffeau. » Une éloquence fi fimple & fi juſte n'avoit point été fuggérée à Tupia ; auffi furprit-elle beaucoup M. Cook & les autres Anglois. Cependant, comme de pareils difcours avoient peu de pouvoir fur l'ame des In-

CHAP. II. ANN. 1769.

diens, & qu'ils recommençoient leur attaque, on tira un coup de fusil a travers un de leurs canots; argument qui réussit mieux, & qui leur fit soudain prendre la fuite.

20 Nov.

TANDIS que M. Cook étoit dans la baie des isles, il eut une occasion favorable de parcourir l'intérieur du pays, & d'en examiner les productions. Le 20 de Novembre, à la pointe du jour, il partit dans sa chaloupe, & suivi par son canot, avec MM. Banks & Solander, & avec Tupia. Ils trouvèrent que le passage dans lequel ils entrèrent aboutissoit à une rivière à neuf milles du lieu où étoit le vaisseau. Ils donnèrent à cette rivière le nom de la *Tamise*; & ils la reconnurent jusqu'à quatorze milles au-dessus de son embouchure. Il étoit alors près de midi. M. Cook voyant que le pays étoit toujours à peu-près de même; que la rivière conservoit sa largeur, & qu'on ne pouvoit guère espérer d'en atteindre la source, il fit

aborder sur la rive oueſt, pour voir de près les beaux arbres qui ornoient la plage. Ces arbres étoient de la même eſpèce que ceux qu'on avoit vus dans la baye de la Pauvreté & dans la baye de Hawke; mais plus clair ſemés. Quand nos voyageurs eurent pénétré cent pas ou environ, dans le bois, ils virent un arbre, qui, à ſix pieds au-deſſus de terre, avoit dix-neuf pieds de circonférence. M. Cook, ayant avec lui ſon octan, prit la hauteur de cet arbre, depuis le pied juſqu'aux premières branches, & elle ſe trouva de quatre-vingt-dix pieds. L'arbre étoit, en outre, auſſi droit qu'une flèche; mais d'une tige peu proportionnée à ſa grande élévation. M. Cook jugea enfin que cet arbre pouvoit fournir trois cens cinquante-ſix pieds de bois équarri, ſans compter ce qu'on tireroit des branches. En avançant, ils apperçurent pluſieurs autres arbres encore plus conſidérables, & ils en abatirent un jeune, dont le bois, peſant & ſolide, n'auroit

CHAP. II. ANN. 1769.

pas pu servir pour la mâture des vaisseaux, mais auroit donné les plus belles planches possibles. Le charpentier de l'Endeavour, qui coupa cet arbre, dit que le bois ressembloit à celui du pin, qu'on allege en le perçant, pour en faire découler la résine. Or, s'il étoit vrai que ce moyen de percer les arbres, put alléger ceux de la nouvelle Zélande, ils fourniroient sûrement des mats supérieurs à ceux qu'on trouve en Europe. Le terrein étant marécageux, les Anglois n'allèrent pas plus loin. Mais ils virent beaucoup d'autres gros arbres, de diverses espèces inconnues, & ils trouvèrent plusieurs curiosités, dont ils ramassèrent une partie.

22 Nov. LE vingt-deux de Novembre, il se passa une affaire, dans laquelle l'officier qui commandoit à bord, ne se conduisit pas avec autant de prudence & de modération que se seroit conduit M. Cook. Pendant que M. Banks étoit dans la

grand'chambre avec quelques Zélandois, un jeune Indien vola sur le pont une petite lunette, & fut apperçu dans le tems qu'il l'emportoit. M. Hicks, indigné de cette hardiesse, donna soudain ordre qu'on le punît, par douze coups de corde. Mais tous les Indiens qui étoient à bord, voyant leur camarade saisi, voulurent l'arracher des mains des Anglois, & y trouvant de la résistance, ils demandèrent leurs armes qui étoient restées dans leurs pirogues. Elles leur furent non-seulement données, mais ceux qui étoient dans une des pirogues tentèrent de monter à l'abordage de l'Endeavour. Le tumulte s'étant fait entendre en bas, M. Banks & Tupia vinrent sur le pont. Les Indiens s'adressèrent alors à Tupia, pour le prier d'interposer ses sollicitations. Cependant M. Hicks resta inexorable; & tout ce que put faire Tupia, ce fut d'assurer les Indiens que la vie de leur camarade ne couroit aucun risque, & qu'il étoit juste que son crime fût puni.

CHAP. II. ANN. 1769.

Cette explication parut les satisfaire. Quand la punition eut été infligée, un vieillard, qui paroissoit être le père du jeune Zélandois, le battit rudement & le renvoya dans sa pirogue. Toutefois les Indiens étoient en secret fort mécontents de la manière dont on avoit traité leur compatriote. Leur confiance & leur gaité avoient disparu; & quoiqu'ils promissent à leur départ, de revenir avec du poisson, les Anglois ne les virent plus.

LE 29 du même mois, MM. Cook, Banks, Solander & leurs amis, se trouvèrent dans une situation allarmante. Ils étoient descendus dans une isle, aux environs du cap Bret, quand ils furent tout-à-coup entourés par deux ou trois cens Indiens. Ces Indiens étoient tous armés, mais leur marche confuse & désordonnée, sembla d'abord annoncer qu'ils n'avoient point intention d'attaquer les Anglois. Pour ceux-ci, ils étoient bien déterminés à ne pas commencer les hos-

lités. Les Indiens demeurèrent quelques ems tranquilles ; mais tenant leurs armes evées, & prêtes à frapper ; & paroiſſant lutôt irréſolus que paiſibles. Tandis que os voyageurs ſe trouvoient dans cet tat d'inquiétude, un nouveau parti de Zélandois arriva. Le courage de ces bar- ares parut augmenté par ce renfort. Ils e mirent tous enſemble à chanter & à anſer, préludes ordinaires de leurs ombats. Quelques-uns d'eux eſſayèrent même de s'emparer des deux canots qui voient porté les Anglois ; & cette ten- ative étoit ſans doute le ſignal d'une ttaque générale. M. Cook crut alors néceſſaire d'employer la force. Il tira un coup de fuſil, chargé avec du petit plomb, ſur l'un des attaquants les plus avancés. M. Banks & deux autres Anglois en firent autant. Soudain les Zélandois reculèrent confuſément ; mais à vingt pas delà, un de leurs chefs eut la hardieſſe de les ral- lier, & les encourageant d'une voix forte, il les ramena au combat. Immédiatement

CHAP. II. ANN. 1769.

le docteur Solander déchargea son fusil sur ce champion, qui s'arrêta tout-à-coup; & bientôt après s'enfuit avec sa troupe. Cependant, les Indiens ne se dispersèrent pas encore. Ils se retirèrent sur une monticule, où ils sembloient n'attendre qu'un chef pour revenir à la charge. Voyant qu'ils étoient hors de la portée du plomb, les Anglois leur tirèrent quelques coups à balle; mais ils ne les attrapèrent pas, & leur armée ne changea pas de place. Durant l'espace d'un quart d'heure, qu'avoit duré cet accident, on voyoit du vaisseau bien plus d'Indiens sur le rivage, que M. Cook & ses amis n'en avoient pu distinguer; aussi l'officier, qui commandoit à bord, fit tirer un coup de canon à plomb par-dessus la tête des Zélandois; & dès-lors ils se dispersèrent entièrement. Dans cette escarmouche, il n'y eut que deux Indiens blessés, même assez légérement. Mais le massacre eût, sans doute, été considérable, si M. Cook n'avoit pas contenu

ſes gens, qui, par crainte, ou par ardeur de vengeance, montroient autant d'envie de tuer les Indiens, que les chaſſeurs en ont à tuer le gibier.

Le même jour, M. Cook fut obligé de donner un nouvel exemple de diſcipline. Quelques hommes du vaiſſeau, qui, dès que les Indiens étoient ſurpris en fraude, ne manquoient pas de montrer une ſévérité digne de Lycurgue, jugèrent à propos d'entrer dans une plantation Zélandoiſe, & d'y dérober beaucoup de patates. M. Cook les condamna à douze coups de verge. Deux d'entr'eux les reçurent tranquillement; mais le troiſième ſoutint que ce n'étoit point un crime pour un Anglois, que de piller les plantations des Indiens. La méthode que M. Cook jugea convenable pour répondre à ce caſuiſte, fut de l'envoyer à fond de cale, & de ne pas permettre qu'il en ſortît juſqu'à ce qu'il eût conſenti à recevoir ſix coups de plus.

CHAP. II.
ANN. 1769
5 Déc.

LE cinq de Décembre, l'Endeavour courut le plus grand risque de faire naufrage. A quatre heures du matin, on navigeoit avec un petit vent; mais ce vent devenant variable, & des calmes fréquens lui succédant, la marche fut rallentie. Depuis le matin jusques dans l'après midi, on ne fit que le tour de la baye; & vers les dix heures du soir, le vaisseau se trouva tout-à-coup en calme; de sorte qu'il ne put ni continuer sa route, ni rester exactement à la même place. Au contraire, le courant étoit si fort, qu'avant qu'on eût eu le tems de prendre aucune mesure pour sauver l'Endeavour, il dériva si près de terre, qu'il touchoit présque aux brisants. On trouvoit pourtant encore treize pieds d'eau; mais le fonds étoit si vaseux, que les Anglois n'osoient pas jetter l'ancre. Ils s'empressèrent de mettre la chaloupe à la mer, pour pouvoir touer le vaisseau. Les matelots, effrayés de leur danger, agirent avec tant de vigueur, qu'à l'aide d'une petite

petite briſe, qui ſe leva de terre, nos navigateurs virent, avec la joie la plus vive, qu'ils échappoient au naufrage. Ils en avoient été, en effet, ſi proche, que Tupia, ignorant le riſque qu'on couroit, cauſoit pendant tout ce tems-là avec les Indiens qui étoient ſur la plage; & on entendoit diſtinctement leur voix, malgré le bruit que faiſoient les vagues en ſe briſant ſur les rochers. Cependant les Anglois ſe croyoient tout-à-fait hors de péril, lorſqu'environ une heure après, & dans l'inſtant où le matelot qui ſondoit, venoit de crier, dix-ſept braſſes, le vaiſſeau toucha, & le même homme ejettant la ſonde, cria cinq braſſes. La conſternation reparut; mais heureuſement le rocher contre lequel on avoit frappé, étoit ſous le vent. Le vaiſſeau n'éprouva aucun dommage; il retrouva bientôt une mer profonde, & il vogua avec ſécurité.

M. COOK trouva la baye des Iſles

CHAP. II. ANN. 1769

beaucoup plus peuplée que les autres quartiers de la Nouvelle Zélande où il avoit déja été. Les habitans n'y paroiſſent obéir à perſonne ; & quoiqu'ils aient des villes fortifiées, ils ſemblent vivre dans une parfaite amitié.

9 Déc.

LE 9 de Décembre, l'Endeavour ſe trouva en calme dans la *Baie Douteuſe*. L'occaſion fut favorable pour queſtionner les Indiens ſur leur pays. On apprit d'eux, à l'aide de Tupia, qu'à trois journées de navigation de leurs canots, étoit une pointe appellée *Moore Whennua*, où le terre ſe prolongeoit au ſud, & ceſſoit de s'étendre dans l'oueſt. Les Anglois conclurent que c'étoit l'endroit découvert par Taſman, & nommé *Cap Maria Van Diemen*. M. Cook voyant ces Indiens ſi bien inſtruits, leur demanda, s'il n'y avoit pas plus loin quelqu'autre pays différent du leur. Ils répondirent qu'ils n'en avoient jamais vu d'autres; mais qu'ils tenoient de leurs

ancêtres, qu'une très-grande terre éloignée gissoit du nord au nord-oueſt, ou nord nord-oueſt, qu'on la nommoit *Ulimaroa;* que pluſieurs de leurs compatriotes s'y étoient rendus dans une grande pirogue; & qu'au bout d'un mois, il n'en étoit revenu que quelques-uns, qui avoient raconté que les habitans de ce pays-là ſe nourriſſoient de chiens.

Le 30 de Décembre, nos navigateurs arrivèrent à cet endroit dont les Indiens leur avoient parlé, qu'ils jugèrent être le *Cap Maria Van Diemen.* Le lendemain ayant vu le Mont-Camel, ils furent convaincus, que là où ils étoient, la nouvelle Zélande n'avoit pas plus de deux ou trois milles de largeur. Dans ce tems-là, il arriva deux choſes très-remarquables; premièrement, au trente-cinquième dégré de latitude ſud, & dans le milieu de l'Eté, M. Cook eut des vents contraires exceſſivement forts: il fut trois ſemaines pour faire dix lieues à l'oueſt, & cinq

30 Déc.

CHAP. II. ANN. 1770. 1 Janv.

semaines pour faire cinquante lieues. Ensuite, pendant la durée des bourrasques, heureusement que nos navigateurs se tinrent très-loin de la terre ; sans quoi, il est probable qu'ils ne seroient jamais venus nous raconter leurs aventures.

14. LE canal de la reine Charlotte, où l'Endeavour arriva le 14 de Janvier, forme différentes rades, dans l'une desquelles M. Cook résolut d'entrer. Son vaisseau étoit fort sale & un peu endommagé. Il voulut le carener, & se pourvoir d'eau & de bois. Le lendemain, au point du jour, il se mit en quête d'un passage, & à huit heures il l'eut trouvé. Une heure après, le vent souffloit peu, il étoit même très-variable, & l'Endeavour fut emporté par le courant à deux cables de distance de la rive nord-oueſt, où il y avoit pourtant cinquante-quatre brasses d'eau. On l'en retira avec les canots ; & à deux heures après midi on mouilla l'ancre, dans un port commode

& sûr. Bientôt M. Cook & ſes amis mirent pied à terre. Ils trouvèrent une côte agréable, de l'excellente eau & du bois en abondance; car une immenſe forêt couvre cette partie du pays. Ils avoient fait porter leur ſeine. On pêcha près de trois quintaux de poiſſon, de différentes eſpèces, qu'on diſtribua aux gens de l'équipage.

QUAND MM. Cook, Banks & Solander, avec Tupia & quelques autres, deſcendirent à terre, le 16 du même mois, ils rencontrèrent une famille Zélandoiſe, qui leur fournit une preuve nouvelle de l'horrible coutume qu'ont ces Indiens de manger de la chair humaine. Mais pour ne pas nous occuper plus long-tems d'un ſujet ſi affligeant, bornons-nous à dire encore une fois, que nos voyageurs virent ſouvent des exemples de cet uſage barbare. 16 Jan

LE jour ſuivant un objet plus atta-

CHAP. II. ANN. 1770.

chant fixa l'attention des Anglois. Ils étoient ancrés à un quart de mille du rivage, & ils furent réveillés par la musique délicieuse d'un nombre infini d'oiseaux, qui sembloient exercer leur gosier harmonieux à l'envi les uns des autres. Cette mélodie étoit bien supérieure à tout ce que nos voyageurs avoient jamais pu entendre en ce genre, & sembloit formée de sons argentins. Il est probable que l'éloignement & la mer sur laquelle le chant des oiseaux retentissoit, favorisoit beaucoup leur concert. Les Anglois apprirent depuis que ces oiseaux commençoient toujours leur ramage vers deux heures après minuit, & qu'au lever du soleil ils se taisoient pour le reste de la journée; semblables en cela aux rossignols d'Europe.

M. Cook partit dans sa chaloupe, le 18 du même mois, pour visiter la baie. Il la trouva d'une grande étendue, & remplie de rades & de ports commodes.

Il avoit dirigé sa course vers l'oueſt ; mais la côte sur laquelle il descendit, étoit couverte d'une forêt si impénétrable, qu'on ne put rien observer à terre. A son retour, M. Cook trouva un Indien seul, qui pêchoit dans une pirogue. Les Anglois ramèrent vers lui ; mais, à leur grand étonnement, il ne fit pas la moindre attention à eux. Lorsqu'ils furent même à côté de son canot, il continua sa pêche, & ne les regarda pas plus que s'ils eussent été invisibles. Cette indifférence n'étoit pourtant l'effet, ni de sa mauvaise humeur, ni de sa stupidité ; car, dès qu'on lui dit de lever son filet, pour qu'on pût l'examiner, il obéit promptement, & il montra que sa manière de pêcher étoit simple & ingénieuse.

LE 19 suivant, la forge fut montée, & tout l'équipage employé à la carêne du vaisseau. Quelques Indiens apportèrent une grande quantité de poisson, 19 Janv.

CHAP II. ANN. 1770. qu'ils troquèrent pour des clous. Ce fut la première occasion où l'on s'apperçut qu'ils commençoient à connoître l'usage du fer; ce qui peut être considéré comme une preuve des lumières & de l'avantage qu'ils ont dû à la fréquentation des Anglois.

22 Janv. LE 22, tandis que MM. Banks & Solander s'occupoient, le long du rivage, de leurs recherches botaniques, M. Cook prit un matelot avec lui, & grimpa sur une des montagnes voisines. Quand il fut au sommet, il découvrit facilement le fond du passage, qu'il avoit en vain cherché peu de tems avant avec sa chaloupe. Il vit que ce passage étoit intercepté par des montagnes encore plus hautes que celle où il étoit alors, & par des bois impénétrables. Cependant il fut récompensé de sa peine; car, il apperçut la mer dans l'est de la nouvelle Zélande, & un passage de l'est à l'oueſt, un peu par l'est de l'entrée du lieu où

l'on carenoit le vaiſſeau. La terre qui ſe trouve au ſud-eſt de cette entrée, paroît une chaîne de hautes montagnes formant la côte ſud-oueſt du détroit. Sur la côte oppoſée, la terre s'étend dans l'eſt auſſi loin que les yeux peuvent atteindre, & M. Cook diſtingua une ouverture à la mer, qui baignoit la rive eſt. Il apperçut auſſi dans l'eſt du paſſage pluſieurs petites isles, qu'il avoit d'abord cru faire partie de la grande terre. En retournant au vaiſſeau, il examina les mouillages, & tous les ports qui ſont derrière ces isles. Enfin, le jour ſuivant, 23 Janv. fut encore employé à des découvertes du même genre.

PENDANT une viſite qu'on rendit aux Indiens, le 24, Tupia obſerva 24. *Id.* qu'ils parloient continuellement & des canons & des hommes qui lançoient la mort. Les Anglois n'y firent pas d'abord grande attention; mais après avoir formé diverſes conjectures, ils apprirent que

CHAP. II. ANN. 1770.

trois jours avant, un de leurs officiers, sous prétexte d'aller à la pêche, s'étoit rendu droit à un hippah, ou village Indien; qu'alors deux ou trois canots, voulant venir à son bord, la peur lui avoit fait croire qu'il alloit être attaqué par eux, & qu'il leur avoit tiré trois coups de fusil, un à plomb, & deux à balle; ce qui avoit fait retirer les Indiens avec précipitation. Il est pourtant très-probable qu'ils alloient vers l'officier sans mauvais dessein, puisqu'avant cette affaire, & même depuis, la conduite des habitans de cette baie fut toujours amicale; mais l'action de cet officier Anglois prouve combien quelques personnes de la suite de M. Cook imitoient peu l'humanité, la modération, & la sagesse de leur commandant.

26 Janv. DANS la matinée du 26, MM. Cook, Banks & Solander, se rendirent avec le canot, dans une des baies situées à l'est, du passage. Ils désiroit d'examiner de

nouveau le détroit qui joint la mer de l'eſt à celle de l'oueſt. Etant débarqués dans un endroit agréable, ils gravirent ſur une des plus hautes montagnes; & de là ils contemplerent à leur aiſe le détroit avec le rivage oppoſé qu'ils jugèrent à environ douze lieues de diſtance. Comme le tems étoit un peu brumeux, ils ne purent pas porter leur vue plus loin dans le ſud-eſt: mais M. Cook en apperçut aſſez, pour ſe déterminer à chercher un paſſage avec le vaiſſeau, dès qu'il ſeroit en état de mettre en mer. Les Anglois trouvèrent ſur le ſommet de la montagne, des pierres éparſes, avec leſquelles ils élevèrent une petite pyramide; ils mirent deſſus des balles de fuſil, du plomb, des grains de collier, & tout ce qu'ils avoient ſur eux, en état de réſiſter aux injures du tems. Ces différens objets ne pouvant être l'ouvrage des Indiens, furent deſtinés à ſervir de témoignage aux Européens, qui viendroient par haſard en

CHAP II. ANN. 1770.

ce lieu, que d'autres peuples d'Europe y étoient déjà venus. Après cela M. Cook & ſes amis marchèrent vers une Ville, dont les Indiens leur avoient parlé, & qui ſemblable à une autre qu'ils avoient déjà vue, étoit bâtie ſur une petite iſle, ou plutôt ſur un rocher d'un très difficile accès. Auſſi c'eſt au péril de leur vie qu'ils ſatisfirent leur curioſité. Là, comme dans toutes les viſites rendues aux habitans de cette baie, ils furent reçus très-affectueuſement; on les fit promener dans la ville, & on leur montra tout ce qu'elle renfermoit de curieux. Cet endroit contenoit de quatre-vingt à cent maiſons; & il n'avoit qu'une ſeule place d'armes. MM. Cook, Banks & Solander avoient dans leurs poches quelques clous, quelques rubans & quelques papiers, qu'ils donnèrent aux Indiens; ce peuple fut ſi charmé d'un tel préſent, que lorſque le canot anglois partit, on le remplit de poiſſon ſec, très-commun ſans doute en cet endroit.

LE bruit se répandit qu'il étoit mort un des hommes, injustement fusillés par l'officier de l'Endéavour, qui étoit allé quelques jours avant au Hippah, sous prétexte de pêcher; mais M. Cook eut la consolation d'apprendre bientôt après que cette nouvelle étoit fausse. Le 29 Janvier, il se rendit à terre, sur la pointe ouest de l'entrée du détroit; & grimpant sur une montagne très-élevée, il observa la côte qui est au nord-ouest. La terre la plus éloignée qu'il pût voir dans cette partie, est une isle, à environ dix lieues de distance d'où il la regardoit, mais rapprochée de la côte. Entre cette isle & lui, il découvrit plusieurs autres isles qui bordent le rivage, & qui forment diverses baies, très-propres à recevoir des vaisseaux. Enfin, après avoir achevé ses observations, il éleva, avec des pierres, une autre pyramide, sur laquelle il déposa une pièce de monnoie d'argent, des balles de fusil, des grains de collier, & un morceau de pendant d'oreille. 29 Janv.

CHAP. II. ANN. 1770. 30 Janv.

LE 30, on nomma, avec les cérémonies accoutumées, la baie où étoit le vaisseau, & on y éleva un monument du séjour des Anglois. Le charpentier ayant préparé deux poteaux, M. Cook y fit inscrire le nom de l'Endeavour, & la date du mois & de l'année; ensuite il en fit placer un au bord de la rivière, avec le pavillon d'union, & l'autre sur une isle que les Indiens nomment *Motuara*. M. Cook étoit allé avant, avec M. Monckhouse & Tupia, au village le plus voisin, d'où il amena un vieillard, qui avoit toujours paru assez attaché aux Anglois. Il expliqua à ce vieillard, & à quelques autres Indiens, par l'entremise de Tupia, qu'il alloit placer, sur l'isle, un poteau, pour que, si quelqu'autre navire venoit par hasard en cet endroit, ils lui montrassent que les Anglois y étoient déjà abordés. Les Indiens y consentirent avec joie, & promirent de ne jamais abattre le poteau. Alors M. Cook donna quelque

préſent à chacun des aſſiſtans ; & il donna au vieillard une petite pièce avec des clouds d'argent, ſur la tête deſquels l'effigie du Roi étoit empreinte, jugeant que c'étoit les objets les plus propres à être long-tems conſervés. Après quoi, ayant fait planter le poteau ſur le lieu le plus élevé de l'iſle, & y déployant le pavillon d'union, il donna à ce lieu le nom de la *Reine Charlotte*, & il en prit poſſeſſion, ainſi que des pays adjacens, au nom de George III. Toutes ces formalités achevées, les Anglois burent une bouteille de vin à la ſanté de Sa Majeſté. Puis, ils laiſsèrent la bouteille vuide au vieillard qui les avoit accompagnés ſur la montagne, & qui parut très-content de ce cadeau.

Un philoſophe pourroit demander, peut-être, quel droit avoit M. Cook de prendre poſſeſſion, au nom du roi d'Angleterre, d'un pays déja habité par des hommes, dont les ancêtres s'y étoient

CHAP II. ANN. 1770.

établis depuis long-tems ? La meilleure réponse qu'on auroit à faire à une pareille question, c'est que M. Cook ne fit point sa cérémonie par rapport aux Indiens seuls, ni dans l'intention de les dépouiller d'aucuns de leurs droits naturels ; mais pour prevenir les invasions des navigateurs Européens qui viendroient après lui, & qui, pour l'avantage de leurs Etats respectifs, voudroient s'arroger des droits, dans lesquels ils ne seroient point fondés par une première découverte.

31 Janv.

Nos voyageurs ayant coupé leur bois & rempli leurs pièces d'eau, le 31 de Janvier, M. Cook envoya un détachement à la pêche, & un autre chercher des balais. Le soir, le vent souffla très-fort du nord-oueſt ; la pluie tomba abondamment. Le tems étoit si mauvais, que les petits musiciens emplumés, qui avoient coutume de faire retentir le rivage, cessèrent cette nuit de se faire entendre

ntendre. Le lendemain le vent ren-
orça, la tempête étoit horrible, des
ourbillons partoient du haut de la mon-
agne. Le cable de l'ancre qui tenoit
u rivage ſe caſſa. On fut obligé d'en
lacer un nouveau. Enfin, vers minuit,
e vent s'appaiſa; mais la pluie tomboit
ncore avec tant de violence, que le
uiſſeau où l'on avoit pris de l'eau, dé-
orda. Dix petits tonneaux, qui étoient
ur le rivage, furent emportés, & quel-
ques recherches qu'on fît, on ne put pas
es ravoir.

CHAP II. ANN. 1770. 1 Févr.

LE lundi, 5 de Février, l'Endeavour mit à la voile; mais le vent manquant tout-à-coup, on fut obligé de jetter l'ancre un peu au-deſſus de Motuhara. M. Cook déſirant de prendre d'autres informations, pour ſavoir ſi on avoit conſervé, dans la Nouvelle Zélande, le ſouvenir de Taſman, profita du moment où le vieillard, dont nous avons déja parlé, étoit venu à bord dire adieu aux An-

5 Févr.

CHAP. II. ANN. 1770.

glois ; & il chargea Tupia de lui demander, s'il avoit jamais entendu raconter qu'un vaisseau, pareil au leur, fût venu dans son pays. Il répondit que non; mais qu'on lui avoit dit autrefois qu'un petit bâtiment, portant quatre hommes seulement, & parti d'une terre éloignée, nommée *Ulimaroa*, étoit venu sur leur côte, & qu'à leur arrivée, les quatre hommes avoient été tués. On lui demanda alors, où étoit située la terre d'Ulimaroa, & il montra le nord. M. Cook avoit déja appris quelque chose concernant Ulimaroa. Les habitans de la Baie des Isles lui avoient rapporté que leurs ancêtres y étoient allés. Tupia en avoit aussi quelques notions confuses ; mais on ne pouvoit rien conclure de certain, d'après les traditions de Tupia, ni d'après celles du vieillard Zélandois.

QUELQUE tems après que le vaisseau fut à l'ancre, MM. Banks & Solander, qui s'étoient rendus à terre pour

faire quelques obſervations relatives à hiſtoire naturelle, rencontrèrent, par aſard, la plus agréable famille d'Indiens u'ils euſſent encore vue. Ils eurent alors meilleure occaſion poſſible de remarquer la ſubordination qui règne chez ce euple. Toute la famille traita nos deux oyageurs avec attention & affabilité, ne témoigna pas la moindre crainte. uſſi les Anglois regrettèrent-ils beaucoup de ne l'avoir pas plutôt connue; uiſqu'ils auroient, par ſon moyen, acuis plus de connoiſſance des mœurs & u caractère des habitans, en un ſeul our, qu'ils n'en avoient recueilli depuis eur arrivée ſur la côte.

CHAP. II
ANN. 1770.

LE ſix de Février, M. Cook étant orti de la baie, fit voile vers l'eſt, lans l'eſpérance de trouver l'entrée du létroit facile, avant le reflux de la maée. A ſept heures du ſoir, deux petites ſles qui ſont en-dehors du cap Koamaroo, au ſud-eſt du canal de la Reine

6 Févr.

CHAP. II.
ANN. 1770.

Charlotte, parurent déja à l'eſt du vaiſſeau, & à environ quatre milles de diſtance. Le vent étoit calmé, le reflux commençoit, & l'Endéavour fut en fort peu de tems, entraîné par la rapidité du courant juſques auprès d'une de ces iſles, où des rochers très-pointus, s'élevoient du fond de la mer. A chaque inſtant le danger augmentoit. Un ſeul moyen pouvoit empêcher le vaiſſeau de ſe briſer contre le rocher. On le tenta. Le vaiſſeau n'étoit éloigné de cet écueil que de la longueur d'un cable, & il avoit ſoixante-quinze braſſes d'eau: mais en jetant un ancre, & en filant environ cent braſſes de cable, on ſe ſauva. Cet expédient n'auroit cependant pas ſuffi, ſi le courant qui alloit de l'eſt au ſud, n'eût pas, en frappant contre l'iſle, changé de direction, & porté au ſud-eſt; ce qui entraîna le vaiſſeau au-delà de l'écueil. Il étoit pourtant toujours très-près des rocs, & le courant étoit de cinq milles à l'heure. Les Anglois

emeurèrent dans cette cruelle ſituation ndant la force de la marée, c'eſt-à-re, depuis ſept heures & demie du ir juſqu'à minuit, alors le flux di-inua, & le vaiſſeau commença à ſe lever. A trois heures du matin, la iſe du nord-oueſt ſoufflant, nos navi-ateurs dirigèrent leur route vers la côte t. Cependant ils firent peu de chemin, r la difficulté qu'ils trouvèrent à vain-e le courant; mais peu après, le vent ant augmenté, & paſſant au nord nord-t, & le reflux venant les favoriſer, ils rent en peu de tems dans la partie la us reſſerrée du détroit, & ils s'avan-rent du côté de la terre la plus ſud i ſe préſentoit. Ils découvrirent ſur tte terre une montagne prodigieuſe-ent haute & couverte de neige. La rtie la plus reſſerrée du détroit, où Endéavour paſſa avec tant de rapidité, t ſituée entre le cap Tiérawitte, ſur côte d'Eaheinomauwe & le cap Koa-aroo. M. Cook jugea que la largeur

CHAP. II. ANN. 1770.

d'une rive à l'autre étoit de quatre cinq lieues. Malgré les difficultés qu'of frent les courants, maintenant que leu force eſt connue, le détroit peut êtr paſſé ſans danger.

Quelques officiers prétendirent qu Eaheinomauwe, n'étoit pas une iſle & que la terre devoit s'étendre au ſud eſt, depuis le cap Turnagain & le ca Palliſer, puiſqu'on trouvoit déja un e pace de douze à quinze lieues de côt qu'on n'avoit pas encore apperçu. Ma M. Cook penſa tout le contraire. Les re marques qu'il avoit faites depuis le jou où il découvrit le détroit, & diverſe circonſtances, qui ne lui étoient poin échappées, fortifièrent ſon opinion. Ce pendant il réſolut de ne pas laiſſer l moindre doute ſur cet important objet & il dirigea ſa navigation de manière en être bientôt éclairci. Après deux jour de route, appellant tous les officier ſur le pont, il leur demanda, s'il

croyoient enfin, que, Eaheinomauwe fût une isle. Ils repondirent que oui. Ainsi les doutes ayant cessé, M. Cook abandonna des recherches inutiles.

Pendant l'examen long & détaillé que fit M. Cook de la côte de la Nouvelle Zélande, il donna des noms aux baies, aux caps, aux promontoires, aux isles, aux rivières, & généralement à tous les endroits qu'il visita, excepté lorsqu'il put apprendre les noms que leur donnoit les Indiens. Quant aux noms qu'il créoit lui-même, ils étoient tirés du rapport caractéristique des lieux, & des circonstances qui y étoient survenues, ou bien ils étoient conférés en l'honneur des amis de M. Cook, & sur-tout de ceux qui servoient dans la marine.

LA certitude que la Nouvelle Zélande étoit une isle, ne suffit point à M. Cook. Il voulut achever de connoître la nature, la situation & l'éten-

CHAP II. ANN. 1770. 9 Fév.

due du pays. Il poursuivit donc sa navigation, en rangeant la côte est de Poennamoo, depuis le cap Turnagain, autour du cap Sud, & revint à l'oueſt de l'entrée du détroit, qu'il avoit passé, & qui a été très-justement nommé le *détroit de Cook*. Je ne prétends point détailler ici scrupuleusement ce voyage. Je me contenterai de continuer à rapporter les événemens qui conviennent mieux au dessein de mon Ouvrage.

14 *Id.*

L'APRÈS midi du 14 Février, M. Banks étoit allé, avec le petit canot, s'amuser à chasser. Tout-à-coup nos voyageurs virent, avec leurs lunettes d'approche, quatre doubles pirogues, contenant cinquante-sept hommes armés, qui étoient partis du rivage, & qui s'avançoient vers M. Banks. M. Cook inquiet pour la sûreté de son ami, lui fit faire soudain plusieurs signaux de revenir à bord; mais le soleil empêchoit M. Banks de rien voir. Cependant, on

découvrit peu après que son canot ramoit vers le vaisseau ; & il fut à bord vant l'arrivée des Indiens, qui, peut-être, ne l'avoient pas distingué. Le vaisseau sembloit fixer toute leur attention. Ils s'en approchèrent jusqu'à la distance d'un jet de pierre. Puis, ils s'arrêtèrent, en contemplant les Anglois, avec l'air du plus grand étonnement. Tupia employa en vain toute son éloquence pour les engager à venir plus près. Après avoir examiné quelque tems l'Endéavour, ils partirent & pagayèrent vers le rivage. Nos voyageurs eurent alors une nouvelle occasion de remarqner combien les divers habitans de la Nouvelle Zélande différoient dans les dispositions que leur inspiroit le premier aspect du vaisseau. Ceux-ci se tenoient écartés, avec une sorte de crainte & d'admiration, d'autres avoient commencé par des hostilités. L'homme qu'on avoit trouvé occupé à pêcher dans un canot, sembloit croire que les Anglois n'étoient pas

CHAP. II. ANN. 1770.

dignes de ſon attention. Quelques Indiens, enfin, s'étoient rendus à bord, à la première invitation, & avec un air de confiance & d'amitié. La conduite de ceux qu'on venoit de voir, fut cauſe que M. Cook donna à leur terre, qui avoit l'apparence d'une iſle, le nom de *Regardeurs* (*a*).

ON découvrit bientôt après une autre iſle, ſituée à cinq lieues de la côte de Tovi-Poennamoo, & elle fut nommée l'iſle de *Banks*. Cette iſle fut apperçue dans la direction de l'oueſt au ſud. Quelques perſonnes crurent alors voir une terre portant au ſud-ſud-eſt, & du ſud-eſt à l'eſt. M. Cook étoit auſſi ſur le pont, & il leur dit qu'il penſoit que cette prétendue terre n'étoit qu'un nuage qui ſe diſſiperoit au lever du ſoleil. Cependant, pour ne laiſſer aucun doute à cet égard, il donna ordre de gouverner droit à la terre ſuppoſée;

(*a*) Lookerſ-on,

mais ayant suivi cette route l'espace de vingt-huit milles, & n'appercevant plus rien, il fit revirer de bord, & gouverner vers le sud, dans l'intention de vérifier si Poennamoo étoit une isle ou un continent.

DANS la nuit du 9 Mars, on passa sur quelques rochers, & on reconnut le matin que l'Endéavour avoit couru le plus grand danger. Il ne se sauva que par un hasard très-heureux. Aussi M. Cook donna le nom *des Trapes* à ces rochers, qui semblent placés pour arrêter les navigateurs trop confians. Le même jour, il vit une pointe de terre, qu'il nomma le *Cap Sud*, parce qu'il supposa dès lors, comme il l'a vérifié depuis, que c'étoit l'extrémité la plus sud de la Nouvelle Zélande. 9 Mars.

EN faisant voile, le mercredi 14 de Mars, on passa près d'un petit enfoncement de terre, qui sembloit offrir un port commode & sûr, défendu par une 14 Mars.

CHAP. II. ANN. 1770.

isle, située à l'est de cet enfoncement. Le derrière est rempli de hautes montagnes, dont le sommet étoit couvert de neiges nouvellement tombées. Aussi nos voyageurs avoient senti beaucoup de froid depuis deux jours. De chaque côté du port, la côte de l'entrée est taillée perpendiculairement, & s'élève à une étonnante hauteur; ce qui empêcha M. Cook de s'y arrêter. Il jugea qu'il falloit un vent favorable pour entrer & pour sortir du port; & il ne crut pas devoir séjourner dans un lieu d'où l'on ne pouvoit partir qu'avec un vent qu'il avoit jusqu'alors vu souffler un jour par mois seulement. Mais quelque prudente que parût cette résolution, elle ne fut pas généralement approuvée. Quelques personnes témoignèrent un ardent désir d'entrer dans le port, oubliant qu'un moment de satisfaction ne doit pas être acheté au risque des plus grands désagrémens.

LE 27 du même mois, M. Cook eut achevé le tour de Tovi-Poennamoo, & il arriva à la vue de l'isle dont nous avons parlé plus haut, & qui est située à neuf lieues de l'entrée du canal de la Reine Charlotte. Ayant alors trente barriques à eau, vuides, il crut nécessaire de les remplir avant de poursuivre sa route. Il fit donc le tour de l'isle, pour entrer dans une baie qui se trouve entre le canal de la Reine Charlotte & l'isle, & il donna à cette nouvelle baie, le nom de *Baie de l'Amirauté.* 27 Mars.

LES provisions d'eau & de bois étant à bord le 30, & le vaisseau prêt à remettre à la voile, il fallut se déterminer à retourner en Angleterre, & à choisir la route la plus utile au service de la patrie. M. Cook voulut pour cela, prendre le conseil des officiers. Il avoit lui-même un violent désir de repasser par le cap de Horn, afin de vérifier s'il existe, ou non, un continent sud; mais il ne pou- 30 Mars.

CHAP. II. ANN. 1770.

voit pas accomplir ſon projet, parce qu'il ſe ſeroit trouvé au milieu de l'hiver, dans une latitude ſud trop haute, avec un vaiſſeau qui n'étoit pas en état de faire un pareil voyage. La même raiſon lui fut préſentée encore avec plus de force, contre le deſſein d'aller droit au cap de Bonne-Eſpérance, d'autant qu'on ne pouvoit s'attendre à faire aucune découverte dans cette route. Enfin, on réſolut de s'en revenir par les grandes Indes; & d'après ce projet, il fut décidé qu'on gouverneroit à l'oueſt, juſqu'à ce qu'on eût attrapé la côte eſt de la Nouvelle Hollande; & qu'alors on ſuivroit la direction de cette côte au nord juſqu'à ſon extrémité; mais que ſi ce chemin étoit impraticable, on eſſayeroit de trouver la terre ou les iſles qui ont été découvertes par Quiros.

PENDANT ſix mois que M. Cook employa à l'examen de la Nouvelle Zélande, il fit beaucoup d'obſervations

utiles à la géographie & à la navigation. Le pays avoit été d'abord découvert en l'année 1642, par le Hollandois Abel Janſen Taſman. Ce navigateur viſita la côte eſt, par la latitude de 34° 43′, & il entra dans le détroit, maintenant nommé *Détroit de Cook*; mais étant attaqué par les Indiens, dès qu'il eut jetté l'ancre dans un endroit qu'il appella la *Baie des Aſſaſſins*, il ne deſcendit jamais à terre. Cependant il s'attribua une ſorte de droit ſur ce pays, en l'appellant la *Terre des États*, nom qu'il lui donna en l'honneur des États-Généraux; mais qui ne lui eſt point reſté. Cette contrée eſt à préſent déſignée ſur les mappemondes & ſur les cartes géographiques par le nom de *Nouvelle Zélande*. Le pays entier, excepté la côte que Taſman avoit vu d'abord de ſon vaiſſeau, étoit demeuré abſolument inconnu juſqu'au voyage de l'Endéavour. Pluſieurs perſonnes avoient penſé qu'il faiſoit partie d'un continent ſud; mais M. Cook a

CHAP. II. ANN. 1770.

prouvé que ce n'étoit que deux grandes isles, séparées par un détroit de quatre ou cinq lieues de large. Ces isles gissent entre le 34° & le 48° de latitude sud; & entre le 181° & le 194° de longitude oueſt; ſituation que M. Green à déterminée avec la plus grande exactitude, d'après des obſervations innombrables du Soleil & de la Lune, & le paſſage de Mercure ſur le diſque du Soleil. La plus nord de ces isles, eſt appellée par ſes habitans Eaheinomauwe, & la plus ſud Tovy, ou Tovai-Poennamoo. Cependant il n'eſt pas sûr que l'isle ſud, ſoit compriſe toute entière ſous ce dernier nom.

TOVY-POENNAMOO, eſt remplie de montagnes, & elle paroît aſſez ſtérile. Les ſeuls habitans, ou ſignes d'habitans, que les Anglois découvrirent alors dans cette isle, ſont ceux du canal de la Reine Charlotte; ceux qui s'approchèrent du vaiſſeau près des montagnes neigeuſes;

&

& quelques feux qui furent apperçus du côté du cap Saunders.

EAHEINOMAUWE ſemble être bien meilleure. Il y a des montagnes & des collines, mais ces montagnes & ces collines ſont couvertes de bois; & chaque vallée eſt arroſée par quelque ruiſſeau. Les plaines ſont en partie dégarnies de bois, mais le ſol en paroît léger & très-fertile. MM. Banks & Solander, ainſi que tous leurs compagnons, penſoient que tous les fruits & toutes les plantes d'Europe, réuſſiroient merveilleuſement à Eaheinomauwe. Il y a même lieu de croire, d'après les végétaux qu'on y a trouvé, que l'hyver y eſt plus doux qu'en Angleterre, & l'été que nos voyageurs y paſsèrent, ne leur ſembla pas auſſi brûlant, quoique la chaleur y fut plus égale qu'elle ne l'eſt pendant nos Etés. Ainſi, ſi des Européens s'établiſſent dans cette partie de la nouvelle Zélande, ils pourront, avec un peu d'induſtrie, ſe pro-

curer bientôt en abondance, non-seule-
CHAP. II. ment les choses nécessaires, mais toutes
ANN. 1770 les commodités de la vie.

IL n'y a d'autres quadrupèdes à Eaheinomauwe, que des chiens & des rats; du moins ce sont les seuls que nos voyageurs virent; encore n'apperçurent-ils que peu de rats. Les espèces d'oiseaux, y sont aussi en petit nombre, & tout-à-fait différentes de celles d'Europe.... Enfin, les insectes même y paroissent fort rares.

Mais la mer dédommage abondamment, du peu d'animaux que fournit la terre. Toutes les baies, tous les ports, sont remplis de diverses espèces de poissons, non-seulement très-sains, mais délicieux. Toutes les fois que l'Endeavour jettoit l'ancre, ou que le vent lui faisoit faire peu de chemin, le poisson qu'on prenoit avec les hameçons, suffisoit pour nourrir les Anglois; & quand on jettoit la seine, on étoit sûr d'une bien plus forte pêche. Une des choses,

ſur-tout, qui paroiſſoit la plus excellente, c'étoit une eſpèce d'écreviſſe de mer.

PARMI les végétaux que produit cette contrée, les arbres méritent ſans doute, d'être les plus remarqués : là ſont des forêts mm enſes, où l'on peut faire de très-beau bois de charpente. MM. Banks & Solander n'y trouvèrent pas un grand nombre d'eſpèces de plantes, mais du moins elles leur étoient inconnues. Hormis quatre cents eſpèces ou environ, celles qu'ils virent, n'avoient point encore été décrites par les Botaniſtes ; il y en a une ſur-tout, qui ſert de chanvre aux Indiens, & qui eſt bien ſupérieure à toutes celles, qu'on emploie au même uſage dans les autres pays.

M. Cook jugea que, ſi jamais la grande Bretagne fondoit quelque colonie à la nouvelle Zélande, l'endroit le plus propre à l'établiſſement principal, étoit le rivage de la Tamiſe, ou le territoire

CHAP. II. ANN. 1770

des environs de la baie des isles. Chacun de ces lieux posède un port excellent; par le moyen de la rivière, les établissemens pourroient s'étendre, & la communication deviendroit facile avec l'intérieur du pays. D'ailleurs, on pourroit y bâtir des vaisseaux, avec du bois plus beau qu'on n'en voit ailleurs, & à peu de frais.

CEPENDANT je semble m'oublier, j'entre dans des détails que je me suis déjà interdits; mais il est difficile de s'arrêter, quand des descriptions aussi curieuses se présentent sous la plume, & je prie mes lecteurs de permettre que je leur rapporte encore deux ou trois particularités intéressantes. Une chose bien digne de remarque, c'est la santé parfaite, dont jouissent constamment les habitans de la nouvelle Zélande. Dans les différentes visites que nos voyageurs firent aux villes Indiennes, ils étoient toujours environnés de vieillards, d'en-

fans & de femmes, & ils ne s'apperçurent jamais qu'il y eut un seul malade. Les Zélandois étoient souvent nuds: mais leur peau n'offroit pas une trace de la moindre éruption; & ce qui prouve encore la pureté de leur sang, c'est l'extrême facilité avec laquelle leurs blessures se cicatrisent. Un Indien, qui avoit été blessé d'un coup de fusil à balle, dans la partie charnue du bras, fut si promptement guéri, que si M. Cook n'avoit pas été sûr qu'on n'y avoit rien mis, il n'eût pas manqué de chercher à connoître les herbes médicinales & l'art chirurgical du pays. Un autre exemple de la santé des Zélandois, c'est le grand nombre de vieillards qu'on voit parmi eux. Plusieurs par la perte de leurs cheveux & de leurs dents, montrent qu'ils ont acquis un grand âge; mais ils ne sont jamais décrépits, & quoique moins forts & moins agiles que leurs jeunes gens, ils ne leur cèdent ni en gaîté, ni en vivacité.

CHAP. II. ANN. 1770

L'EAU est la seule boisson de ce peuple, du moins nos voyageurs ne leur en virent jamais employer d'autres. Il est donc bien à desirer que le commerce des Européens ne change point à cet égard le bonheur dont jouissent les habitans de la nouvelle Zélande, & n'y apporte point cette fureur des liqueurs spiritueuses, qui est devenue si fatale aux Sauvages de l'Amérique septentrionale.

M. Cook & ses amis trouvèrent une grande ressemblance, entre les habitans de la nouvelle Zélande & ceux des isles de la mer du sud. Cette ressemblance annonce qu'ils ont une commune origine; mais ce qui le prouve indubitablement, c'est la conformité de leur langage. Dès que Tupia parla aux Indiens de Eaheinomauwe, & de Pœnammoo, il fut tout de suite bien entendu. Il ne parut même pas aux Anglois que la langue d'Otahiti différât plus de celle

de la nouvelle Zélande, en général, que la langue de Pœnammoo ne diffère de celle de Eaheinomauwe.

JUSQU'A préſent la navigation de M. Cook a été contraire à l'opinion qu'on avoit de l'exiſtence d'un continent ſud. Ses recherches ont détruit, au moins, les trois quarts des eſpérances qu'on s'étoit formées à cet égard, & ont prouvé que les terres vues par Taſman, Juan Fernandez, l'Hermite, le commandant de la flotte hollandoiſe, Quiros & Reggewein, ne font point partie de ce continent. M. Cook a également détruit les raiſonnemens de ces théoriciens, qui prétendoient qu'un continent ſud étoit néceſſaire au maintien de l'équilibre entre les deux hémiſphères. Cependant, comme à l'époque dont nous parlons, ſes découvertes ne s'étoient étendues dans le nord, que juſqu'au 40° de latitude ſud, il n'eut droit de rien aſſurer encore

CHAP. II. ANN. 1770

concernant les terres qui pouvoient exister plus loin. Aussi desiroit-il vivement de faire de nouvelles recherches ; & c'est enfin à lui qu'a été depuis réservé l'honneur de mettre fin à cette importante question.

31 Mars. LE samedi 31 de Mars, M. Cook partit du *Cap Farewell* (*a*), dans la Nouvelle Zélande, & dirigea sa route vers
19 Avril. l'oueſt. Le 19 Avril, il eut connoissance de la Nouvelle Hollande, qu'on nomme à présent la *Nouvelle Province*
28 *Id.* *de Galles*, & le 28 du même mois, il mouilla dans la baie Botanique. Le jour précédent, le vaisseau, n'étant qu'à un mille & demi du rivage, éprouva un calme subit qui risqua de lui être funeste. Les courans l'emportoient sur des recifs ; mais heureusement la brise

(*a*) Le Cap Farewell, ou le Cap des Adieux, est par les 40°, 33' de latitude sud, & par les 186° de longitude oueſt.

ſe releva bientôt après, & ſauva le vaiſſeau.

L'APRÈS midi on mit les canots à la mer. M. Cook s'y embarqua avec ſes amis & Tupia. Ils projettoient de deſcendre dans un lieu où ils avoient apperçu quelques Indiens. Ils eſpéroient que comme ces Indiens avoient paru s'inquiéter fort peu de voir entrer le vaiſſeau dans la baie, ils ne feroient pas plus d'attention à l'arrivée des Anglois à terre; cependant ils ſe trompèrent. Dès que ces Indiens virent les canots s'approcher, deux d'entr'eux s'avancèrent pour leur diſputer l'abordage, & les autres s'enfuirent. Les deux champions, qui étoient armés de lances d'environ dix pieds de long, apoſtrophèrent nos navigateurs d'un ton de voix très-haut, & dans un langage rude & diſſonant, dont Tupia même ne comprit pas un ſeul mot. En même temps ils brandiſſoient leurs armes, & ils ſem-

CHAP. II. ANN. 1770

bloient réſolus de défendre courageuſement la côte, quoiqu'ils ne fuſſent que deux hommes contre quarante. M. Cook, qui, non-ſeulement admiroit la vaillance de ces Indiens, mais qui étoit bien éloigné de vouloir commencer un combat ſi inégal, ordonna à ſes rameurs de s'arrêter. Alors il parla lui-même à ces Indiens par ſignes, & pour obtenir leur bienveillance, il leur jetta des clous, des grains de collier, & quelques autres bagatelles; ce qui parut leur plaire beaucoup. Après cela, il eſſaya de leur faire entendre qu'il manquoit d'eau, & qu'il n'avoit aucun deſſein de leur nuire. Le mouvement de leurs mains parut alors inviter les Anglois à s'approcher; mais dès que le canot fut prêt d'aterrir, les deux Indiens s'y oppoſèrent encore. L'un de ces hommes avoit environ dix-neuf ou vingt ans; l'autre étoit dans toute la force de l'âge. La ſeule reſſource de M. Cook fut de faire tirer un coup de fuſil en l'air. A

e bruit, le plus jeune des Indiens laiſſa omber un faiſceau de lances ſur le ro- her; mais ſe raſſurant bientôt, il les amaſſa vivement. Une pierre fut alors ancée aux Anglois; M. Cook ordonna u'on tirât un coup de fuſil, avec du petit lomb: le plomb toucha la jambe du lus âgé des aſſaillans, qui courut ſou- lain du côté d'une cabane éloignée d'en- iron cent pas. M. Cook crut la que- elle terminée, & il débarqua avec ſa uite: mais tout-à-coup l'Indien reparut. l n'avoit abandonné la place, que pour ller chercher ſon bouclier; dès qu'il fut le retour, lui & ſon camarade lancè- ent chacun un javelot au milieu de os navigateurs, qui heureuſement n'en urent point atteints. Au bruit d'un troi- ième coup de fuſil, un des Indiens jetta ncore un dard, enſuite ils s'enfuirent ous deux. Les Anglois s'avancèrent lors vers les huttes, & jettèrent aux nfans, qui y étoient, des bracelets des colliers, & quelques étoffes, eſpérant

CHAP. II. ANN. 1770

que ces choſes leur gagneroient les ha
bitans. Mais le lendemain quand ils re
vinrent au même lieu, ils virent qu
leurs préſens n'avoient pas été tou
chés, & ils ne trouvèrent pas un ſeu
Indien.

30 Avril.

LE 30 du même mois, ils en apper
çurent quelques-uns; mais rien ne pu
les engager à lier quelque commerc
avec les Anglois; ils s'approchoient
une certaine diſtance; enſuite ils ſe met
toient à crier à pluſieurs repriſes, & il
ſe ſauvoient dans le bois. Une fois M
Cook les ſuivit très-loin lui ſeul, ſan
armes, mais en vain. Ils ne voulurent
jamais s'arrêter (*a*).

1 Mai.

LE premier Mai, M. Cook ſe déter
mina à pénétrer dans le pays. M. Banks,

(*a*) Ce jour-là M. Green prit la hauteur du Soleil, un peu au ſud de l'entrée de la Baie, & il déter
mina ſa latitude à 34°, 5′.

docteur Solander, & plusieurs autres nglois, l'accompagnèrent dans cette ex- édition. Ils se rendirent d'abord du côté es cabanes, qui étoient sur le bord de la vière, où les Indiens avoient coutume e se montrer. Quoique les petits pré- ens qu'ils y avoient jettés la première ois, fussent encore à la même place, s y en ajoutèrent de plus considérables, ls que des étoffes, des bracelets des eignes, des miroirs. Ensuite ils parcou- urent un pays agréablement varié par n mêlange de bois & de prairies. Le ol leur parut tantôt gras, tantôt sablo- eux (*a*).

LA culture de cette contrée ne seroit oint gênée par les arbres, qui sont très- levés, très-droits, d'une tige légère, &

(*a*) Dans une autre partie du pays, qu'on a exa- iné depuis, le sol fut trouvé encore meilleur, le errein étoit noir & profond, & M. Cook le jugea ropre à produire toute espèce de grains.

d'ailleurs clair semés. Entre ces arbres
CHAP. II. la terre est couverte d'une herbe épaisse
ANN. 1770 Nos voyageurs rencontrèrent plusieurs cabanes d'Indiens : mais les habitans s'enfuyoient toujours à l'approche des Anglois. Cependant par-tout, où les Anglois passoient, ils laissoient des présens, pensant qu'enfin ils pourroient s'attirer la confiance de ce peuple. Ils apperçurent plusieurs traces d'animaux. Les arbres étoient couverts d'oiseaux de différentes espèces, dont plusieurs étoient d'une merveilleuse beauté, & voloient par troupes nombreuses autour de nos voyageurs.

PENDANT que M. Cook & ses amis parcouroient le pays, le lieutenant Gore, qui avoit été draguer des huîtres, ayant achevé sa pêche, renvoya son canot, & prenant un pilotin avec lui, il s'achemina pour aller joindre les matelots, qui rempliſſoient les tonneaux d'eau. Il rencontra une troupe de vingt-deux In-

iens, qui ſe mirent à le ſuivre, & qui ouvent n'étoient pas à plus de vingt as de lui. Quand M. Gore les voyoit près, il s'arrêtoit & leur faiſoit face. es Indiens s'arrêtoient auſſi. Quand I. Gore recommençoit à marcher, ils ſuivoient de nouveau; mais quoiqu'ils ſſent armés de lances, ils ne combat- rent point; & M. Gore & le pilotin, rendirent ſans accident à la rivière. ès que les Indiens avoient vu le parti es Anglois qui puiſoit de l'eau, ils voient fait halte à un quart de mille de ſtance, & ils étoient reſtés là tran- uillement. M. Monckhouſe & deux u trois matelots, marchèrent alors ers eux: mais voyant qu'ils les atten- oient, ils eurent une terreur panique, ui les porta à faire une prompte re- aite. Cette fuite augmenta le danger u'ils vouloient éviter; car auſſi-tôt qua- e Indiens coururent ſur leurs pas, & ur lancèrent leurs dards avec une lle force, que ces armes outre-paſsè-

CHAP. II. ANN. 1770

rent de bien loin les Anglois. Les An glois reprenant courage, s'arrêtèren pour ramaſſer les lances. Alors les aſſai lans ſe retirèrent. Dans le même inſtan MM. Cook, Banks, le docteur Solan der & Tupia, qui arrivoient, voulan convaincre les Indiens qu'ils ne le craignoient, ni n'avoient envie de leu faire du mal, marchèrent vers eux eſſayant par ſignes de les engager à ſ lier avec les Anglois : mais leur pein fut perdue.

D'APRÈS le courage que le peupl avoit montré à l'arrivée de nos voya geurs, & la frayeur qui, depuis, s'étoi emparé de lui, il paroît qu'il redoutoi ſuffiſamment nos armes à feu. Il n'y a pourtant pas lieu de croire qu'aucun de Indiens eût été bleſſé par le petit plomb qu'on leur tira la première fois qu'on deſcendit à terre ; mais apparemment qu'ils avoient vu à travers le bois, l'effet des coups de fuſil ſur les oiſeaux.

Tupia

Tupia, qui étoit devenu excellent tireur, s'écartoit souvent pour chasser aux perroquets. Une fois, il rencontra neuf Indiens; mais ils n'eurent pas plutôt apperçu qu'il les voyoit, qu'ils prirent l'allarme, & s'enfuirent confusément.

Le 3 de Mai, tandis que M. Banks ramassoit des plantes auprès de la rivière, M. Cook, le docteur Solander & M. Monckhouse se rendirent au fond de la baie, dans le dessein d'examiner le pays, & d'essayer de nouveau s'ils ne pourroient pas faire connoissance avec les habitans. Dans cette excursion, ils acquirent de nouvelles lumières sur la nature du sol & sur les moyens de l'établir; mais leurs tentatives pour se lier avec les Indiens, furent encore inutiles. Le lendemain, plusieurs partis d'Anglois, envoyés pour le même dessein, n'eurent pas plus de succès. L'après-midi, M. Cook alla lui-même sur la côte nord; qu'il trouva sans bois & très-ressemblant au pays marécageux d'Angle-

3 Mai.

4 Mai.

CHAP. II. ANN. 1770.

terre. Le terrein eſt à la vérité couvert d'une eſpèce de buiſſons, mais dont la hauteur ne paſſe pas le genou. Le bord de la mer eſt garni de montagnes baſſes, derrière leſquelles il y en a pluſieurs rangs, qui s'élèvent en amphithéâtre, & qui ſont tous ſéparés par des marais profonds. Parmi les différentes ſortes de poiſſons que les Anglois pêchèrent là, on doit diſtinguer la raie bouclée. Un ſeul de ces poiſſons peſoit, après qu'on l'eût vidé, trois cent trente-ſix livres.

La grande quantité de plantes que MM. Banks & Solander trouvèrent dans cette baie, engagea M. Cook à lui donner le nom de *Baie botanique*. Elle eſt ſituée au 34° de latitude ſud, & au 208° 37′ de longitude oueſt, & elle offre un mouillage aiſé, sûr & très-vaſte. L'Endéavour étoit à l'ancre, du côté de la rive ſud, à environ un mille de l'entrée. M. Cook jugea d'abord cet endroit le plus commode pour ſortir avec un vent de ſud, & pour être à portée

de remplir les tonneaux d'eau ; mais enſuite il trouva, ſur le rivage nord, un ruiſſeau très-limpide, avec une jolie embarcadaire, dont le fond n'eſt que du ſable, où un vaiſſeau peut mouiller ſans danger, juſqu'à toucher la terre, & ſe procurer du bois & de l'eau en abondance: cependant, quoique le bois ſoit très-commun dans le pays, M. Cook n'en vit que de deux ſortes propres à faire du bois de charpente.

LES premiers habitans qu'on apperçut, & tous ceux qu'on découvrit depuis, étoient abſolument nuds. Nos voyageurs ne purent connoître que très-imparfaitement les mœurs de ce peuple, puiſqu'il ne leur fut pas poſſible de former la moindre liaiſon avec lui. Il ne leur parut même pas qu'il fût nombreux, ni qu'il vécût en ſociété. Les hommes étoient là, comme les autres animaux, épars le long du rivage, ou dans les forêts. Aucun des objets qu'on mit dans

CHAP. II. ANN. 1770.

leurs hutes, ou dans les autres endroits qu'ils fréquentoient, ne furent ramassés par eux ; tant ils sentent peu le prix des petites commodités & des ornemens qui séduisent presque toujours les habitans les plus sauvages de la terre !

PENDANT que M. Cook demeura en cet endroit, il fit déployer chaque jour le pavillon Anglois sur le rivage, & il eut soin, avant de partir, de faire inscrire le nom du vaisseau sur l'un des arbres qui étoient auprès de la rivière ; il y joignit la date de son séjour.

6 Mai.

AU point du jour, le dimanche 6 de Mai, nos voyageurs quittèrent la baie Botanique. M. Cook donna, pendant sa sortie, les noms qui sont portés sur la Carte, aux différentes baies, caps, pointes, montagnes, qui frapperent successivement sa vue. Le 14, à mesure que le vaisseau s'avançoit dans le nord, par le 30° 22′ de latitude sud, & par le

206° 39′ de longitude oueſt, la terre s'élevoit davantage; de ſorte qu'elle paroiſſoit tout-à-fait montagneuſe. Entre cette latitude & la baie Botanique, on découvre un nombre conſidérable de monts, de côteaux, de vallées, agréablement interpoſés, & couverts de bois, de la même eſpèce que M. Cook avoit déja vu. Le terrein du rivage eſt en général très-bas & ſablonneux, excepté les pointes, où on voit des rochers, ſouvent même des montagnes fort élevées, qui, à leur premier aſpect, reſſemblent à des isles.

LE jour ſuivant, le vaiſſeau côtoyoit la terre à environ une lieue de diſtance. On découvrit de la fumée ſur la côte. Soudain les Anglois prirent leurs lunettes d'approche, & ils diſtinguèrent une vingtaine d'hommes, portant chacun un gros paquet ſur les épaules. Ces paquets ſembloient être des feuilles de palmier, dont les Indiens ſe ſervent pour couvrir

CHAP. II. ANN. 1770

leurs cabanes. Nos navigateurs suivirent des yeux, environ une heure, la troupe chargée, qui marchoit le long de la mer, & qui peu-après gagna un sentier de la montagne. Il est à remarquer qu'aucun Indien ne s'arrêta, ni même ne se détourna pour regarder le vaisseau. Ils continuèrent leur route, sans la moindre apparence d'étonnement ou de curiosité; cependant, il étoit impossible qu'ils ne discernassent pas l'Endéavour, qui sûrement étoit l'objet le plus surprenant & le plus extraordinaire qui eût frappé leurs yeux.

17 Mai. LE 17 de Mai, nos voyageurs étoient dans une baie, que M. Cook nomma *la baie Moreton*. La terre étoit peu visible. Quelques personnes à bord observant que la mer devenoit plus blanchâtre que de coutume, crurent qu'une rivière couloit dans le fond de la baie; mais M. Cook ne pensoit pas qu'il y eût lieu de le croire. L'Endéavour avoit trente-

quatre braſſes d'eau, ſur un fond de ſable fin. Cela lui paroiſſoit ſuffiſant pour occaſionner le changement qu'on obſervoit dans la couleur de la mer; & bien que la terre ne fût pas viſible dans le fond de la baie, il ne croyoit pas que c'en fût aſſez pour y ſuppoſer une rivière. La plage étant très-baſſe là, comme dans cent endroits différens de cette côte, il n'en falloit pas davantage pour qu'on ne pût pas la diſtinguer de l'endroit où étoit le vaiſſeau. M. Cook auroit cependant vérifié la choſe, ſi le vent eût été favorable à ce deſſein; mais il n'en eut pas la poſſibilité. Il n'eut que le tems de faire des remarques importantes pour les navigateurs, qui auront occaſion de décider la queſtion.

LE 22 du même mois, les Anglois, pourſuivant leur route le long de la côte, après avoir paſſé la baie d'Harvey, découvrirent pluſieurs palmiers à choux. C'étoient les premiers arbres de la même 22 Mai.

CHAP. II. ANN. 1770.

espèce qu'ils avoient vus depuis qu'ils étoient sortis des isles qui sont entre les tropiques. Ils apperçurent aussi sur le rivage deux hommes qui faisoient fort peu d'attention au vaisseau, suivant la coutume des Indiens de ce pays-là. A huit heures du soir, on jetta l'ancre dans un endroit agréable, où il n'y avoit que cinq brasses d'eau, sur un fond de sable très-fin. Le lendemain, à l'aube, MM. Cook, Banks, Solander & leurs amis, avec Tupia, & un parti de soldats, partirent dans l'intention d'examiner le pays. Le vent souffloit très-fort; & il faisoit tant de froid, que dans le trajet qu'ils firent pour se rendre du vaisseau à terre, leurs manteaux leur devinrent fort utiles. Quand ils débarquèrent, ils trouvèrent un canal qui conduisoit dans un grand lac. M. Cook examina, avec son exactitude ordinaire, & le lac & le canal. Il trouva aussi en cet endroit une petite rivière très-pure, & un abri sûr pour quelques vaisseaux.

Auprès du lac, croît le vrai manglier, tel qu'il existe dans les isles de l'Amérique, & le premier de son espéce que nos navigateurs eussent rencontré dans ce voyage. Sur les bancs des rochers & sur les dunes qui s'étendent le long de la côte, on voyoit un grand nombre d'oiseaux, dont plusieurs étoient pareils à ceux de la baie Botanique; c'est-à-dire de l'espèce des pélicans; mais ils étoient si farouches qu'ils ne se laissoient presque jamais approcher à portée du mousquet. On tua cependant une outarde, de la grosseur d'une poule d'inde, & pesant dix-sept livres & demie. Nos voyageurs s'accordèrent à dire que c'étoit l'oiseau le plus délicat qu'ils eussent mangé depuis leur départ d'Angleterre. En conséquence, ils appellèrent l'endroit où il avoit été tué, la *Baie de l'Outarde* (*a*). Sur les bords du lac, & au pied des man-

(*a*) Bustard Bay. Elle se trouve par 4° 4′ de latitude sud & 208°, 18· de longitude ouest.

CHAP. II. ANN. 1770.

gliers, ſont en abondance des huitres de différente eſpèce, & particulièremen des huitres à marteau & des huitres à perle. Si dans les endroits où l'eau eſ plus profonde, les mêmes huitres croiſſent en proportion, il y a apparence, d'après le jugement de M. Cook, qu'on pourroit y établir une pêche de perles très-avantageuſe.

LES Anglois qui étoient demeurés à bord, racontèrent à M. Cook, à ſon retour, que tandis qu'il parcouroit le pays, une vingtaine d'Indiens étoient venus ſur la plage, regarder le vaiſſeau, & qu'après l'avoir conſidéré quelque tems, ils s'étoient retirés. Aucun d'eux ne fut vu par M. Cook, ni par ſes amis, quoique la fumée, le feu, les reſtes d'alimens épars çà & là, leur prouvaſſent que le pays étoit habité. On trouvoit des traces fréquentes de pieds d'hommes; mais jamais aucun veſtige de maiſon, ni de cabane. D'après cela, M.

Cook fut porté à croire que ce peuple ne connoiſſoit pas plus l'uſage des demeures ſtables que des vêtemens, & que ſemblable à tous les autres enfans brutes de la nature, il paſſoit la nuit en plein air, ou ſous le premier abri qu'il rencontroit. Tupia lui-même, frappé d'une condition en apparence ſi malheureuſe, & ſecouant ſa tête, avec un air de compaſſion, diſoit en parlant de ces Indiens: « *Taata Enos*, les pauvres infortunés! »

LE 25 Mai, l'Endéavour arriva à un mille de terre, vis à-vis d'une pointe, que M Cook trouva être juſtement ſous le Tropique du Capricorne, c'eſt pourquoi il la nomma le *Cap Capricorne*. Le lendemain, pendant que le vaiſſeau étoit ancré, à quatre lieues de ce Cap, la marée monta & deſcendit de ſept pieds. Le flux portoit à l'oueſt, & le reflux à l'eſt; ce qui étoit préciſément le contraire de ce qu'on avoit éprouvé pen-

25 Mai.

26 *Id.*

CHAP. II. ANN. 1770.

dant qu'on étoit mouillé dans l'eſt de la baie de l'Outarde.

L'ENDEAVOUR remit à la voile le même jour. Il navigeoit au milieu d'une foule d'iſles qui ſont près de la grande terre. Tout-à-coup on ne trouva que trois braſſes d'eau. M. Cook fit jeter l'ancre; & il envoya le maître d'équipage pour ſonder un canal, qui paſſe entre l'iſle la plus nord & la côte. Quoique ce canal ſoit très-large, M. Cook le jugeoit très-peu profond, & il ne ſe trompoit pas. Le maître rapporta à ſon retour qu'il n'y avoit pas plus de deux braſſes & demi d'eau en divers endroits. Le vaiſſeau en avoit alors ſeize pieds, c'eſt-à-dire deux pieds ſeulement de plus qu'il ne tiroit. Tandis que le maître ſondoit, M. Banks s'amuſoit de la fenêtre de la grand'chambre, à pêcher à l'hameçon. Il prit deux ſortes de crabes inconnues. L'une d'elles étoit parée d'un bleu auſſi

beau que l'outremer. Ses pattes & ſon dos étoient brillamment colorés, tandis que l'écaille de ſon ventre, d'un blanc très-poli, reſſembloit à la plus ſuperbe porcelaine. L'autre crabe étoit peinte de même ſur la tête & ſur les pattes, d'un bleu d'outremer, mais moins vif; & elle portoit ſur ſon dos trois marques noires d'une ſingulière beauté.

LE lendemain, à bonne heure, M. Cook ayant trouvé un paſſage entre les iſles, cingla vers le nord; & le jour ſuivant il rejeta l'ancre à environ deux milles de diſtance de terre. Il étoit encore environné d'un grand nombre d'autres iſles, qu'on diſtinguoit facilement, bien qu'elles fuſſent éloignées du vaiſſeau. Le vingt-neuf il envoya ſon maître d'équipage, avec deux canots, ſonder l'entrée d'une baie, où il vouloit ſéjourner, pour attendre la pleine lune, & pour examiner l'intérieur du pays. Le reflux de la marée s'étant fait

27 Mai.

28 *Id.*

29 *Id.*

CHAP. II.
ANN. 1770.

considérablement sentir quand l'Endéa
vour fut mouillé à l'entrée de la baie
M. Cook pensa qu'il devoit y avoir-l
une rivière qui remontoit loin dans le
terres. Espérant alors qu'il y trouveroit u
endroit commode pour nétoyer la quill
& tout le dessous du vaisseau, il alla
avec le maître pour en faire la re-
cherche. MM. Banks & Solander l'ac-
compagnèrent dans cette expédition
Quand les Anglois furent débarqués
ils eurent beaucoup de peine à mar-
cher. Le sol étoit couvert d'une herb
épaisse, barbue & remplie de graine
piquantes. A chaque pas ces graine
s'attachoient à leurs vêtemens, &
elles avoient bientôt pénétré jusqu'à l
chair; ce n'étoit même pas le seul in-
convénient qu'éprouvassent nos voya-
geurs. Des nuages de maringouins ve
noient incessamment les assaillir & les
piquer. Ils eurent bien-tôt trouvé plu-
sieurs endroits commodes pour placer
le vaisseau; mais il leur fut impossible

le découvrir de l'eau. En parcourant e pays, plusieurs gommiers s'offrirent leur vue. Cependant la gomme étoit n petite quantité. De pareils arbres voient été vus dans d'autres parties de a Nouvelle Hollande. Des nids de fourmis, gros comme des boisseaux, pendoient aux branches de ces gommiers; & es fourmis qui rempliſſoient les nids toient blanches & très-petites. Sur une utre espèce de gommier on voyoit des ourmis noires qui perçoient tous les ourgeons, & quand elles avoient ôté a gomme, elles en occupoient elles-même l'enveloppe. Malgré cela, les branches sur lesquelles se sont établis ces innombrables insectes, portent des euilles & des fleurs, & paroissent en on état. Les papillons étoient si multipliés en cet endroit, que ce qu'on en raconte semble incroyable. L'air en étoit chargé autour de nos voyageurs, & tous les arbres & toutes les plantes en étoient couverts. Les Anglois virent aussi sur

CHAP. II. ANN. 1770. cette côte un petit poiſſon d'une eſpèce extraordinaire ; il avoit une nageoire très-forte de chaque côté. On le trouvoit dans des endroits preſque ſecs, où le reflux ſembloit l'avoir laiſſé. Cependant il n'en étoit pas plus affoibli. Dès qu'on s'approchoit de lui, il s'élançoit avec la vivacité d'une grenouille ; mais il ne paroiſſoit pas plus aimer l'eau que la terre.

QUOIQUE ces divers objets amuſaſſent la curioſité de M. Cook & de ſes amis, ils étoient mécontens de ſe trouver fruſtrés de leur principale eſpérance, une ſource de bonne eau. Une ſeconde excurſion qu'ils firent, l'après midi, ne fut pas plus heureuſe. M. Cook ſe détermina alors à ſéjourner peu de tems en cet endroit. Toutefois obſervant d'une hauteur que la baie étoit très-profonde, il prit le parti d'en faire le tour dès le lendemain. Le mercredi 30 de Mai, 30 Mai. au lever du ſoleil, il retourna à terre.

Il

Il examina toute la côte, avec les isles qui l'environnent, & il en observa la direction; car il avoit eu soin de se munir d'une bousſole; mais il trouva que l'aiguille varioit toujours d'une trentaine de dégrés, plus ou moins. Une fois même, elle différa de deux points, dans une distance de quatorze pieds. M. Cook ramassa alors quelques pierres, & les approcha de l'aiguille de sa bousſole; mais elles ne produisirent aucun effet. Delà il conclut que les montagnes voisines renfermoient des mines de fer. Il en avoit d'ailleurs remarqué déja plusieurs traces. Après avoir achevé ses observations sur le côteau, il s'avança, avec le docteur Solander, dans l'enfoncement de la baie. Il étoit parti avec le commencement de la marée, & il avoit fait huit lieues avant la pleine mer. La largeur du passage où il étoit entré, étoit de deux milles en quelques endroits, & de cinq milles en quelques autres, dans sa direction du sud au sud-

CHAP. II. ANN. 1770.

CHAP II. ANN. 1770.

oueſt; mais bien tôt cette largeur augmenta conſidérablement, & préſenta un vaſte lac qui communiquoit à la mer, par le côté nord-oueſt. Non-ſeulement M. Cook contempla la mer dans cette direction; mais il vit le flux de la marée monter avec force de ce côté-là. Il remarqua auſſi qu'un bras du lac s'étendoit dans l'eſt; & il en inféra que ce lac devoit avoir une autre communication avec la mer, par le fond de la baie, qui eſt à l'oueſt du cap déſigné ſur la carte par le nom de *Cap Townshend*. Le côté ſud du lac eſt bordé d'un rang de hautes montagnes, ſur leſquelles M. Cook avoit grande envie de grimper; mais la marée alloit deſcendre. Le jour étoit avancé, l'air obſcur & pluvieux. On pouvoit s'embarraſſer ſur les hauts fonds pendant la nuit. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à reprendre ſoudain la route du vaiſſeau. Dans ce trajet, deux Indiens furent apperçus. Ils ſuivirent même aſſez long-tems le canot,

le long du rivage ; mais M. Cook, obligé de profiter de la marée, ne pût pas les attendre. Plusieurs feux d'un côté, de la fumée de l'autre, prouvèrent encore à nos voyageurs que le pays étoit habité.

PENDANT que MM. Cook & Solander étoient remontés dans le lac, M. Banks, suivi d'un autre parti d'Anglois, avoit entrepris une excursion différente. Mais à peine il se fut enfoncé dans les terres, qu'il se trouva arrêté par un marais rempli de mangliers. Cependant il tenta de le passer, & il réussit avec beaucoup de peine. Après cela, lui & son parti, arrivèrent dans un endroit où ils trouvèrent les restes de quatre petits feux, avec des coquilles & des arêtes de poisson qu'on avoit rôti. Autour de ces feux on voyoit aussi sept ou huit tas d'herbes qui paroissoient avoir servi de lit aux Indiens. Dans un autre endroit, M. Gore remarqua les traces

CHAP II. ANN. 1770.

de quelqu'animal très-gros. On y vit auſſi pluſieurs outardes; mais nul autre oiſeau, excepté quelques beaux loriquets ſemblables à ceux de la baie Botanique.

CETTE partie de la nouvelle Hollande, ou nouvelle Province de Galles, eſt en général ſabloneuſe, ſtérile, & dépourvue de tout ce qui convient à l'établiſſement d'une Colonie. D'après l'inutilité des recherches de M. Cook pour ſe procurer de l'eau douce, il nomma le canal, où le vaiſſeau étoit, le *Canal Altéré*. Non-ſeulement l'eau y manque, mais nos voyageurs ne purent s'y procurer aucune autre eſpèce de rafraîchiſſement (*a*).

31 Mai. M. Cook n'ayant plus aucun motif de s'arrêter, leva l'ancre le 31 Mai, & fit voile. Quand l'Endeavour fut ſous le

(*a*) Le Canal Altéré eſt au 22°, 10′ de latitude ſud, & au 210°. 18′ de longitude oueſt.

çap Upſtart, le 4 de Juin, au coucher du Soleil, la déclinaiſon de la bouſſole étoit de 9° eſt, & le lendemain matin au Soleil levant, elle n'étoit que de 5° 55'. De cette variation rapide, nos navigateurs conclurent qu'il y avoit dans le voiſinage quelque mine de fer, ou quelautre matière puiſſamment magnétique. Dans l'après-midi du 7, ils virent ſur une ſle des arbres ſemblables à des cocotiers. Des noix de coco leur euſſent alors fait grand plaiſir. Auſſi M. Cook envoya le lieutenant Hicks, pour tâcher de s'en procurer; MM. Banks & Solander l'accompagnèrent. A ſon retour, M. Hicks apporta, que les arbres qu'on avoit pris pour des cocotiers, n'étoient que des palmiers à choux, d'une petite eſpèce, dont il n'avoit pu cueillir que quatorze ou quinze choux bons à manger.

4 Juin.
5 *Id.*
7 *Id.*

LE 8 du même mois, l'Endeavour voguoit au milieu d'un Archipel immenſe de petites iſles. Les Anglois diſ-

8 *Id.*

CHAP. II. ANN. 1770.

tinguèrent alors sur l'une des isles la plus proche, une trentaine d'Indiens, hommes, femmes & enfans, qui tous regardoient le vaisseau avec beaucoup d'attention. C'étoit la première fois que les habitans de la Nouvelle-Hollande avoient montré la moindre curiosité. Ceux-ci étoient entiérement nuds; ils avoient les cheveux courts, & la couleur comme ceux de leurs compatriotes qu'on avoit déjà vu ailleurs.

LE long de cette côte, qui est remplie de bancs de sable, de hauts fonds, d'écueils difficilement apperçus, de rochers saillans du fond de la mer comme des pyramides, M. Cook avoit heureusement conduit son vaisseau pendant un espace de vingt-deux dégrés de latitude, c'est-à-dire, plus de treize cents mille; 20 Juin. mais le 10 Juin, en deçà d'une baie, nommée la *baie de la Trinité*, l'Endeavour se trouva tout-à-coup dans un danger aussi éminent qu'en puisse offrir

l'hiſtoire de la navigation, hiſtoire féconde en ſituations périlleuſes, & en aventures, où le ſalut tient ſouvent du prodige. Le vaiſſeau navigeoit alors près de la latitude aſſignée aux iſles qu'a découvertes Quiros, & que quelques Géographes ont cru, mal-à-propos, jointes à la grande terre de la Nouvelle-Hollande. Le vent étoit bon, & le clair de lune très-beau. Depuis les ſix heures du ſoir juſqu'à neuf heures, on avoit trouvé de quatorze à vingt-une braſſes d'eau: mais pendant le ſouper, la ſonde rendit moins. On n'eut que douze, dix, & enfin huit braſſes; diminution qui ſe fit en très-peu de minutes. M. Cook ordonna immédiatement que chacun fût à ſon poſte; & tout étoit prêt pour jetter l'ancre, quand l'eau devint un peu plus profonde. On en conclut que le vaiſſeau avoit paſſé ſur la pointe des bancs de ſable, apperçus avant le coucher du ſoleil, & on ſe flatta que le danger étoit diſſipé. Cette idée fut même bientôt con-

CHAP. II. ANN. 1770.

firmée par les nouvelles ſondes. Elles donnoient vingt & vingt-une braſſes. Auſſi M. Cook & ſes amis quittèrent tranquillement le tillac, & allèrent ſe coucher. Cependant, un peu avant onze heures, l'eau diminua de nouveau; de vingt braſſes, elle paſſa à dix-ſept, & avant qu'on eût eu le tems de rejetter la ſonde, le vaiſſeau toucha & fut arrêté. Le mouvement des vagues le faiſoit en même tems battre contre les pointes du roc, où il étoit échoué. Dans l'inſtant tout le monde fut ſur le pont, & parut avec une contenance proportionnée à la ſituation horrible, où l'on ſe trouvoit. On ſavoit, d'après la briſe qui avoit ſoufflé dans la ſoirée, qu'on ne pouvoit pas être loin du rivage; & on jugeoit que le vaiſſeau avoit donné ſur un roc de corail; ſorte d'écueils qui, par les pointes & les rugoſités de leur ſurface, ſont toujours les plus dangereux. En ſondant la profondeur de la mer autour du vaiſſeau, les Anglois reconnurent

bientôt que leur malheur n'étoit pas moins grand qu'ils ne l'avoient appréhendé ; l'Endeavour avoit été enlevé pardeſſus le bord du rocher, & maintenant il ſe trouvoit dans un creux de cet écueil, qui en quelques endroits donnoit trois ou quatre braſſes d'eau, & dans d'autres deux ou trois pieds ſeulement. Pour comble de détreſſe, on voyoit à la clarté de la Lune, les planches du doublage du vaiſſeau, même la fauſſe quille, briſées, & flottant à l'entour ; de ſorte que tous nos navigateurs, s'attendoient à chaque inſtant à ſe voir engloutis. On pouvoit un peu s'alléger : mais ce ſecours devenoit malheureuſement inutile ; parce que l'Endéavour s'étoit échoué à mer haute, & que la marée deſcendant alors, on n'en auroit pas plus flotté en s'allégeant. Le ſeul eſpoir qui reſtoit aux Anglois, c'eſt que le reflux laiſsât le vaiſſeau plus tranquille, & qu'enſuite la pleine mer, l'aidât à ſe dégager, quoiqu'en même tems

CHAP. II. ANN. 1770.

la violence dont les vagues le battoient, & le bruit du frottement de la quille contre le roc, fît douter qu'il pût réſiſter, juſqu'à ce que la marée remontât. Cependant la terreur ne ſuſpendoit pas le travail. Il n'y avoit pas de moment à perdre, l'eau qui étoit entrée dans la cale, fut pompée avec force. Six canons, les ſeuls qu'on eût ſur le pont, beaucoup de fer, du leſt, des tonneaux pleins, des tonneaux vuides, des douves en paquet, des jarres d'huile, & beaucoup d'autres choſes, furent ſoudain jettées par deſſus bord. Chacun travailla, non-ſeulement ſans mécontentement, ſans murmure, mais avec une ardeur, qui approchoit de la joie. Néanmoins l'équipage, qui connoiſſoit toute l'étendue du danger, ne fit pas entendre le moindre jurement: l'infâme habitude de blaſphémer fut alors ſuſpendue par la crainte du châtiment, qui devoit ſuivre une mort preſque inévitable.

TANDIS que les Anglois continuoient leur travail, l'aube du onze de Juin vint leur montrer toute l'horreur de leur ſituation. Ils virent la terre à environ huit lieues de diſtance, ſans aucune iſle intermédiaire, ſur laquelle, ſi le vaiſſeau s'entr'ouvroit, ils puſſent ſe ſauver, en attendant que les canots les portaſſent à la grande terre les uns après les autres. Cependant peu-à-peu le vent s'appaiſa; & long-tems avant midi on eut un calme profond; choſe rare & heureuſe dans l'ordre de la Providence! Car ſi la briſe avoit ſoufflé, comme de coutume, l'Endéavour étoit immanquablement briſé. On attendoit la pleine mer à onze heures. Tout étoit prêt pour eſſayer de dégager le vaiſſeau; mais au grand étonnement de nos navigateurs, la marée du jour ne leur ſervit pas plus que celle de la nuit. Quoiqu'ils ſe fuſſent débarraſſés de plus de cinquante tonneaux de poids, ils n'avoient gagné qu'un pied & demi de flot. Il

CHAP. II. ANN. 1769. 10 Juin.

CHAP. II. ANN. 1770.

fut donc nécessaire de s'alléger davantage. On jetta à la mer toutes les choses dont on pouvoit rigoureusement se passer. Jusques-là il n'étoit pas entré beaucoup d'eau dans la cale ; mais quand la marée descendit, l'eau entroit avec tant de violence, qu'on eut beaucoup de peine à empêcher une immersion totale. Deux pompes alloient sans cesse. La dernière espérance étoit dans la marée de minuit. Rien ne fut épargné pour en tirer avantage. Vers les cinq heures, le jusan commença ; mais en même-tems la voie d'eau s'accrut au point le plus allarmant. On établit deux pompes nouvelles, dont une ne put malheureusement point servir. Les trois autres qui alloient, secoururent l'Endéavour, & à neuf heures du soir, il fut un peu soulevé. Cependant sa crevasse s'étoit si fort aggrandie qu'on trembloit qu'il ne s'enfonçât tout-à-fait, dès que le roc cesseroit de le supporter. Aussi les Anglois se trouvoient dans la cruelle expec-

tative de hâter la sortie de leur vaisseau de dessus l'écueil, non pour le voir sauver, mais pour le voir achever de périr. Ils n'ignoroient pas que leurs canots ne suffisoient pas pour les porter tous ensemble au rivage. D'ailleurs, dans un moment si funeste, toute autorité, toute subordination cesse. On se dispute avec violence l'avantage de se sauver. Les malheureux qui périssent s'acharnent les uns contre les autres; & les fureurs du désespoir ajoutent à l'infortune du naufrage. Que dis-je ? Ceux qui auroient pu arriver à la grande terre, n'auroient-ils pas encore eu plus à souffrir, en y périssant lentement, que ceux qui auroient trouvé dans les flots une mort prompte? A terre, ils ne se seroient pas défendus long-tems contre les Indiens. Ils n'auroient même pas résisté à la faim, dans un pays où les armes à feu & les filets donnent à peine de quoi subsister. Mais supposons qu'il y eussent pu vivre, combien ils auroient été à plain-

CHAP. II. ANN. 1770

dre de se voir condamnés à languir le reste de leurs jours, dans une contrée affreuse, loin de toutes les consolations de leur famille & de leurs amis, privés même entièrement du commerce des hommes, excepté de ces malheureux sauvages qui parcourent nus, les déserts pour y chercher leur proie, & qui sont peut-être les plus brutes & les plus insociables de tous les habitans de la terre.

CEPENDANT l'instant fatal qui devoit décider du sort de nos navigateurs approchoit. Chacun d'eux voyoit sur le visage de ses compagnons la peinture de ses propres craintes. Malgré cela, M. Cook ne désespérant jamais, donna ordre qu'on mît au cabestan, tous les bras qui n'étoient pas indispensables à la pompe; & le vaisseau ayant flotté à dix heures vingt minutes, on fit les derniers efforts; il fut bientôt en pleine eau. Ce n'étoit pas une petite consolation que de voir que la voie d'eau ne

rendoit pas plus alors que sur le rocher. Il y avoit trois pieds neuf pouces d'eau dans la cale, & les pompes continuoient d'aller, ce qui empêchoit qu'elle n'augmentât. Mais l'équipage avoit enduré tant de fatigue de corps & d'esprit, pendant vingt-quatre heures, & avec si peu d'espérance d'un succès complet, qu'il commença enfin à se rallentir. Les matelots ne pouvoient plus travailler que cinq ou six minutes de suite ; après quoi ils se jettoient, totalement épuisés, sur le pont, quoiqu'il y coulât sans cesse trois ou quatre pouces d'eau que rendoient les pompes. Quand ceux qui travailloient actuellement avoient fini leur tâche, ils se couchoient à leur tour, & les premiers se relevoient pour les remplacer. Tandis qu'ils se succédoient ainsi alternativement, un accident nouveau parut devoir mettre fin à tous leurs efforts. Les planches qui doublent le fond du vaisseau, & qu'on nomme le *lambris*, ont, entr'elles & les planches

CHAP. II. ANN. 1770.

du dehors, un eſpace de dix-huit pouce
C'eſt de ce lambris ſeulement que l'hom
me qui avoit, juſqu'à fond, ſondé l
cale, donnoit la meſure; mais étant re
levé, celui qui le remplaça, fond
juſqu'aux planches du dehors, & cri
dix-huit pouces de plus; ce qui fit croir
que la voie d'eau avoit augmenté tou
d'un coup. Cependant la mépriſe fu
bientôt reconnue. L'accident, qui pa
roiſſoit d'abord ſi redoutable, devin
au contraire avantageux. La joie que
chaque homme reſſentit en particulier
de ſe trouver dans une ſituation moin
périlleuſe qu'il ne l'avoit craint, eut
un puiſſant effet, & il ſembloit qu'ils
n'étoient plus menacés d'aucun danger.
Une confiance, une eſpérance nouvelle,
leur donna une nouvelle vigueur. Leurs
efforts redoublèrent; les travailleurs s'a-
nimèrent tellement, qu'avant huit heures
du matin, les pompes avoient preſque
étanché le vaiſſeau. On s'occupa ſou-
dain d'entrer dans un port, parce qu'on
ne

ne doutoit plus d'y réuſſir ; & les matelots qu'on put ôter des pompes, furent employés à préparer les ancres. Il avoit été impoſſible de ſauver le petit ancre. On l'avoit coupé avec ſon cable entier : & le cable de l'ancre à touer, étoit demeuré dans les rochers. Mais dans ces circonſtances, nos navigateurs regardoient ces pertes comme des bagatelles peu dignes de leurs regrets. La voile du petit perroquet & la miſène, furent hiſſées ; & la briſe ſe levant à onze heures, l'Endéavour vogua vers la terre.

MALGRÉ cela, les Anglois étoient encore bien loin d'un état de ſécurité. Ils ne purent pas ſoutenir long-tems le travail forcé qui avoit donné tant de ſuccès aux pompes ; & comme l'endroit où étoit la voie d'eau, ne fut pas découvert, il fallut renoncer à l'eſpoir de la fermer par le dedans du vaiſſeau. Alors M. Monckhouſe, l'un des pilotins, vint propoſer à M. Cook un expédient

CHAP. II. ANN. 1770.

qu'il avoit vu employer à bord d'un vaiſſeau marchand qui faiſoit plus de quatre pieds d'eau par heure ; & qui pourtant s'étoit heureuſement rendu de la Virginie à Londres. M. Cook l'accepta, & le jeune homme ſe mit à même d'employer ce moyen, qu'on nomme *affourager le vaiſſeau*, & que nous allons décrire. Il prit une baſſe voile, & ayant mêlé beaucoup d'étoupes & de laine, il les couſut auſſi légérement qui lui fut poſſible, ſur la voile. Puis il y répandit la fiente des moutons & tout le fumier qui étoit dans le vaiſſeau. La voile étant ainſi préparée, on la hala par-deſſous le vaiſſeau, avec des cordes, qui la tinrent bien étendue. Quand elle fut vis-à-vis de la voie d'eau, le ſuintement y attira la laine & les étoupes qui couvroient la voile ; mais ailleurs l'eau n'étoit pas aſſez agitée pour les emporter. Ce ſecours réuſſit au-delà de toutes les eſpérances. La voie d'eau fut ſi bien réduite, qu'au lieu de

trois pompes, on n'en eut plus besoin que d'une; & la consolation fut si grande que les Anglois n'auroient pas paru plus contens, s'ils avoient été déjà dans le port. Il n'y a qu'un moment que le principal objet de leur espérance étoit d'atteindre le rivage, ou de la grande terre, ou de quelqu'isle, pour y bâtir, des débris du vaisseau, un petit navire qui pût les transporter aux Indes orientales. Mais déja ils ne songent plus qu'à chercher le long de la côte, un endroit commode pour y réparer l'Endéavour, & poursuivre leur voyage, comme si aucun accident ne leur étoit arrivé. M. Cook a rendu justice à tout l'équipage, ainsi qu'aux passagers, en nous assurant qu'au milieu du plus grand danger, bien qu'ils connussent leur situation, aucun d'eux ne s'oublia ni en gestes, ni en paroles. « Chacun paroissoit maître de son ame. Chacun s'em» ployoit de tout son pouvoir, avec » une patience & une sérénité, éga-

CHAP. II. ANN. 1770

CHAP. II. ANN. 1770.

» lement éloignée de l'empreſſement » étourdi de la terreur & du ſombre » abattement du déſeſpoir (*a*) » Mais, quoique M. Cook n'ait rien dit de lui-même, on ſait aſſez que ſon ſang-froid, ſon courage & ſon activité ne l'abandonnèrent pas en cette occaſion.

POUR terminer le récit de cette conſervation miraculeuſe, il eſt néceſſaire de rapporter une circonſtance dont on ne s'apperçut que lorſque le vaiſſeau fut mis en carêne. Parmi les crevaſſes qu'il avoit, on en trouva une qui eût ſuffi, ſeule, pour le faire périr, quand il y auroit eu huit pompes au lieu de quatre, ſi, par le plus grand bonheur, cette crevaſſe n'avoit pas été bouchée en partie avec un fragment du roc même qui l'avoit faite; & c'eſt enfin à un ſi ſingulier ſecours, que nos voyageurs dûrent leur ſalut.

(*a*) Voyage d'Hawkeſworth, p. 544.

JUSQU'ALORS aucun des noms donnés par M. Cook aux différens endroits qu'il visita, n'annonçoit le souvenir du malheur; mais l'inquiétude & le danger qu'il venoit d'éprouver, ainsi que ses compagnons, le détermina à nommer un point, à la vue de l'écueil, & qui est dans le nord de la côte, le *Cap de la Tribulation.*

APRÈS ce cruel événement, on ne s'occupa plus que de découvrir un port, où l'on pût raccommoder le vaisseau; heureusement le 14 de Juin, il s'en 14 Juin.
présenta un petit, abrité & parfaitement convenable au dessein des Anglois. Il est même à remarquer que dans le cours entier de leur voyage, ils n'avoient pas rencontré un endroit où ils eussent pu être aussi bien, dans l'état où ils se trouvoient. Cependant ils ne leur fut pas possible d'y entrer tout de suite; & malgré la joie que leur causoit leur délivrance, ils se souvenoient de

CHAP. II. ANN. 1770.

tems-en-tems qu'il ne se trouvoit que quelques flocons de laine entr'eux & la mort.

DANS ce tems-là, le scorbut commença à se faire sentir d'une manière épouvantable parmi nos navigateurs. Tupia, sur-tout, en étoit si affecté, que tous les remèdes, prescrits par le Chirurgien, n'arrêtoient pas les progrès de la maladie. M. Gréen, l'astronome, en éprouvoit aussi de violentes attaques. Leur état, & divers autres accidens, rendoient plus fâcheux le retard qui empêchoit le vaisseau de gagner le rivage. Le 17 dans la matinée, quoique le vent ne fît que commencer à souffler, M. Cook se hasarda à vouloir entrer dans le port, dont le passage formoit un canal très-étroit. La tentative ne fut pas heureuse. Deux fois le vaisseau s'échoua. La première, il se releva facilement; mais la seconde, il resta attaché sur un haut fond. Néanmoins avec

17 Juin.

le travail néceſſaire, & à l'aide de la marée, on le retira, & une heure après midi, il fut conduit dans le Havre. Le jour ſuivant, on éleva deux tentes ſur la rive. On débarqua les proviſions & les agrès, & on prépara tout ce qui étoit néceſſaire pour réparer le dommage qu'on avoit ſouffert. Pendant ce tems-là, M Cook étant allé ſur une montagne des environs, jouit d'une preſpective étendue. Là les terreins enfoncés qui bordent la rivière ſont garnis de mangliers, & baignés par les eaux de la mer, toutes les fois que la marée monte; mais les terreins hauts ſont pierreux & ſtériles. M. Banks alla ſe promener d'un autre côté. Il rencontra pluſieurs débris de cabanes, que les Indiens paroiſſoient n'avoir pas fréquentées depuis long-tems, mais où il reſtoit encore des coquilles & des arêtes de poiſſons. Le canot qu'on avoit envoyé pour ſeiner, afin de procurer quelque rafraîchiſſement aux malades,

18 Juin.

CHAP. II. ANN. 1770.

revint sans rien rapporter. Tupia fut moins malheureux; il essaya de pêcher à l'hameçon ; il prit assez de poisson pour se nourrir, & il eut une prompte convalescence ; mais M. Gréen, au grand regret de ses amis, ne recouvroit point sa santé.

19 Juin. LE 19 du même mois, M. Banks traversa la rivière, pour prendre une plus grande connoissance de cette contrée, qu'il trouva remplie de montagnes sablonneuses : il vit encore quelques maisons, qui avoient été très-récemment habitées ; & il apperçut de grandes troupes de pigeons & de corneilles. Les pigeons étoient extrêmement beaux. Il en tua plusieurs : mais les corneilles, exactement semblables à celles d'Angleterre, étoient si farouches, qu'elles ne s'approchèrent jamais à la portée du fusil.

22 Juin. CE ne fut que le 22 de Juin, que le

reflux laiſſa l'Endeavour aſſez à ſec ſur le rivage pour permettre à nos voyageurs d'examiner la voye d'eau. Enfin on la trouva, & on vit que le roc avoit percé quatre planches, même les membres de la carcaſſe, qui étoient vis-à-vis de ces planches. Trois autres encore étoient endommagées, d'une manière aſſez ſingulière. Il n'y avoit pas le moindre éclat de bois, il ſembloit au contraire que les ouvertures avoient été taillées avec un outil, & bien polies. Par bonheur les membres & les chevrons étoient très-rapprochés en cet endroit; ſans celà il y a tout lieu de croire que le vaiſſeau auroit infailliblement péri. On découvrit auſſi ce fragment de rocher, dont nous avons déjà parlé, & qui bouchant en partie la voie d'eau, fut une des cauſes du ſalut des Anglois.

LE même jour quelques perſonnes, qui avoient été envoyées à la chaſſe des pigeons pour les malades, rapportèrent

CHAP. II. ANN. 1770.

qu'elles avoient vu plusieurs cabanes d'Indiens, un ruisseau d'un eau très-claire, & enfin un animal de la grandeur d'un levrier; mais d'une forme plus déliée, de la couleur d'une souris, & très-léger à la course. M. Cook en vit un
24 Juin. pareil, en se promenant le surlendemain, à peu de distance du vaisseau; d'après la description qu'il en donna, & d'après une vue imparfaite qu'en eut aussi M. Banks, ce dernier jugea que l'espèce en étoit encore inconnue aux naturalistes.

TANDIS qu'on raccommodoit le vaisseau, la position dans laquelle on le mit, faillit priver le monde des découvertes botaniques que M. Banks avoit faites avec tant de dépense, de travaux & de périls: car pour que sa collection fût plus en sûreté, on l'avoit placée dans la chambre à pain. Cette chambre est dans le derrière du vaisseau; & le vaisseau étant soulevé sur le devant, lors-

qu'on fermoit sa crévasse, le derrière enfonçoit nécessairement dans l'eau. Personne n'avoit songé au danger des plantes de M. Banks, quand on les trouva toutes mouillées. Cependant à force d'attention, & de soins, elles furent en grande partie séchées & conservées. CHAP. II. ANN. 1770.

LE 29 de Juin, à deux heures dix-huit minutes cinquante-trois secondes, MM. Cook & Green observèrent l'émersion du premier Satellite de Jupiter: il donna la longitude du lieu à 214°, 42′, 30″ ouest, & la latitude à 15°, 26′ sud. 29 Juin.

LE lendemain matin M. Cook chargea quelques jeunes officiers de lever le plan du port, tandis que lui-même se rendit sur une montagne pour observer la mer dans le lointain. Il contempla, tout à son aise, le lieu fatal où il avoit échoué. Il vit, avec crainte, tout le long de la côte une multitude innombrable de 30 Juin.

CHAP. II. ANN. 1770.

bancs de sable & de hauts fonds, dont plusieurs s'étendoient aussi loin qu'il pouvoit le distinguer avec sa lunette d'approche, & ne s'élevoient qu'à la surface de l'eau. Il y avoit dans le nord une apparence de passage, le seul par où M. Cook espéra de pouvoir suivre sa route, parce que, comme le vent soufflioit constamment du sud-est, il auroit été impossible, ou du moins extrêmement difficile de s'en retourner par le sud. Ce jour-là & le précédent, les pêcheurs furent très-heureux à la seine; ils prirent tant de poisson, que M. Cook put en faire distribuer deux livres & demi à chaque homme. Il avoit aussi ordonné qu'on fît bouillir, avec les pois, de bons herbages qu'on recueilloit en grande quantité; & ce double rafraîchissement devint une nourriture très-agréable & très-salutaire pour les Anglois (*a*.)

(*a*) Le premier de Juillet le Thermomètre, qui

LE 2 de Juillet, au point du jour, M. Cook envoya le maître d'équipage dans la chaloupe, pour sonder les hauts fonds, & chercher un canal dans le nord. Le même jour on fit deux tentatives inutiles pour relever le vaisseau. Le lendemain le maître revint, & dit qu'il avoit trouvé un passage entre les bancs de sable & les récifs. Sur l'un de ces récifs de corail où il avoit débarqué, parce qu'ils étoient secs à mer basse, le maître avoit trouvé des pétoncles d'une telle grandeur, qu'un seul suffisoit pour le repas de deux hommes. Il y avoit aussi beaucoup d'autres espèces de coquillages, dont le maître apporta une grande quantité. A la haute mer, on essaya encore de remettre l'Endéavour à flot, & on y réussit parfaite-

2 Juillet.

3 *Id.*

étoit à l'ombre, monta à 87e, ce qui étoit le point le plus haut où nos navigateurs l'eussent vu, depuis qu'ils étoient sur la côte de la Nouvelle-Hollande, ou nouvelle Province de Galles.

CHAP. II. ANN. 1770.

ment ; mais comme on remarqua qu'il manquoit des planches dans l'entrepont, il fut néceſſaire de le ramener à terre. M. Cook déſirant de connoître entièrement l'état de ſon vaiſſeau, chargea un des charpentiers, en qui il pouvoit ſe confier, de plonger par deſſous la quille, & d'examiner l'endroit où le doublage avoit été enlevé. Ce charpentier rapporta que trois plaques, d'environ huit pieds de long, manquoient, & que la principale planche avoit été un peu froiſſée ; ce qui étoit exactement conforme au compte qu'en avoient rendu le maître d'équipage & les autres perſonnes qui avoient d'abord viſité le dégât. M. Cook eut de plus la conſolation d'entendre ſon charpentier l'aſſurer que c'étoit de peu de conſéquence. Le reſte ayant été réparé, le vaiſſeau fut de nouveau mis à flot ; tout le monde travailla à rembarquer ce qui étoit à terre, & à ſe préparer à pourſuivre le voyage. M. Cook donna alors au Havre où il

étoit le nom de *Rivière de l'Endéavour.*

DANS la matinée du 6 de Juillet, M. Banks partit avec le Lieutenant Gore & trois matelots, dans un petit canot, pour employer quelques jours à remonter la rivière, & à prendre connoissance de l'intérieur du pays. Dans cette expédition, il ne négligea rien de ce qui pouvoit intéresser l'histoire naturelle, & sur-tout celle des habitans de la Nouvelle Hollande. Mais quoiqu'il eût souvent des preuves indubitables que des Indiens n'étoient pas loin de lui, il ne lui fut jamais possible d'en appercevoir un seul. Enfin, ayant jugé que cette contrée ne lui fourniroit pas de plus grands avantages, par des recherches plus étendues, il se rembarqua dans son canot, avec ses compagnons, & il revint le 8 au vaisseau. Pendant ce petit voyage, ils avoient tous couché à terre, avec la plus grande sécurité, & sans

6 Juillet.

CHAP II. ANN 1770.

réfléchir une seule fois au danger qu'ils couroient, si les Indiens les avoient surpris endormis.

M. Cook n'avoit point été satisfait du passage que le maître d'équipage avoit sondé entre les écueils. Il le renvoya une seconde fois à la découverte. Son rapport fut différent. Ayant été jusqu'à sept lieues en mer, le maître demeura dans l'opinion que le passage, dont il avoit d'abord parlé, n'existoit pas. Cependant, quoique cette expédition fût sans succès à cet égard, elle avoit quelqu'avantage. Sur le même rocher où le maître avoit vu les gros petoncles, il trouva beaucoup de tortues, & malgré qu'il n'eût d'autre instrument qu'un harpon, il en prit trois, qui pesoient ensemble sept cents quatre-vingt-onze livres. Une tentative qui fut faite le lendemain, pour attraper d'autres tortues, ne réussit point, par la faute du même homme qui venoit d'être si heureux.

JUSQU'ALORS

JUSQU'ALORS les Indiens avoient soigneusement évité de se lier avec nos navigateurs ; mais à la longue, la manière dont M. Cook agissoit, rendit les habitans un peu moins farouches. Quatre d'entr'eux parurent le 10 de Juillet, dans un canot, occupés à prendre du poisson. Quelques personnes du vaisseau voulurent aller vers eux ; mais M. Cook ne le souffrit point, parce qu'il avoit reconnu plusieurs fois que ce moyen, loin d'engager les Indiens à s'approcher, ne servoit qu'à les écarter. Il usa donc d'une méthode toute différente. Il essaya de voir ce qui arriveroit en les laissant seuls & en faisant semblant de ne s'occuper nullement d'eux. Son projet réussit. Car après quelques signes, ils vinrent le long du vaisseau, sans témoigner ni crainte, ni défiance. L'entrevue dura avec beaucoup de cordialité jusques au dîner. Alors les Anglois leur ayant proposé de monter à bord pour partager leur repas, ils refusèrent, & poussèrent

10 Juillet.

CHAP II. ANN. 1770

leur canot au large. Un de ces Indiens avoit l'air d'être dans la maturité de l'âge. Les trois autres sembloient jeunes. Ils étoient d'une taille ordinaire ; mais ils avoient les membres extrêmement menus, la couleur très-brune, les cheveux noirs & lisses, & tous les traits fort agréables. Leurs yeux étoient vifs & brillans, leurs dents excessivement blanches, les sons de leur voix doux & mélodieux. Ils avoient même tant de flexibilité dans leurs organes qu'ils répétoient très-facilement les mots prononcés par les Anglois.

LE lendemain matin, nos voyageurs reçurent une seconde visite des Indiens. Trois d'entr'eux avoient été vus la veille ; mais le quatrième étoit un étranger, à qui les autres donnoient le nom de *Yaparico*, & qui se distinguoit par un ornement singulier. C'étoit un os d'oiseau, presque aussi gros que le doigt d'un homme, & de cinq ou six pouces

de long. Il le portoit dans un trou qu'il s'étoit fait au cartilage qui sépare les narines. Pareille chose avoit été vue une fois à la nouvelle Zélande. Mais les Anglois remarquèrent ici que tous les Indiens avoient le nez percé, ainsi que les oreilles; & qu'ils portoient des bracelets de cheveux tressés au haut de leurs bras. Ainsi ce peuple enfant se pare des ornemens de l'amour, & il ignore l'usage de toute espèce de vêtement!

CHAP. II. ANN. 1770

LE 12 du même mois, trois Indiens se hasardèrent à entrer dans la tente de Tupia; & ils furent si contens de l'accueil qu'il leur fit, qu'un d'entr'eux alla soudain avec un canot chercher deux autres de ses camarades qui n'avoient point encore été vus des Anglois. A son retour, il présenta ces deux nouveaux venus, en les nommant; cérémonie à laquelle ce peuple ne manque jamais en pareille occasion. Après une plus longue connoissance avec les Indiens, on reconnut que

12 Juillet.

CHAP. II. ANN. 1770

leur couleur étoit moins foncée, qu'on ne l'avoit d'abord cru ; qu'ils avoient tous les membres très-délicats, & qu'ils étoient excessivement vifs & agiles. Leur langage parut alors un peu plus rude que celui des habitans de la mer du sud.

12 Juillet. LE 14 le lieutenant Gore eut l'avantage de tuer un de ces animaux, dont nous avons parlé plus haut, & qui a été le sujet de beaucoup de conjectures. Les Indiens le nomment *Kanguroo*, & il est excellent à manger. On peut remarquer qu'alors les Anglois vivoient chaque jour splendidement. Ils pêchoient des tortues en abondance, d'un goût meilleur que celles qu'on mange en Angleterre ; ce qu'ils attribuoient à la facilité de les manger au moment où on venoit de les prendre ; c'est-à-dire avant que leur graisse fût dissipée, & leur saveur perdue par la diete qu'on fait souffrir en Europe à ces animaux, en les charriant dans des

caisses. La plupart de ces tortues étoit de l'espèce qu'on nomme *tortues vertes ;* elles pesoient de deux à trois quintaux.

TANDIS que l'équipage continuoit à préparer le vaisseau pour le départ, M. Cook monta, dans la matinée du 16 Juillet, sur une des hauteurs qui sont du côté nord de la rivière. De là il porta facilement sa vue dans la campagne qu'il trouva agréablement variée par des vallées, des montagnes, des vastes plaines; & en beaucoup d'endroits, richement converte d'arbres. Dans la soirée, il observa, avec M. Green, une émersion du premier satellite de Jupiter, qui donna 214° 53′ 45″ de longitude. L'observation du 29 Juin, avoit donné 214° 48′ 30″ & la moyenne étoit 214° 48′ 7 ½″, longitude du lieu de l'observation, à l'oueſt de Greenwich.

16 Juillet.

LE 17 M. Cook envoya encore le maître d'équipage, & un des contremaîtres dans la chaloupe, pour chercher

17 Juillet.

CHAP. II. ANN. 1770

un canal au nord. Après cela, accompagné par MM. Banks & Solander, il s'enfonça dans le bois, de l'autre côté de la rivière. Dans cette excursion, ils eurent une nouvelle facilité de se rapprocher des Indiens qui, par dégrés, devinrent si familiers, que plusieurs d'entr'eux montèrent le lendemain à bord du vaisseau. Cette fois-là M. Cook les laissa, pour visiter le pays plus à son aise avec M. Banks, & sur-tout pour satisfaire l'inquiete curiosité qu'il avoit d'examiner de nouveau la mer, où il désiroit ardemment, quoique avec peu d'apparence, de découvrir un passage facile. Quand ils eurent marché le long du rivage sept ou huit milles du côté du nord, ils grimpèrent sur une très-haute montagne; mais la vue dont ils jouirent ne leur donna que de tristes appréhensions. De tous côtés ils n'apperçurent que des rochers & des bancs de sable. La seule sortie qui s'offroit à leurs yeux, étoit à travers un canal tor-

tueux, où l'on ne pouvoit naviger ſans beaucoup de difficultés & de riſque ; auſſi le courage de M. Cook & de ſon compagnon n'étoit pas beaucoup ranimé par leur promenade.

LE 19, nos voyageurs furent viſités par dix Indiens. On en apperçut, à quelque diſtance, ſix ou ſept autres qui étoient pour la plupart des femmes, nues comme les hommes. Il y avoit alors un grand nombre de tortues ſur le pont. Les Indiens en voulurent prendre une, & quand on la leur refuſa, ils témoignèrent beaucoup de chagrin & de mauvaiſe humeur. Bien plus, ils tentèrent pluſieurs fois de l'enlever de force ; mais voyant que c'étoit inutile, ils ſautèrent ſoudain dans leur canot, & avec un tranſport de dépit & de rage, ils pagayèrent Cook vers la terre. MM. Banks, avec cinq ou ſix matelots, les ſuivirent promptement, parce qu'il y avoit à terre pluſieurs Anglois occupés à différens

19 Juillet.

CHAP. II. ANN. 1770

travaux. Aussitôt que les Indiens eurent débarqué, ils saisirent leurs armes qui étoient cachées dans un arbre ; puis prenant un tison qui étoit sous une chaudière de gaudron qu'on faisoit bouillir, ils firent un circuit autour des choses qui appartenoient aux Anglois, & avec une étonnante rapidité, ils mirent le feu à l'herbe. L'herbe, aussi sèche que du chaume, avoit sept ou huit pieds de hauteur au moins, & s'enflamma avec fureur. La tente de M. Banks auroit été brûlée, si, aidé par quelques matelots, il ne l'avoit pas traînée lui-même d'un autre côté. Tout ce qu'il y eut de brulable dans l'attelier du forgeron, fut consumé. Cette action fut suivie d'une autre toute semblable. Malgré les prières & les menaces qu'on leur adressa, les Indiens coururent dans un autre endroit, où des matelots faisoient la lessive, & où étoient étendus la seine, les autres filets, & beaucoup de linge qui séchoit, & ils mirent encore le feu à

l'herbe. L'audace de cette nouvelle attaque obligea les Anglois de leur tirer un coup de fusil avec du petit plomb. L'un d'eux ayant été blessé, ils prirent tous ensemble la fuite. Dans le dernier endroit où le feu avoit été mis, il fit peu de progrès ; mais au premier, il s'étendit au loin dans le bois. Les Indiens demeurant encore à la vue de M. Cook, il voulut les convaincre que, quoique éloignés de lui, ils n'étoient pas hors de son pouvoir. Il tira donc un coup de fusil à balle contre un manglier, qui étoient auprès d'eux ; ce qui rendit leur course bien plus rapide, & ils disparurent. On s'attendoit, d'après cela, à n'être plus troublé par eux ; mais bientôt on entendit leur voix dans la forêt, & on s'apperçut qu'ils s'approchoient de plus en plus. M. Cook, M. Banks, & trois ou quatre autres personnes partirent pour aller à leur rencontre ; & grace à la prudence & à la douceur de M. Cook & de son ami, le résultat de l'entrevue fut une

CHAP. II. ANN. 1770

parfaite réconciliation. Lorsque les Indiens se retirèrent, les bois étoient en flamme, jusqu'à la distance de plus de deux milles. Si cet accident fût arrivé plutôt, il pouvoit avoir des effets désastreux; car il y avoit peu de jours qu'on avoit mis la poudre à bord, & la tente des marchandises ne venoit que d'être rembarquée, ainsi que toutes les choses importantes qu'elle contenoit. D'après la promptitude avec laquelle l'herbe s'enflamme dans ces brûlans climats, & la difficulté d'éteindre le feu, nos voyageurs résolurent de ne plus s'exposer à un pareil danger; mais bien de nétoyer la terre autour d'eux, si par hasard ils avoient encore besoin de dresser leurs tentes sur aucun autre rivage.

DANS la soirée tout étoit déja à bord, & le vaisseau en état de faire voile, quand le maître d'équipage revint avec la désagréable assurance qu'il n'y avoit point de sortie par le nord. Le lende-

main matin, M. Cook lui-même ſonda, examina attentivement la barre. Alors toutes les montagnes des environs étoient en feu, dans l'eſpace de pluſieurs milles; & ce ſpectacle avoit paru, pendant la nuit, non moins majeſtueux que terrible.

LE 23 de Juillet, M. Banks ayant été ſe promener pour recueillir des plantes, il trouva tous les vêtemens qu'on avoit donnés aux Indiens, raſſemblés en un tas. Ces vêtemens, ainſi que les colifichets dont on leur faiſoit préſent, leur paroiſſoient ſans doute inutiles. Auſſi attachoient-ils fort peu de prix à tout ce que poſſédoient les Anglois, à l'exception des tortues; mais les tortues étoient un bien dont nos voyageurs ne pouvoient pas ſe priver. 23 Juillet.

COMME le vent empêchoit M. Cook de haſarder ſon départ, MM. Banks & Solander continuèrent pendant le 24, leurs recherches botaniques. Ils avoient 24 *Id.*

CHAP. II. ANN. 1770

déja couru une partie de la journée lorsqu'en traversant le soir une profonde vallée, ils apperçurent à terre plusieurs noix marquetées, *l'anacardium orientale*. Encouragés par l'espérance de trouver l'arbre où elles avoient muri, espèce d'arbre que peut-être aucun Botaniste européen n'a jamais vu, ils se mirent à le chercher avec beaucoup d'attention & de peine, mais en vain. Le

26 Juillet. 26 M. Banks herborisoit encore dans la plaine, & il fut assez heureux, pour prendre un animal de la famille de l'*Opossum*, avec deux de ses petits; car c'étoit une femelle. Quoiqu'elle ressemblât à l'animal singulier que M. de Buffon a décrit sous le nom du *Phalanger*, elle n'étoit pourtant pas absolument pareille.

29 Juillet. DANS la matinée du 29, le tems étoit beau, & une légère brise venoit de se lever, quand M. Cook envoya un canot pour examiner comment la marée étoit à la barre. Depuis long-tems tout

étoit prêt pour le départ. Mais l'officier ayant rapporté qu'il n'y avoit à la barre que treize pieds d'eau, le navire en calant treize & demi, & la brise du large soufflant tout-à-coup, il fallut encore rester au port. Le tems devint plus favorable le 31. M. Cook se proposa de louer le vaisseau hors du Havre. En conséquence il alla lui-même dans un canot observer l'état de la mer; mais le vent soufflant encore trop fort, il n'osa pas exécuter son projet. Le lendemain on apprit une fâcheuse nouvelle. Le charpentier s'apperçut, en visitant les pompes, qu'elles étoient fort mauvaises. L'une, sur-tout, étoit si pourrie, qu'en la levant elle s'en alloit en morceaux. Les autres ne valoient guère mieux. La principale confiance de nos navigateurs étoit donc maintenant dans la bonté du vaisseau, qui fort heureusement ne faisoit pas plus d'un pouce d'eau par heure.

CHAP. II. ANN. 1770

LE 3 d'Août, au lever du soleil, o
fit encore un inutile essai pour toue
l'Endéavour hors du port ; mais le len
demain, à bonne heure, les efforts de nc
navigateurs réussirent enfin. Le vaisseau
mit à la voile avec un petit vent de terr
qui cessa bientôt, & qui fut suivi d'un
brise du large venant du sud-sud-est
Cette nouvelle brise ne l'empêcha pas d
poursuivre la route est par nord, ayan
toujours devant lui la chaloupe qui son
doit sans interruption. Un peu avan
midi, M. Cook fit jetter l'ancre pa
quinze brasses d'eau sur un fonds sablon-
neux. La raison qu'il en avoit, c'est qu'il
ne croyoit pas prudent de courir au milieu
de tant d'écueils, jusqu'à ce qu'il les eût
observés à mer basse du haut de son grand
mât pour pouvoir juger alors définitive-
ment quel chemin il devoit prendre. Le
choix étoit important & difficile. M. Cook
étoit encore incertain s'il falloit passer par
le sud, à travers les hauts fonds, ou cher-
cher une sortie par l'est ou par le nord. Il

étoit également impossible de dire laquelle de ces deux routes présenteroit plus d'obstacles & de dangers.

L'IMPARTIALITÉ & la bonté de M. Cook dans la distribution des provisions, ne doivent pas être oubliées. Dès qu'on pêchoit ou des tortues ou du poisson, tout étoit également partagé entre ceux qui étoient à bord. Le dernier matelot, le moindre mousse, en recevoit une portion égale à celle de M. Cook lui-même : ce chef prudent avoit justement remarqué qu'un capitaine est intéressé à ne jamais s'écarter d'une pareille règle dans un semblable voyage.

IL se présenta bien des difficultés quand on fut sorti de la rivière de l'Endéavour. Le 5 d'Août, M. Cook n'eut pas fait beaucoup de chemin, qu'il vit de toutes parts des hauts fonds, qui l'obligèrent vers le soir de rejetter l'ancre ; le lendemain matin le vent fut si fort, 5 Août.

qu'on ne put pas appareiller. Quand la
CHAP. II. marée fut baſſe, M. Cook monta au
ANN. 1770 haut du mât, ainſi que pluſieurs de ſes officiers, pour examiner s'ils ne découvriroient pas un paſſage. Mais rien ne frappa leur vue que les briſans, qui s'étendoient du ſud à l'eſt, & du nord oueſt auſſi loin que la vue pouvoit porter. Il ne leur ſembla pourtant pas que ces briſans fuſſent l'effet d'un ſeul banc de récifs, mais de pluſieurs très-diſtincts. Sur celui qui paroiſſoit le plus éloigné dans l'eſt, la mer ſe briſoit avec plus d'impétuoſité que ſur les autres : auſſi M. Cook jugea que c'étoit le dernier; il demeura alors convaincu qu'il n'y avoit d'autre chemin de ce côté là pour ſe rendre à la mer, qu'à travers le labyrinthe de ces écueils; & en même tems il étoit encore incertain ſur la route qu'il devoit ſuivre, quand le tems lui permettroit de lever l'ancre. L'opinion du maître d'équipage, étoit qu'il falloit reprendre le chemin du ſud ; comme le vent

vent souffloit très-fort & constamment de cette partie là, cette entreprise sembloit devoir être sans fin. Cependant s'il n'y avoit point de passage dans l'est, il étoit indispensable de s'y resoudre. Pendant toutes ces incertaines délibérations, la brise du sud continua, augmenta même jusqu'au 10 dans la matinée. Dès 10 Août. que le vent fut un peu plus modéré, M. Cook navigea vers la terre. Il avoit absolument résolu de chercher une sortie le long du rivage dans le nord.

En poursuivant cette route, l'Endeavour arriva vers midi, entre la pointe la plus éloignée qu'on avoit en vue, & trois isles qui étoient à quatre ou cinq lieues de cette pointe dans le nord. Là nos navigateurs crurent voir devant eux un chemin exempt d'écueils, & ils espérèrent qu'ils alloient être enfin hors de danger; mais leur espérance fut bientôt évanouie. C'est pourquoi M. Cook nom-

CHAP. II. ANN. 1770

nomma la pointe de terre, qui l'avoit trompé, *le Cap de la Flatterie* (*a*).

APRÈS qu'on eut gouverné quelque tems le long de la côte, où l'on croyoit trouver un chemin libre, l'officier, qui étoit en vigie au haut du grand mât, cria très-fort qu'il voyoit une continuation de terre, qui s'étendoit autour des trois isles, & qu'entre la terre & le vaisseau, il y avoit un large récif; soudain M. Cook monta lui-même au grand mât. Il distingua pleinement le récif qui alloit si loin sous le vent, qu'on ne pouvoit pas le doubler; mais ce que l'officier supposoit une prolongation de la grande terre, M. Cook le jugea une suite d'isles très-rapprochées. Le maître d'équipage & quelques autres qui montèrent aussi au grand mât, étoient d'une opinion

(*a*) Le cap de la Flatterie est au 14° 54′, de latitude sud, & an 214°, 43′ de longitude ouest.

toute différente. Ils soutinrent tous que la terre en face étoit non une suite d'isles, mais la grande terre; & leur assertion, devenoit d'autant plus inquiétante, qu'ils ajoutoient que des brisans paroissoient de tous les côtés. Dans une situation si alarmante, si cruelle, M. Cook chercha un fond un peu élevé, & y fit mouiller l'ancre, afin d'observer plus paisiblement la mer de cet endroit, qu'il nomma le *Point des Chercheurs*; & là, il se confirma dans sa première idée, dont la justesse fournit un des nombreux exemples de la supériorité de son jugement & de sa sagacité pour tout ce qui concerne la navigation.

DÉSIRANT alors d'observer plus distinctement les écueils & le canal qui étoit entr'eux, M. Cook se détermina à visiter la plus nord & la plus considérable des trois isles qu'il avoit devant lui. Sa hauteur & sa situation à cinq lieues en mer la rendoient très-propre au dessein

CHAP. II. ANN. 1770.

de notre marin. Le lendemain matin il partit donc dans la chaloupe pour s'y rendre, accompagné de M. Banks que son courage & son esprit, avide de connoître, engageoient à partager toutes les entreprises de son ami. Le maître d'équipage avoit été en même-tems expédié pour sonder la mer entre les basses isles & la grande terre. MM. Cook & Banks arrivèrent à l'isle nord à une heure après midi. Soudain, avec une espérance mêlée de crainte, ils s'acheminèrent vers la plus haute montagne. Là, dès que M. Cook jetta la vue autour de lui, il découvrit en-dehors des isles, & à la distance de deux ou trois lieues, un banc de rochers contre lequel la mer se brisoit d'une manière épouvantable, & qui se prolongeoit au-delà de la portée de la vue. Entre ces rochers & l'isle où il étoit, il ne paroissoit pas de haut fond. Il apperçut même plusieurs intervalles dans les premiers récifs qu'on avoit vus du vaisseau; & il espéra enfin de pou-

voir sortir par-là. Mais quelque désir, quelque raison qu'il eût de se fortifier dans cette espérance, les brouillards qui se levèrent ne lui permirent pas d'obtenir alors une satisfaction complète. Il se détermina à coucher dans l'isle, se flatant que le lendemain lui seroit plus favorable. En conséquence, lui & son ami s'établirent sous un arbrisseau qui croissoit sur le rivage ; mais ils n'y consacrèrent pas beaucoup de tems au sommeil. A trois heures du matin M. Cook reprit le chemin de la montagne, où il eut la mortification de trouver le tems encore plus brumeux que la veille. Il avoit déja envoyé sa chaloupe avec un des contre-maîtres pour sonder la mer entre l'isle & les récifs, & bien examiner le lieu où il sembloit y avoir un passage à travers ces récifs : le vent souffloit très-fort ; le contre-maître n'osa pas se hasarder à pénétrer dans ce passage ; il se contenta de venir dire à M. Cook qu'il étoit fort étroit. Cependant

CHAP. II. ANN. 1770.

M. Cook, qui jugea d'après la description du lieu, qu'il avoit été mal observé, ne perdit point courage.

TANDIS que M. Cook persévéroit dans ses examens, M. Banks, toujours occupé d'enrichir l'histoire naturelle, ramassa un grand nombre de plantes inconnues. Les lézards étoient les seuls animaux qu'il y eût dans l'isle; ce qui la fit nommer par nos voyageurs, l'*Isle des Lézards*. En s'en retournant au vaisseau, ils abordèrent sur une des isles basses & sablonneuses, où il croissoit des arbres, & où il y avoit une quantité incroyable d'oiseaux, principalement de poules de mer. Ils y trouvèrent aussi un nid d'aigle & le nid d'un autre oiseau, dont ils ne purent pas distinguer l'espèce; mais qui certainement doit être un des plus grands qui existent; du moins si on en juge par son nid qui étoit fait à terre avec des bâtons ou des branches d'arbres, & qui avoit vingt-six pieds de circonfé-

rence & deux pieds huit pouces de haut (*a*). Nos voyageurs nommèrent cette dernière isle, l'*Isle de l'Aigle*.

LORSQUE M. Cook fut à bord, il délibéra de nouveau très-sérieusement sur la route qu'il devoit suivre. D'après le rapport du maître, d'après ce qu'il avoit vu lui-même, il craignoit qu'en persistant à longer la côte, il ne fût arrêté par les récifs, & il ne se vît enfin forcé de retourner en arrière pour chercher un autre passage. Le délai que devoit occasionner un pareil retour, auroit certainement empêché nos navigateurs d'arriver assez tôt aux grandes Indes; & il leur étoit non-seulement important, mais d'une nécessité absolue d'éviter ce retard. Ils n'avoient plus à bord que

(*a*) Dans le vingtième volume des Transactions Philosophiques, pag. 361, il y a une courte relation de la Nouvelle Hollande, où l'on parle d'un nid plus grand que celui que virent MM. Cook & Banks.

CHAP. II. ANN. 1770.

pour trois mois de provisions. M. Cook déclara donc à ses officiers que d'après son opinion & ses différentes remarques, le meilleur parti qu'il y avoit à prendre, c'étoit de s'éloigner entièrement de la côte jusqu'à ce qu'on pût s'en rapprocher avec moins de danger. Ses officiers l'approuvèrent unanimement.

13 Août.

D'APRÈS cette résolution, on remit à la voile le 13 Août au matin; & bientôt on passa par une ouverture ou canal que M. Cook avoit apperçu de l'isle des Lézards, dans le récif extérieur. Quand le vaisseau fut en-dehors des brisants, on ne trouva plus de fond avec une sonde de cent cinquante brasses; mais bien une vaste mer, dont les vagues se déployoient du sud-est; signe certain qu'il n'y avoit plus de ce côté-là ni terres, ni écueils.

UN si heureux changement de situation se fit vivement sentir. L'ame des Anglois en étoit remplie, & leur conte-

nance annonçoit leur satisfaction. Ils avoient été près de trois mois continuellement menacés de périr. Quand ils passoient la nuit à l'ancre, ils entendoient autour d'eux une mer impétueuse qui se brisoit contre les rochers, & ils savoient que si malheureusement la corde de l'ancre cassoit, ils n'échapperoient point au naufrage. Ils avoient parcouru trois cens soixante milles, obligés d'avoir sans cesse un homme occupé à jetter le plomb & à sonder les écueils à travers lesquels ils navigeoient; chose, dont aucun autre vaisseau ne pourroit peut-être pas fournir un aussi long exemple. Mais maintenant nos navigateurs viennent de trouver une mer libre & profonde; & la joie qu'ils en ressentent est proportionnée aux dangers qu'ils ont éprouvés. Cependant les vagues qui leur montroient qu'il n'y avoit plus auprès d'eux, ni des rochers, ni des bancs de sable, leur firent connoître en même-temps qu'ils ne pouvoient pas se confier en leur vais-

CHAP. II. ANN. 1770.

seau, comme ils le faisoient, avant qu'il eût heurté contre les rocs. Les flots, en le frappant, fatiguèrent sa voie d'eau quoiqu'on l'eût bien racommodée, & il entroit dans le vaisseau neuf pouces d'eau par heure. Si les Anglois n'avoient pas été depuis peu dans le danger le plus imminent, en considérant le mauvais état des pompes, l'eau que faisoit l'Endéavour, & la route qui leur restoit à parcourir, ils auroient été encore plus inquiets.

LE canal par où l'Endeavour passa à travers les récifs pour gagner la haute mer, est au 14° 32′ de latitude sud; il sera toujours reconnoissable par la position des trois isles, auxquelles, conséquemment à l'utilité dont elles peuvent être aux voyageurs, M. Cook donna le nom *d'isles de la Direction.*

IL n'y avoit pas long-tems que nos marins jouissoient de la satisfaction de

ſe croire à l'abri des écueils, ils pourſuivoient tranquillement leur courſe pendant la nuit du 15 d'Août, la ſonde étoit jettée fréquemment, mais avec cent quarante braſſes de ligne, elle ne donnoit pas de fond. Cependant à quatre heures du matin le 16, on entendit 16 Août. diſtinctement le mugiſſement des flots qui battoient un rocher, & dès que l'aube le permit, on contempla l'écume qui s'élevoit à une prodigieuſe hauteur. Il étoit tout au plus à un mille de diſtance : les vagues entraînoient rapidement le vaiſſeau de ce côté-là. Cependant on ne pouvoit pas attraper le fonds avec une ancre ; & il n'y avoit pas aſſez de vent pour porter la voile. Dans cette affreuſe ſituation, les canots pour touer le vaiſſeau, étoient la ſeule reſſource ; car malheureuſement on racommodoit la chaloupe ; enfin, par le ſecours du grand & du petit canot, on parvint à gagner un peu dans le nord ; il étoit déjà ſix heures du ſoir : nos navigateurs n'é-

CHAP. II. ANN. 1770.

toient pas à cent pas du rocher, sur lequel se brisoit avec impétuosité la même lame qui baignoit le côté du vaisseau. L'intervalle qui séparoit les Anglois du naufrage, n'étoit que d'une seule vague, & on ne pouvoit atteindre avec les sondes la profondeur de cette vague terrible; le charpentier ayant précipitamment arrangé la chaloupe, on la mit à la mer & elle aida les canots à touer le vaisseau. Mais leur secours eût été inutile, si, par le plus grand bonheur, un léger vent ne s'étoit pas levé à l'instant où nos voyageurs alloient périr. Ce vent étoit si foible, qu'en tout autre tems on ne l'auroit pas remarqué : mais alors il suffit pour changer la balance, & avec le travail des rameurs qui étoient dans les canots, il écarta l'Endeavour loin des récifs. L'espoir ranima un peu les Anglois : mais avant dix minutes le vent cessa tout-à-fait, les courans reprirent leur force, & le vaisseau fut encore emporté à deux cens pas des brisans.

Cependant le petit vent se leva de nouveau, & dura dix minutes de plus. Pendant ce tems-là, on découvrit une ouverture à travers les rochers. Immédiatement M. Cook envoya un des contremaîtres pour l'examiner; il revint dire que l'ouverture n'avoit pas plus de largeur que le vaisseau n'étoit long, mais que la mer y étoit paisible; on eut soudain l'espoir de se sauver en franchissant ce passage. On en fit même l'essai; mais sans y réussir. Dès qu'à l'aide de la brise & du touage des canots, les Anglois furent vis-à-vis de l'ouverture, ils trouvèrent la mer haute; & à leur grand étonnement, le reflux commença à sortir & à venir vers eux par ce passage, comme l'eau qui court par l'écluse d'un canal de moulin. Contre leur attente cet accident leur fut de quelque avantage. Le même courant qui les empêchoit de franchir le passage du rocher, les en écarta d'environ un quart de mille, & ensuite les toueurs furent si bien favo-

CHAP. II. ANN. 1770

risés par le reflux, qu'avant midi ils eurent gagné deux mille de chemin; malgré cela leur délivrance étoit incertaine, parce que, quand bien même le vent qui avoit calmé eût soufflé encore, le flux recommençant, ils alloient être de nouveau ramenés vers les récifs. Tous leurs efforts n'auroient pu les en garantir; mais une autre ouverture fut apperçue à environ un mille dans l'oueſt. Soudain M. Cook chargea M. Hicks, son premier lieutenant, d'aller l'obſerver. Pendant ce tems-là les Anglois ſe débattoient avec la marée, tantôt lui réſiſtant, tantôt entraînés par elle; & dans ce pénible travail, chacun rempliſſoit ſon devoir, avec autant d'exactitude & de tranquillité, que s'il n'y avoit point eu de péril. Enfin, M. Hicks rapporta que l'ouverture, quoique étroite & dangereuſe, pouvoit être paſſée. Cette ſimple poſſibilité ſuffit; on ſe diſpoſa à la tenter. Le danger qu'elle offroit étoit moins cruel que de demeurer dans une ſituation ſi horrible; un vent

léger qui se leva heureusement, le travail des canots & le flux conduisirent le vaisseau devant l'ouverture, à travers laquelle il passa avec une épouvantable rapidité. La force de ce torrent empêcha l'Endéavour de dériver d'aucun côté du canal, qui n'avoit pourtant pas plus d'un quart de mille de large, & dont la profondeur étoit extrêmement inégale, donnant tantôt trente brasses, tantôt sept, d'un fond sale.

AUSSI-TÔT que nos navigateurs furent hors des récifs, ils mouillèrent l'ancre. Leur joie étoit excessive quand ils regagnèrent cette douce sécurité, qu'ils venoient de perdre après en avoir joui trois jours avec tant de satisfaction. Les rochers, les hauts fonds si dangereux pour les marins, même quand ils sont connus & marqués sur les cartes, le deviennent bien davantage dans des mers où l'on n'a point encore navigué. D'ailleurs, dans la partie du globe où étoit alors M. Cook,

CHAP. II. ANN. 1770.

il y a d'autant plus de péril à les appro
cher, qu'ils ſont ordinairement de co
rail, qu'ils s'élèvent perpendiculairemen
du fond de la mer, & que leur ſurfac
eſt toujours couverte par la marée mon
tante. Enfin là les vagues énormes d
la vaſte mer du Sud, rencontrant tout-à
coup l'obſtacle de ces rochers, ſe briſen
contre eux avec une inconcevable vio
lence, & préſentent à l'œil épouvanté d
navigateur, une agitation des flots qu
les écueils ni les tempêtes ne peuvent ja
mais produire dans notre Océan. Un vaiſ
ſeau fatigué, peu de proviſions, beaucou
d'autres cauſes ſe joignoient aux périls d
la mer pour effrayer nos voyageurs. Ce
pendant l'homme eſt ſi courageux, l
gloire de faire des découvertes eſt ſi flat
teuſe & ſi brillante, que M. Cook &
ſes compagnons bravoient gaiement le
dangers, & ſe ſoumettoient à tous le
inconvéniens. Ils aimoient mieux en
courir le riſque d'être taxés d'impru
dence & de témérité, que d'abandonne
un

un pays qu'ils avoient découvert, sans en achever l'examen, ou que de s'exposer à l'humiliante accusation de manquer de courage & de persévérance. Il n'est pourtant pas inutile de remarquer que c'étoit principalement l'ardeur & la magnanimité du Chef qui inspiroient de tels sentimens à ses dignes compagnons.

M. COOK ayant passé les récifs, se détermina à se rapprocher de la côte, quelles qu'en fussent les conséquences, & de la suivre en faisant route vers le nord. Sa raison étoit qu'en sortant des écueils, il pouvoit bien avoir été entraîné assez loin de la terre pour n'être plus en état d'assurer si la Nouvelle-Hollande se joint, ou non, à la Nouvelle-Guinée; question qu'il avoit résolu de décider, depuis le premier instant que cette terre s'étoit offerte à ses regards. Cependant pour témoigner sa reconnoissance de la grace que l'Être suprême

CHAP. II. ANN. 1770.

venoit de faire aux Anglois, en leur offrant un passage à travers le banc de rochers, M. Cook donna à ce passage le nom de *Canal de la Providence.*

17 Août. DANS la matinée du 17 Août, les canots furent envoyés à la recherche de quelques rafraîchissemens. L'après-midi, ils revinrent avec deux cens quarante livres de coquillages, principalement de petoncles. Quelques-uns de ces petoncles étoient si bien attachés au roc qu'il falloit deux hommes pour les faire remuer, & le poisson qui étoit dedans pesoit jusqu'à vingt livres. M. Banks qui avoit fait une petite excursion, dans son canot avec le docteur Solander, rapporta beaucoup de coquilles très-curieuses & plusieurs coraux.

19 *Id.* LE 19 du même mois, nos voyageurs se trouvèrent environnés de rochers & de bancs de sable. Mais comme ils avoient été récemment exposés à de

plus grands dangers, & que ces ſortes d'objets leur étoient devenus familiers, ils les regardoient aſſez indifféremment.

LE 21 il eurent deux points de vue, entre leſquels ils ne purent appercevoir de terre, & ſoudain ils conçurent l'eſpérance d'avoir enfin trouvé le paſſage pour ſe rendre dans la mer des Indes. Cependant, M. Cook qui pouvoit porter ſon jugement avec non moins de certitude que ſes compagnons, ſe détermina, avant de rien prononcer, à débarquer ſur une iſle qui ſe préſentoit au ſud-eſt de ce paſſage. Il y alla donc dans un canot avec MM. Banks & Solander, & accompagné d'un parti de ſoldats. Au moment qu'ils voulurent mettre pied à terre, quelques Indiens qui étoient ſur le rivage, ſemblèrent diſpoſés à empêcher le débarquement; mais bientôt ils ſe retirèrent avec tranquillité. Les Anglois gagnèrent immédiatement la plus haute montagne, d'où ils ne

21 Août.

CHAP. II. ANN. 1770.

purent voir aucune terre entre le sud-oueſt & l'oueſt sud-oueſt. Ainſi M. Cook ne douta plus de trouver un canal pour paſſer à la nouvelle Guinée. Comme il étoit prêt à quitter la côte de la nouvelle Hollande qu'il avoit parcourue depuis le 38° de latitude juſques au 10°, & qu'il étoit bien sûr qu'aucun Européen ne l'avoit vue avant lui, il y déploya encore le pavillon Anglois. Il avoit deja pris poſſeſſion de divers endroits; mais alors il en prit une plus entière de toute la côte eſt, ainſi que des baies, des ports, des rivières qui y ſont, & des iſles adjacentes, depuis le 38° de latitude juſqu'au 10° ½ ſud, pour le roi George III, & ſous le nom de la nouvelle province de Galles. Les ſoldats qui étoient avec M. Cook firent trois décharges de leur mouſqueterie, & les canons du vaiſſeau leur répondirent trois fois. Quand cette cérémonie fut achevée, les Anglois nommèrent l'iſle où ils étoient l'*Iſle de la Poſſeſſion*. Enſuite ils

s'acheminèrent vers le vaiſſeau, où ils eurent beaucoup de peine à ſe rendre à cauſe du reflux qui avoit beaucoup de rapidité. CHAP. II. ANN. 1770.

LE 23 le vent tourna au ſud-oueſt. Il ſouffloit peu, mais la mer étoit groſſe de ce côté-là ; ce qui, avec quelques autres circonſtances, confirma M. Cook dans l'idée qu'il avoit atteint l'extrémité nord de la Nouvelle-Hollande, & qu'il ne reſtoit devant lui qu'une mer libre à l'oueſt. Cette découverte lui cauſa beaucoup de ſatisfaction, non-ſeulement parce que les dangers & les fatigues du voyage ſembloient prêts à finir ; mais parce qu'il ne douta plus que la Nouvelle-Guinée & la Nouvelle-Hollande ne fuſſent deux iſles ſéparées. L'entrée du détroit eſt par le 10° 39′ de latitude ſud, & par le 218° 36′ de longitude oueſt. Le paſſage eſt entre la grande terre & un amas d'iſles au nord-oueſt, que M. COOK nomma les *Iſles du Prince de* 23 Août.

CHAP. II. ANN. 1770.

Galles, & qui peuvent probablement s'étendre auſſi loin que la Nouvelle-Guinée. Leur différence eſt très-grande en circonférence & en hauteur. Pluſieurs ſont couvertes d'herbes & de bois; & tout prouve qu'elles ſont habitées. M. Cook ne doutoit pas qu'il n'y eût un paſſage à travers ces iſles, auſſi facile que celui qu'il ſuivoit alors, & peut-être moins périlleux. Il n'auroit pas laiſſé à d'autres marins l'honneur de le vérifier; il l'auroit tenté lui-même, s'il avoit eu un équipage moins haraſſé & un vaiſſeau en meilleur état. Il donna au canal où il paſſoit alors, le nom de *Détroit de l'Endéavour*.

LA Nouvelle-Hollande, ou la côte eſt, appellée par M. Cook, *Nouvelle Province de Galles*, eſt le plus vaſte pays du monde connu, qu'on ne place pas au rang des continents. La longueur de la côte, que ſuivirent nos navigateurs, comprend en ligne droite 27° de

latitude; ce qui fait près de deux mille *milles* d'Angleterre. La surface quarrée de l'isle entière est plus grande que toute l'Europe. Nous n'entreprendrons pas d'en donner ici une description très-détaillée, qui se trouve déja dans les relations de M. Cook. Nous nous bornerons à en parler d'une manière générale.

NOUS observerons d'abord, relativement aux Indiens, que leur nombre est bien peu proportionné à la vaste étendue de leur pays. Les Anglois n'en ont vu qu'une fois trente ensemble. C'est lorsqu'ils étoient à la baie Botanique; & même quand les Indiens paroissoient déterminés à attaquer les Anglois, ils n'avoient guere parmi eux que quatorze ou quinze combattans. Ce qu'on rencontra de leurs hangars ou de leurs cabanes rassemblées, n'en pouvoit pas admettre un plus grand nombre. A la vérité nos voyageurs ne virent que la côte est, entre laquelle, & la côte de

CHAP. II. ANN. 1770.

l'oueſt, eſt une immenſe contrée entièrement inconnue; mais il eſt évident que, d'après l'état inculte du pays que les Anglois ont vu, cette contrée eſt abſolument déſerte, ou moins peuplée que le rivage de la mer. Les habitans de la Nouvelle-Hollande, ne connoiſſant aucune eſpèce de trafic, ne voulurent jamais ſe prêter aux échanges que leur propoſoient les Anglois. Les choſes qu'on leur donnoit étoient bien acceptées; mais dès qu'on leur propoſoit de donner quelqu'une de leurs armes en retour, ils avoient l'air de ne pas entendre. Il n'y a aucune raiſon de croire qu'ils mangent la viande crue; mais comme ils n'ont aucune eſpèce d'uſtenſile pour faire bouillir de l'eau, ils ne peuvent que rôtir leurs mets ſur des charbons, ou les pétrir entre deux pierres chaudes, comme les Inſulaires de la mer du ſud. Ils ſavent allumer du feu avec une extraordinaire facilité, & ils l'étendent d'une manière étonnante. Pour l'allumer, ils prennent

deux pièces de bois, dont une eſt ronde, de ſept ou huit pouces de long, & l'autre applatie. Ils taillent la pointe de la première en pointe un peu arrondie. Enſuite l'appuyant ſur l'autre, ils la tournent légérement & rapidement entre leurs mains. En faiſant cela, ils lèvent ſouvent leurs mains & les repoſent ſoudain comme pour preſſer davantage. Par ce moyen, ils font du feu en moins de deux minutes ; & avec la plus petite étincelle, ils en ont bientôt la quantité qu'ils veulent.

LES Anglois demeurèrent trop peu de tems chez ce peuple, pour pouvoir apprendre ſon langage; cependant comme cet objet eſt important pour les ſavans, & peut être fort utile dans les recherches ſur l'origine des diverſes nations d'Indiens nouvellement découvertes, M. Cook & ſes amis recueillirent quelques mots qui peuvent ſervir dans ces recherches juſqu'à un certain point.

CHAP. II. ANN. 1770.

M. Cook ne manqua pas non plus de faire des obſervations les plus exactes ſur les courants & ſur les marées de la Nouvelle-Hollande ; obſervations très-avantageuſes pour ceux qui entreprendront comme lui ce périlleux voyage. L'irrégularité des marées eſt très-remarquable ſur cette côte.

23 Août. LES Anglois partirent le 23 d'Août de la Nouvelle-Hollande ou nouvelle Province de Galles, pour ſe rendre à la

25 *Id.* côte de la Nouvelle-Guinée. Le 25 ils donnèrent ſur un dangereux haut fond ; le vaiſſeau avoit ſix braſſes d'eau : mais en ſondant tout autour, on n'en trouvoit que deux à la diſtance d'un demi cable. Ce haut fond étoit d'une ſi grande étendue, prenant de l'eſt par le nord, & allant de l'oueſt au ſud-oueſt, qu'il n'y avoit pas d'autre méthode pour s'en préſerver, que de retourner en arrière ; encore y avoit il bien peu d'eſpoir par ce côté-là. La marée étoit haute, & les

vagues courtes & briſées, prouvoient, que ſi le vaiſſeau touchoit quelque rocher, il ſeroit bientôt en pièces. Enfin, ſa ſituation devint ſi périlleuſe, que ſi ſa courſe avoit été portée tant ſoit peu, plus ou moins, à droite ou à gauche, il auroit frappé les écueils, avant qu'on eût eu le tems de les ſignaler. CHAP. II. ANN. 1770

M. COOK avoit deſſein de diriger ſa courſe au nord-oueſt, juſqu'à ce qu'il eût atteint la côte de la Nouvelle-Guinée: même, il vouloit y relâcher, ſi cela étoit praticable; mais les hauts fonds lui firent changer de route, dans l'eſpoir de trouver un canal plus sûr & une mer plus profonde. Cet eſpoir ne fut point vain. Le 26 d'Août, à midi, le fond augmenta par dégrés juſqu'à vingt-ſix braſſes. Le 28 on vit la mer couverte d'une écume épaiſſe & noire, ſemblable à celle que les matelots appellent du fray de poiſſon. Dès que M. Cook vit cette écume, il eut quelque crainte de ſe retrouver

26 Août.

28 *Id.*

CHAP. II. ANN. 1770.

encore parmi les écueils ; mais la profondeur de la mer qu'on ſonda dans les endroits où flottoit l'écume, étoit la même qu'aux environs. La même choſe avoit été obſervée ſur les côtes du Bréſil & de la Nouvelle-Hollande ; & alors on n'étoit pas bien loin de terre. MM. Banks & Solander examinèrent ſoigneuſement l'écume : mais ils ne purent pas dire poſitivement ce que c'étoit ; il leur ſembla ſeulement qu'elle contenoit quelque ſemence végétale. Bientôt on en apperçut davantage. Les matelots ceſſèrent de la prendre pour du fray, & inventant un nouveau nom, ils l'appellèrent de la ſciure de mer.

3 Sept. L'AUBE du 3 de ſeptembre fit voir à nos navigateurs la Nouvelle-Guinée. Ils continuèrent de s'en approcher avec un bon vent juſqu'à neuf heures du matin qu'ils ne trouvèrent plus que trois braſſes d'eau. Ils étoient pourtant encore à trois ou quatre milles de la terre.

On mit soudain la chaloupe à la mer, & M. Cook s'embarqua dans son canot avec M. Banks, le docteur Solander, le domestique de M. Banks, & quelque autres formant tous ensemble un parti de douze hommes bien armés. Aussitôt qu'ils furent à terre, ils virent des traces de pieds d'hommes, imprimés récemment dans le sable. Pensant bien que les habitans n'étoient pas éloignés, & voyant un bois vaste & épais, à une centaine de pas du rivage, ils crurent nécessaire de se conduire prudemment, pour qu'en cas d'attaque, leur retraite vers le canot ne fût point coupée. Ils marchèrent le long du bois, & ils trouvèrent bientôt un bosquet de cocotiers, sur lesquels ils portèrent des regards de complaisance & de désir; mais ne croyant pas qu'il fût sage d'y grimper, ils continuèrent leur chemin, sans toucher un simple coco. Ils étoient à peine à un quart de mille du canot, que trois Indiens s'élancent du bois en jettant un

CHAP. II. ANN. 1770.

cri horrible, & en courant vers les Anglois. Le premier de ces Indiens lança alors à côté de lui quelque chose qu'il tenoit dans sa main, & qui brûla comme de la poudre à canon, mais sans bruit. Les deux autres tirèrent soudain leurs fleches. Les Anglois se virent donc dans la nécessité de faire usage de leurs fusils, d'abord avec du petit plomb, ensuite à balle, & bientôt les Indiens s'enfuirent avec beaucoup d'agilité. Comme M. Cook ne se soucioit point d'envahir ce pays, & qu'il étoit convaincu qu'il n'y avoit rien à obtenir de bonne volonté, il retourna promptement, avec ses compagnons, vers le canot. Dès qu'ils furent embarqués, ils ramèrent en passant devant les Indiens qui étoient alors accourus sur la plage au nombre d'environ soixante ou quatre vingt. Ils paroissoient ressembler beaucoup aux nouveaux Hollandois. Leur stature est la même ; ils ont également les cheveux courts ou tondus. De plus, ils sont

auſſi abſolument nus ; mais la couleur de leur peau n'eſt pas auſſi brune ; ce qui ne vient peut-être que de ce qu'ils ſont plus propres. Pendant que les Anglois les regardoient, ils faiſoient des défis, & ils lançoient leurs feux, ſouvent même quatre ou cinq à la fois. Les Anglois ne purent jamais comprendre ni ce que c'étoit que ces feux, ni à quoi ils pouvoient être bons. Ceux qui les déchargeoient tenoient en main un petit bâton, qu'ils lançoient à côté d'eux, & immédiatement il en ſortoit du feu & de la fumée, comme d'un coup de fuſil. Les perſonnes qui étoient à bord du vaiſſeau, voyant cet étonnant phénomène, crurent que les Indiens avoient des armes à feu. Du canot même il ſembloit que c'étoit des ſalves de mouſqueterie qui ne retentiſſoient point.

LE lieu où M. Cook étoit alors, ſe trouve à 6° 15′ de latitude ſud, à environ ſoixante-cinq lieues au nord-eſt

CHAP. II. ANN. 1770.

du port Saint-Auguſtin, ou Cap Welche & près de celui qui eſt nommé ſur le cartes, *Cap de la Colta de San Bona ventura*. Cette côte eſt de toutes part richement couverte d'herbes & de bois Les cocotiers, les arbres à pain & le bananiers y abondent. En outre, on y voit beaucoup d'arbres & de plante ſemblables à ceux des iſles de la mer du ſud, de la Nouvelle-Zélande & de la Nouvelle-Hollande.

DÈS que les Anglois furent tous à bord du vaiſſeau, ils firent voile vers l'oueſt, M. Cook ayant réſolu de ne s'arrêter pas plus long-tems ſur la côte où il venoit de débarquer. Cette réſolution plut beaucoup à la plus grande partie de l'équipage; mais quelques officiers déſiroient au contraire qu'on renvoyât à terre un parti d'hommes pour cueillir des noix de coco. M. Cook le refuſa abſolument, parce qu'il regardoit une pareille entrepriſe comme injuſte & cruelle.

cruelle. Il étoit certain, d'après ce qu'avoient déja fait les Indiens, que si on eût voulu attenter à leur propriété, ils l'eussent vaillamment défendue. Dans ce cas, la vie de plusieurs d'entr'eux eût été sacrifiée; peut-être même quelques Anglois auroient succombé. M. Cook auroit été très-fâché d'avoir une querelle avec les Indiens, quand bien même il y auroit été forcé pour des choses de première nécessité : mais il lui sembloit vraiment criminel de s'y exposer, pour obtenir la satisfaction passagère de manger quelques noix de coco. Le même inconvénient se présentoit dans tous les endroits de cette côte, soit au nord, soit à l'oueſt. Il y avoit par-tout des habitans guerriers. D'ailleurs, il eût fallu que le vaisseau pût approcher assez de la terre pour que les canots protégeassent le débarquement en cas de besoin. Et avant de trouver un tel endroit, nos navigateurs auroient été si loin dans l'oueſt, qu'ils se seroient vus forcés de se rendre

CHAP. II. ANN. 1770

CHAP. II. ANN. 1770

à Batavia, dans le nord de Java. Ce qui, suivant M. Cook, n'étoit pas aussi exempt de péril, que de passer au sud de Java par le détroit de la Sonde. Une autre raison qu'il avoit de se rendre promptement à Batavia, c'étoit la voie d'eau de son vaisseau qui lui faisoit craindre d'être obligé de carener à son arrivée dans ce port. Enfin, il n'espéroit de faire aucune découverte, dans des mers déja fréquentées & décrites par les Géographes Espagnols, & sur-tout par les Hollandois. Le seul avantage qu'il reclamoit, c'étoit d'avoir prouvé, sans réplique, un fait important; savoir, que la Nouvelle-Hollande & la Nouvelle-Guinée, sont deux pays séparés.

AINSI, sans s'arrêter davantage sur la côte de la Nouvelle-Guinée, l'Endéavour partit le même jour, en dirigeant sa route vers l'oueſt. Pendant ce voyage, M. Cook eut occasion de rectifier les
6 Sept. erreurs des premiers navigateurs. Le 6

de septembre, avant le jour, les Anglois passèrent près d'une petite isle, située au nord-nord-oueſt. Comme le jour commençoit, ils en virent une autre fort basse & fort grande, qui s'étendoit de ce quartier au nord-nord-eſt. M. Cook seroit descendu sur cette dernière isle pour en examiner les productions, si le vent n'avoit pas soufflé trop fort. A moins que ces deux isles ne soient compriſes dans les isles d'Arrou, elles n'ont point de place sur les cartes géographiques ; & si c'eſt des isles d'Arrou qu'elles font partie, elles sont placées trop loin de la Nouvelle-Guinée (*a*). Quelques autres terres, vues le même jour, doivent, par leur distance, appartenir aux isles d'Arrou ; mais s'il falloit en croire les premières cartes, elles seroient un dégré plus loin dans le sud.

(*a*) M. Cook trouva la partie sud de ces isles, au 7° 6′ sud, de latitude & 225° oueſt de longitude.

CHAP. II. ANN. 1770. 7 Sept.

LE 7 du même mois, nos voyageurs étoient au 9° 30′ de latitude sud, & au 229° 34′ de longitude oueſt. Ils auroient dû voir les iſles de Weaſel qui ſont portées ſur les cartes à vingt ou vingt-cinq lieues de la nouvelle Hollande; mais comme on n'apperçut rien, M. Cook jugea que ces iſles étoient indiquées par les Géographes, d'une manière erronée. Ceci ne doit nullement ſurprendre. Non-ſeulement ces iſles, mais toute la côte qui borne la vaſte mer où elles ſont ſituées, ont été parcourues à pluſieurs repriſes & par différentes perſonnes qui n'avoient point les connoiſſances néceſſaires pour tenir des journaux auſſi exacts qu'on les tient aujourd'hui. D'ailleurs les nombreuſes découvertes des premiers navigateurs ont été tracées ſur la carte géographique par d'autres que par eux, & peut-être plus de cent ans après qu'elles ont été faites.

EN pourſuivant leur route, nos voya-

geurs paſsèrent près des iſles de Timor, de Timor Lavet & de Seman. Pendant qu'ils étoient aux environs des deux dernières, le 16 ſeptembre à 10 heures du ſoir, ils apperçurent dans le ciel un phénomène pareil, à quelques égards, à une aurore boréale, mais à d'autres, fort différent. Il formoit une lumière rouge & épaiſſe qui s'élevoit à environ vingt dégrés au-deſſus de l'horiſon; & quoiqu'il variât dans ſon étendue, il ne comprenoit jamais moins de huit ou dix points de compas. A travers la lumière principale, & en-dehors de cette lumière, partoient de tems-en-tems des rayons d'une couleur plus brillante qui reſſembloient aſſez à ceux d'une aurore boréale, mais entièrement exempts des éclats & des vibrations qu'ont ceux de ces ſortes d'aurores. Ce grand corps de lumière étoit au ſud-ſud-eſt du vaiſſeau. Il dura, ſans aucune diminution, juſqu'à minuit, & probablement plus long-

CHAP. II. ANN. 1770

tems ; mais M. Cook & ses amis cessèrent de l'observer.

LE même jour, M. Cook ayant passé toutes les différentes isles désignées sur les cartes, entre Timor & Java, ne s'attendoit pas à en rencontrer d'autres dans le même endroit ; mais le lendemain matin il en vit une portant à l'oueſt-ſud-oueſt ; & il crut d'abord qu'il avoit fait une nouvelle découverte. Dès que nos voyageurs l'eurent approchée par le côté nord, ils eurent le plaisir de voir des maisons riantes, des cocotiers ; & ce qui les surprit bien plus agréablement encore, de grands troupeaux de moutons qui paissoient sur le rivage. Une partie de l'équipage de l'Endéavour étoit alors en assez mauvaise santé. On étoit fâché que M. Cook n'eût point voulu s'arrêter à Timor. Aussi M. Cook saisit avec plaisir l'occasion de relâcher dans un lieu qui sembloit si propre à fournir

les provisions, dont on avoit besoin, & à soulager les malades & les mécontens. Ce lieu étoit l'isle de Savu, nouvellement établie par les Hollandois.

LE principal dessein de M. Cook, fut de s'y procurer des provisions, qu'il n'obtint pas sans un peu de jalousie de la part de M. de Lange, le résident du Comptoir. Il eut en tout neuf jeunes buffles, six moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, plusieurs douzaines d'œufs, quelques cocos, des limons, un peu d'ail & plusieurs centaines de gallons de sirop de palme (*a*). Ces choses ne coutèrent qu'un prix très-raisonnable. Les Anglois furent en cela favorisés par un vieillard indien, qui paroissoit jouir d'une grande considération sous le Roi de l'isle. M. Cook &

(*a*) Un gallon contient à-peu-prés quatre bouteilles de France.

CHAP. II. ANN. 1770.

ſes amis furent un jour très-bien régalés par le Roi lui-même, quoique la royale étiquette empêchât cette majeſté de prendre part au repas qu'elle leur donna.

L'ISLE de Savu eſt en général ſi peu connue, que M. Cook n'avoit jamais vu de carte géographique, où elle fût exactement placée. Le centre de cette iſle, eſt par la latitude de 10°, 35' ſud, & par la longitude de 237° 30' oueſt. Elle préſentoit au vaiſſeau une perſpective, dont la beauté ne peut être égalée; la verdure de ſes champs bien cultivés, les montagnes richement couvertes de bois, & qui s'élèvent doucement & inſenſiblement; la hauteur majeſtueuſe des arbres droits & verdoyans, tout enfin, ce que la nature a prodigué à cette iſle délicieuſe, l'orne à un point, que l'imagination la plus brillante ne peut concevoir. Quant à ce qui concerne les habi-

tans, & les diverſes productions de l'iſle, M. Cook n'en fut guère informé que par M. de Lange.

CE qu'on raconte de la morale des Indiens de Savu, eſt ſur-tout bien extraordinaire, & a bien droit de plaire aux ames vertueuſes. Leur caractère, leur conduite eſt toujours irréprochable, & digne du chriſtianiſme le plus épuré. Quoiqu'il ſoit permis aux hommes d'avoir pluſieurs femmes, il eſt infiniment rare qu'ils en prennent plus d'une. Le vol n'eſt preſque pas connu parmi eux; & loin d'uſer jamais de vengeance, ſi par haſard il ſurvient entre eux quelque différend, ils le ſoumettent tout de ſuite de bonne volonté à la déciſion de leur Roi: car ils ont pour principe de ne jamais diſputer, de peur de faire naître quelque reſſentiment ou quelque malveillance. Leur propreté dans les vêtemens, leur délicateſſe en tout, eſt proportionnée à une morale ſi ſage. D'après quelques

CHAP. II. ANN. 1770

exemples de leur langage, il paroît qu'i a beaucoup de conformité avec celu des isles de la mer du sud : ils ont plu sieurs mots Otahitiens ; les termes nu mériques, sur-tout dérivent de la même origine.

21 Sept. 1 Octob.

LE 21 de septembre, nos navigateurs remirent à la voile ; & le 1 octobre, ils arrivèrent à la vue de l'isle de Java. Pendant la route de Savû à Java, M. Cook estimoit vingt minutes par jour de différence pour le courant de l'oueſt, & sur la côte de Java, il le jugea beaucoup plus fort. Il se trouva que son estimation étoit le juste équivalent des effets du courant sur le vaisseau ; car telle étoit la sagacité de M. Cook pour tout ce qui concerne la navigation, que rarement il se trompoit.

2 *Id.*

LE 2 octobre, deux vaisseaux Hollandois étant mouillés en-dehors de la pointe d'Anger, M. Cook envoya le

lieutenant Hicks à bord d'un de ces vaisseaux, pour avoir quelques nouvelles d'Angleterre, dont nos navigateurs étoient privés depuis si long-tems. M. Hicks rapporta que le Swallow, capitaine Carteret, avoit été à Batavia deux ans auparavant. Dans la matinée du 5, une chaloupe vint auprès de l'Endéavour; elle portoit un officier Hollandois, qui envoya à M. Cook un papier imprimé en Anglois, & en diverses autres langues. Ce papier, bien signé par un secrétaire, au nom du gouverneur & du conseil des Indes, contenoit neuf questions mal exprimées. M. Cook jugea à propos de ne répondre qu'à deux; savoir, à celles qui regardoient le nom & la nation du vaisseau, & sa destination. Le 9, nos navigateurs entrèrent dans la rade de Batavia, où ils trouvèrent le Harcourt, vaisseau de la compagnie des Indes Angloise, qui arrivoit de Londres, deux navires marchands Anglois, & beaucoup de vaisseaux Hol-

5 Octob.

9 Id.

CHAP. II. ANN. 1770

landois. Immédiatement un canot vint près de l'Endéavour ; & l'officier s'étant informé & du nom du vaisseau & de sa destination, il s'en retourna porter les réponses au commandant. En même tems, M. Cook envoya un de ses lieutenans apprendre son arrivée au gouverneur, & lui dire les raisons qui avoient empêché les Anglois de saluer ; car M. Cook crut devoir se dispenser de cette cérémonie, parce qu'il ne pouvoit faire usage que de trois canons & de ses pierriers, qui n'auroient pas été entendus.

COMME on s'accordoit universellement à penser que l'Endéavour ne pouvoit pas partir avec sécurité pour l'Europe, sans qu'on eût préalablement examiné sa quille, M. Cook se détermina à demander l'agrément de le faire mettre à terre à Batavia. Il présenta pour cela une requête au gouverneur & au conseil, qui fut promptement appointée,

avec l'offre de fournir aux Anglois tout ce qui leur ſeroit néceſſaire.

DANS la ſoirée du 10, il y eut à Batavia une tempête horrible. Les éclairs & le tonnerre ſe mêloient aux vents & à la pluie. Un vaiſſeau de la compagnie des Indes Hollandoiſe eut ſon grand mât briſé, & jeté ſur le pont. Le grand perroquet & le petit perroquet furent mis en pièces par la foudre. Le coup avoit été probablement attiré par une baguette de fer, qui étoit au bout du petit perroquet. Comme ce vaiſſeau étoit auprès de l'Endéavour, l'Endéavour auroit vraiſemblablement eu le même ſort, ſi, par bonheur, le conducteur du pare-à-tonnerre n'avoit pas été placé. La foudre ſuivit ce conducteur, & tomba hors du vaiſſeau; mais en même tems, on ſentit le même ébranlement que dans un tremblement de terre, & la chaîne du conducteur parut toute en feu. M. Cook ſaiſit cette occa- 10 Octob.

CHAP. II. ANN. 1770.

sion pour recommander l'usage des conducteurs électriques à bord des vaisseaux, & il espéra que les marins qui apprendroient cette aventure, se tiendroient en garde contre les barres de fer, qu'on met souvent au bout des mâts.

LES voyageurs Anglois avoient pris leur logement dans un hôtel ou taverne établi par ordre du Gouvernement. Là ils étoient fort chèrement & fort mal traités ; chose trop commune dans les auberges pour surprendre ; mais ils ne purent pas s'y soumettre long-temps. A force de remontrances, ils obtinrent une table un peu mieux servie. Peu de jours après, M. Banks loua une petite maison pour lui & pour sa suite ; & aussitôt qu'il y fut, il envoya chercher Tupia qui étoit resté malade à bord. Quand on le porta du vaisseau dans le canot, il étoit si languissant & si abattu, qu'il sembloit prêt à expirer ; mais dès qu'il entra dans Batavia, il se ranima un peu.

Un spectacle si nouveau, si extraordinaire pour lui, le rempliſſoit d'étonnement. Les maiſons, les rues, les voitures, le peuple, & une infinité d'autres objets, ſe préſentant tout-à-coup à lui, produiſirent dans ſon eſprit une eſpèce d'enchantement. Son petit compagnon, Tayeto, exprimoit ſon admiration & ſon plaiſir avec encore plus de tranſport. Il danſoit le long des rues, emporté par une ſorte d'extaſe, examinant chaque objet avec une impatiente curioſité, & courant inceſſamment d'une choſe à l'autre. Tupia conſidéroit principalement les différentes parures des perſonnes qui l'entouroient; & quand il fut informé que ces perſonnes portoient des habillemens ſuivant la mode particulière de leur nation, il déſira de ſe vêtir, lui, à la façon d'Otahiti. En conſéquence, on lui envoya du vaiſſeau des habits otahitiens, & il ſe para avec beaucoup de promptitude & de dextérité.

CHAP. II. ANN. 1770

M. Cook imaginoit qu'il trouveroit facilement à Batavia l'argent dont il avoit besoin pour faire racommoder son vaisseau; mais il se trompoit. Aucun particulier ne voulut fournir la somme nécessaire. Dans cette circonstance, M. Cook demanda par écrit au gouverneur lui-même, l'argent qu'il lui falloit; & le Gouverneur donna ordre qu'on le lui fournît du trésor de la Compagnie.

QUAND nos voyageurs eurent été neuf jours à Batavia, ils commencèrent à sentir les funestes effets du climat. Tupia, après le premier moment de joie qui l'avoit ranimé, devint plus malade. Le petit Tayeto fut attaqué d'une inflammation au poumon. MM. Banks & Solander eurent les fièvres; & en peu de tems, presque tous les Anglois, tant à bord qu'à terre, furent en mauvaise santé. Cet état les affectoit beaucoup, & l'avenir étoit encore plus décourageant. Tupia désira de jouir d'un air

air plus libre que celui qu'il reſpiroit au milieu des nombreuſes maiſons de Batavia. Soudain on lui fit dreſſer une tente ſur la petite iſle Cooper. M. Banks l'y accompagna, & continua à ſoigner lui-même ce pauvre Indien, juſqu'à ce que ſa propre maladie lui en ôtat le pouvoir. CHAP. II. ANN. 1770

LE 5 de Novembre, M. Monckhouſe, le Chirurgien du vaiſſeau, homme non moins eſtimable qu'habile, fut la première victime que ce fatal pays coûta aux Anglois. Leur ſituation fut encore aggravée par la perte d'un tel homme. Le 9 le petit Tayeto mourut; & Tupia, qui chériſſoit cet enfant avec toute la tendreſſe d'un père, accablé d'une perte ſi douloureuſe, ne lui ſurvécut que peu de jours. 5 Nov. 9 Nov.

LA maladie de M. Banks & celle du docteur Solander, s'accrurent à un tel point, que le médecin déclara qu'il n'y

CHAP. II.
ANN. 1770.

avoit d'autre moyen de sauver leur vie, qu'en les transportant à la campagne. On leur loua une maison à deux milles de la ville. Là, un air plus pur, & les soins de deux femmes Malaises qu'ils avoient prises pour les servir, les aidèrent à se rétablir peu-à-peu. Enfin, M. Cook tomba malade lui-même; & il ne restoit plus que dix hommes du vaisseau qui pussent agir.

CEPENDANT, au milieu de tant de maux, M. Cook étoit toujours attentif aux réparations de l'Endéavour. Quand on en visita le fond, on le trouva en bien plus mauvais état qu'on ne l'avoit craint. La fausse quille & la quille même étoient fort endommagées; il manquoit une grande partie du doublage. Parmi les diverses planches qui étoient gâtées, deux entières & la moitié d'une troisième, étoient si usées dans une longueur de six pieds, qu'il ne leur restoit pas un huitième de pouce d'épaisseur;

& dans ce même endroit, les vers avoient pénétré jusqu'aux membres du vaisseau. En cet état, l'Endéavour avoit pourtant parcouru bien des centaines de lieues, dans une partie du globe où la navigation est extrêmement pénible & dangereuse. Il fut alors heureux pour nos voyageurs de ne pas connoître tout le péril ; parce qu'ils n'auroient, sans doute, pas pu s'empêcher d'être très-inquiets, s'ils avoient su qu'une grande partie du fond de leur vaisseau n'étoit pas plus épais que la semelle d'un soulier, & qu'une aussi foible barrière défendoit seule leur vie contre une mer impétueuse & profonde.

LE prompt radoub de l'Endéavour satisfit beaucoup M. Cook ; aussi a-t-il rendu justice à cet égard aux Hollandois, en déclarant qu'il n'y a pas de chantier au monde où un vaisseau puisse être placé d'une manière plus commode, plus sûre, plus expéditive, &

CHAP. II. ANN. 1770. carené avec plus d'intelligence & d'adreſſe qu'à Batavia. Il fut, ſur-tout, très-content de la façon dont on éleva le vaiſſeau avec deux mâts; méthode qu'il préféra à la méthode angloiſe; car il n'étoit sûrement pas de ces hommes, qui, attachés aux vieilles coutumes, s'oppoſent toujours aux inventions dictées par la raiſon ou par l'expérience.

8 Déc. LE 8 de Décembre, la carêne fut entièrement achevée. Depuis ce jour juſ-
24 *Id.* qu'au 24, les Anglois s'occupèrent à ſe procurer de l'eau, des proviſions, & tout ce qui leur manquoit. Ils ſe pourvurent auſſi de nouvelles pompes. Mais les maladies de l'équipage rendirent ces opérations un peu longues.

DANS l'après-midi du 24 M. Cook prit congé du Gouverneur de Batavia, & de pluſieurs autres perſonnes avec qui il s'étoit lié, & dont il avoit reçu de bons offices. Pendant ce tems-là, il ar-

riva un événement qui faillit avoir des suites désagréables. Un matelot déserta d'un vaisseau Hollandois qui étoit en rade, & se sauva à bord de l'Endéavour. Il fut soudain reclamé comme sujet de la Hollande. M. Cook, qui étoit à terre, dit que si effectivement le matelot étoit Hollandois, il le rendroit sans difficulté. Cependant l'ordre en fut envoyé au lieutenant Hicks qui commandoit à bord; & M. Hicks refusa d'y accéder, parce que ce matelot, né en Irlande, étoit sujet de Sa Majesté Btitannique. En cela M. Hicks se conduisit conformément aux intentions de M. Cook. Alors le capitaine du vaisseau Hollandois redemanda, par un message du Gouverneur général, le matelot, qu'il dit être sujet du Dannemarck. M. Cook lui reliqua qu'il y avoit, sans doute, une népriſe dans le message, attendu que e Général ne reclameroit certainement as un Danois, dont le seul crime étoit le préférer le service de l'Angleterre

CHAP. II. ANN. 1770.

à celui de la Hollande. Il ajouta, en même-tems, que pour montrer combien il désiroit d'éviter les discussions, si le matelot étoit vraiement Danois, il le rendroit par politesse; mais que s'il étoit sujet des Anglois, il le garderoit, au risque de tous les événemens. Bientôt après, une lettre de M. Hicks confirma indubitablement que le matelot étoit Irlandois; & M. Cook envoya cette lettre au Gouverneur, en l'assurant qu'il ne consentiroit, sous aucun prétexte, à rendre le matelot. Une conduite aussi ferme, aussi décidée, produisit l'effet désiré. On n'entendit plus parler de cette affaire.

25 Déc. LE 25, au soir, M. Cook & M. Banks se rembarquèrent, ainsi que tous les Anglois qui avoient résidé constamment à terre. Les convalescens étoient encore loin d'avoir repris toute leur santé. Il y avoit encore quarante malades à bord, & le reste de l'équipage

étoit bien foible. Il eſt à remarquer que tous les Anglois avoient été incommodés, excepté le voilier ſeul, qui étoit un vieillard de ſoixante-dix à quatre-vingts ans, & qui s'enivra tous les jours pendant le tems qu'il fut à Batavia. Trois matelots & le domeſtique de M. Green moururent, ainſi que M. Mouckhouſe, Tupia & Tayeto. Ce n'eſt point l'air ſtagnant & mal ſain du pays qui fut ſeul cauſe de la mort du pauvre Tupia. Comme il avoit été accoutumé, dès l'enfance, à ſe nourrir de végétaux, & principalement de bons fruits, il contracta bientôt les maladies qu'occaſionnent les alimens qu'on a à la mer; & il auroit probablement ſuccombé à ce changement de vie avant d'arriver à Londres, quand bien même le vaiſſeau n'eût pas été obligé de relâcher à Batavia.

Nos navigateurs ne ſéjournèrent point dans cette iſle, ſans acquérir beaucoup de connoiſſances relatives aux produc-

CHAP. II. ANN. 1770.

tions du pays, ainſi qu'aux mœurs, aux coutumes des habitans. Ce qu'ils en apprirent eſt pleinement détaillé dans l'ouvrage du docteur Hamkeſworth, & ajoute beaucoup à ce qu'on ſavoit déja ſur le même ſujet.

27 Déc. 1771. 5 Janv.

LE mardi 27 de Décembre, l'Endéavour mit en mer. Le 5 de Janvier 1771, il s'arrêta au ſud-eſt de l'iſle du Prince. On vouloit y prendre de l'eau & du bois. On avoit auſſi beſoin de rafraîchiſſemens pour les malades, dont pluſieurs empiroient chaque jour, depuis le départ de Batavia. Auſſitôt que le vaiſſeau fut bien amaré, MM. Cook, Banks & Solander ſe rendirent à terre. A leur débarquement, ils furent conduits, par quelques Indiens qu'ils rencontrèrent, vers un homme qu'on leur dit être le Roi du pays. Après quelques complimens faits à ce Roi, les Anglois s'occupèrent de leurs affaires; mais ils ne purent pas, tout de ſuite, acheter des tortues qu'ils

désiroient, à cause de leur cherté. Ils furent plus heureux, dans leurs recherches, pour de l'eau. Ils en trouvèrent qui étoit située commodément pour eux, & qui paroissoit très-bonne. Lorsqu'ils voulurent se retirer, quelques Indiens leur vendirent trois tortues, sous la condition expresse que le Roi n'en seroit point informé.

LE jour suivant, le commerce fut établi avec les Indiens, aux termes que les Anglois voulurent. Ainsi ils achetèrent des tortues en abondance. Les trois qu'on avoit eues la veille, furent préparées pour l'équipage, qui, depuis près de quatre mois, n'avoit mangé que des viandes salées. M. Banks alla le soir rendre visite au Roi, qui étoit alors dans son palais, situé au milieu d'un champ de ris. Sa Majesté étoit très-occupée à faire cuire, elle-même, son souper; mais cela ne l'empêcha pas de recevoir gracieusement M. Banks. Le lendemain les

CHAP. II. ANN. 1771

échanges se continuèrent; les habitans apportèrent alors au marché, non-seulement des tortues, mais de la volaille, du poisson, des singes, des petits daims & des végétaux.

11 Janv. DANS l'après-midi du 11, M. Cook étant descendu à terre pour visiter les travailleurs qui coupoient du bois, ou qui rempliſſoient les tonneaux d'eau, il apprit qu'on avoit dérobé une hache. Il étoit important de prévenir les autres vols que cet exemple pourroit produire. Ainsi il résolut de ne pas le négliger, & d'en obtenir justice du Roi. Après quelque altercation à ce sujet, Sa Majesté promit que la hache seroit rendue le lendemain; ce qui fût exactement accompli.

15 *Id.* LE 15, l'Endéavour leva l'ancre, & remit à la voile (*a*). L'isle du Prince, où

(*a*) La pointe de Java, d'où M. Cook partit, est au 6° 49′ de latitude sud, & au 253° 12′ de longitude oueſt.

il s'arrêta dix jours, étoit autrefois très-fréquentée par les vaisseaux des diverses nations qui commercent dans l'Inde, & principalement par les Anglois: mais elle a été abandonnée, sous prétexte que l'eau y est mauvaise. Cette idée, cependant, ne vient que d'un défaut d'examen du ruisseau où on la puise. Il est effectivement Saumâtre du côté de son embouchure; mais dans le haut, l'eau est excellente. M. Cook pensoit avec raison, que l'isle du Prince est infiniment préférable pour la relâche des vaisseaux & à l'isle Nord & à la nouvelle Baye, attendu que dans ces derniers endroits on ne peut pas se procurer une aussi grande quantité de rafraîchissemens que dans le premier.

PENDANT que l'Endéavour voguoit vers le Cap de Bonne-Espérance, les maladies qui avoient commencé à Batavia, augmentoient d'une manière affreuse, & réduisoient nos navigateurs à

CHAP. II. ANN. 1771.

l'état le plus triste. Le vaisseau étoit alors semblable à un hôpital, où ceux qui pouvoient marcher avoient peine à suffire au service des malades. De peur que l'eau, qu'on avoit prise à l'isle du Prince, n'eût part à ce fléau, M. Cook ordonna qu'on la purifiât avec des limons, & pour prendre encore plus de précautions contre la putridité, il eut soin de faire arroser les entreponts avec du vinaigre. Mais la maladie avoit jetté de trop profondes racines, pour être promptement emportée. M. Banks en fut si accablé, qu'on désespéra de sa vie, & tous les autres étoient dans un si funeste état, que presque chaque nuit on jettoit un cadavre à la mer. C'est ainsi que furent ensévelis, en moins de six semaines, M. Sporing, l'un des aides de M. Banks, M. Parkinson, son peintre d'Histoire naturelle; M. Green, l'astronome (*a*); le bosseman, le char-

(*a*) M. Charles Green, étoit le plus jeune des

pentier, l'aide-charpentier, le pilotin Monckhouse, un autre pilotin, le pre-

fils de M. Josué Green de Swinton, près de Rotherham en Yorkshire, l'un des plus considérables fermiers & franc-tenanciers de son Comté. M. Charles Green, nâquit en 1735; il dut la principale partie de son éducation à M. John Green, son frère aîné, qui étoit maître d'Ecole à Londres, & qui prit bientôt le jeune Green pour son aide; celui-ci s'appliqua alors à l'Astronomie, & y fit tant de progrès, qu'à la fin de l'année 1760, il devint le collaborateur du docteur Bradley, à l'observatoire royal de Greenwich. Il succéda dans cette place à M. Charles Mason, parti pour le Cap de Bonne-Espérance, dans le dessein d'observer le passage de Vénus en 1761. Le docteur Bradley étant mort en 1762, & M. Bliss l'ayant remplacé, M. Green continua à aider M. Bliss, qui tres-valétudinaire, & résidant presque toujours à Oxford, le laissoit chargé de la plupart des observations astronomiques. En 1763 M. Green fut choisi, conjointement avec le docteur Maskelyne, pour suivre aux Barbades l'expérience de l'instrument de M. Harrison, pour mesurer les longitudes, & l'on mit un autre assistant à Greenwich jusqu'à son retour. Il revint à cet observatoire, & y demeura jusqu'à la mort de M. Bliss, & la nomination de M. Maskelyne à la place d'Astronome royal en 1764. M. Green fut alors employé par une Compagnie, qui avoit formé le projet de faire venir de l'eau de la rivière de Coln, en la prenant au-

CHAP. II. ANN. 1771.

mier voilier, le second voilier, le cuisinier, le caporal des soldats de marine,

dessous d'Unbridge, & la conduisant à Marybone; mais M. Green, ayant prouvé par son nivellement, qu'il y auroit un défaut de chûte, si l'eau étoit prise au-dessous du dernier moulin de cette rivière, & les propriétaires des moulins s'opposant à ce qu'on la prît au-dessus, le projet manqua. Le choix que la Société royale fit de M. Green, pour aller observer, avec M. Cook, le passage de Vénus, a déjà été mentionné dans cet Ouvrage. Il suffit d'ajouter que ce jeune Astronome périt victime du mauvais air de Batavia; parce que, quoiqu'il ne soit mort que douze jours après avoir quitté cet endroit, la dyssenterie qu'il y avoit prise, l'emporta le 29 Janvier 1771.

M. GREEN étoit fort versé dans différentes parties des Mathématiques & dans plusieurs autres sciences. Les recherches Métaphysiques, étoient particuliérement de son goût. Il se montroit plus jaloux de déployer ses connnoissances dans cette partie, que de profiter de celles qui pouvoient lui être utiles. Il aimoit sincérement ses amis; mais son inclination pour la plaisanterie lui en fit souvent des ennemis. Il étoit excellent Astronome, & le docteur Maskelyne, en demeuroit si bien convaincu, que quoiqu'ils se fussent brouillés aux Barbades, & qu'ils continuassent à vivre froidement ensemble, ce fut lui qui le proposa à la So-

deux calfats ; & neuf matelots, ce qui completoit le nombre de vingt-trois personnes, indépendamment de sept qui étoient morts à Batavia. Il est probable que ces calamités faisant une forte impression

ciété royale, comme la personne la plus capable d'observer le passage de Vénus, & il soutint ses intérêts contre l'opposition de quelques membres de la Société. Les Observations de M. Green, relativement au passage de Vénus, sont imprimées avec celles de M. Cook : mais ses Observations particulières vont bientôt être publiées, par les soins des commissaires de longitudes. M. Green fut employé quelque tems avec le docteur Scott, recteur de Simonburn, M. Falconer, l'auteur du *Naufrage*, & quelques autres Ecrivains, à la composition d'un *Dictionnaire des Sciences ;* mais il ne put les aider que jusqu'à moitié de l'Ouvrage. En recompense de son voyage aux Barbades, il fut nommé commissaire des vivres de la frégate l'Aurore, qui depuis fut destinée à porter aux Indes M. Vansittart & les autres Directeurs de la Compagnie anglaise ; mais M. Green étant absent avec M. Cook, M. Falconnet demanda qu'on le tirât de Bristol, dont il étoit lui-même le Commissaire, pour l'employer dans l'Aurore. En conséquence il a eu le malheur de périr avec cette frégate, & d'être englouti dans la mer à peu-près dans le même tems que M. Green.

CHAP. II. ANN. 1771

sur l'ame de M. Cook, lui firent alors porter ses pensées avec plus d'ardeur, vers les moyens de conserver la santé des gens de mer, moyens qu'il a employés depuis avec tant de succès.

15 Mars. LE vendredi, 15 de Mars, l'Endéavour arriva au Cap de Bonne-Espérance. Aussitôt que le vaisseau fut à l'ancre, M. Cook se rendit auprès du Gouverneur, qui l'assura qu'on lui fourniroit tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le pays. Son premier soin fut de rechercher un endroit pour débarquer ses nombreux malades. Une maison commode fut bientot trouvée, & on les y logea & nourrit au prix de deux schellings par jour chacun.

LA route de Java au Cap de Bonne-Espérance, ne fournit pas beaucoup de remarques utiles aux voyageurs; cependant M. Cook recueillit avec soin tout ce qui lui parut digne d'être observé, ne voulant

voulant pas omettre la moindre circonſtance qui pourroit contribuer à la ſécurité ou à la facilité de la navigation.

LE Cap de Bonne-Eſpérance a été ſi ſouvent décrit, que quand il entreroit dans le deſſein de mon Ouvrage de donner une relation détaillée des pays qu'a viſité M. Cook, j'omettrois pourtant tout ce que répète le docteur Hawkeſworth ſur le Cap de Bonne-Eſpérance. Il ſuffit donc de dire qu'après avoir demeuré au Cap le tems néceſſaire pour la guériſon des malades, pour réparer un peu le vaiſſeau, & pour faire de nouvelles proviſions, M. Cook repartit le 14 d'Avril, & dirigea ſa route vers Londres. Le 29 du même mois, au matin, il paſſa la ligne, ayant alors fait le tour du globe, dans la direction de l'eſt à l'oueſt. La conſéquence de ceci étoit qu'il avoit perdu un jour; ce qu'il arrangea à Batavia. Le premier de Mai, il arriva à Sainte-Helène, où il reſta

14 Avril.

29 *Id.*

1 Mai.

CHAP. II.

ANN. 1771 4 Mai.

jusqu'au 4, pour faire rafraîchir l'équipage. Pendant ce tems-là, M. Banks fit le tour de l'isle, & visita les endroits les plus dignes d'observation.

ON ne peut parler, sans indignation, de la manière dont les esclaves sont traités dans cette isle. Ils n'ont pour s'aider, dans leurs différens travaux, ni les animaux, ni les machines qu'on emploie ailleurs. Les charriots, les brouettes qui y seroient d'un grand avantage, n'y sont pas connus. Quoique tout ce qu'on y charrie, ne soit porté que par des esclaves, ils n'ont seulement pas la commodité d'une bricole. Les fardeaux les plus pesants sont placés sur leur tête. Ces malheureux ne paroissent aux colons de Sainte-Hélène qu'une race méprisable, faite pour les travaux excessifs & les châtimens. M. Cook observa avec peine que les exemples de cruauté étoient bien plus fréquens parmi nos Anglois de Sainte-Hélène, que chez

les Hollandois de Batavia & du Cap de Bonne-Eſpérance, à qui on reproche tant de manquer d'humanité; & il eſt impoſſible à une ame honnête & ſenſible de ne pas être bleſſée, lorſque de pareilles taches ſouillent des hommes qui ont l'avantage de porter le nom Anglois. Il ſeroit à déſirer que la cenſure de M. Cook eût été adreſſée aux créoles de Sainte-Hélène, par quelqu'un des voyageurs qui viſiterent cette iſle avant lui, puiſqu'on dit que cette cenſure a produit quelque bon effet. Si l'eſclavage ſubſiſte encore, quand la religion, l'humanité, & même la ſaine politique le condamnent, on doit du moins faire tout ce qu'il eſt poſſible pour en adoucir les horreurs.

CHAP. II. ANN. 1771

L'ENDÉAVOUR partit de Sainte-Hélène avec le Portland, vaiſſeau de guerre, & douze vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, & il continua à les ſuivre juſqu'au dix. Mais alors M.

CHAP. II. ANN. 1771

Cook s'appercevant que son vaisseau portoit plus pesamment la voile que les autres, & qu'il ne pourroit pas arriver aussitôt qu'eux, fit un signal au Portland. Le capitaine Elliot vint lui-même à bord de l'Endéavour. M. Cook lui donna ses livres de Lock, & les journaux de quelques officiers. Malgré cela l'Endéavour navigea en compagnie de la
23 Mai. flotte jusqu'au 23, qu'il ne vit plus aucun vaisseau. Le même jour, le premier Lieutenant, M. Hicks, mourut; & son corps fut jetté à la mer avec les cérémonies ordinaires. M. Charles Clerke, jeune homme plein de qualités estimables, & dont le nom reviendra souvent dans la suite de cet Ouvrage, reçut ordre de M. Cook de remplacer M. Hicks.

LES agrès & les voiles du vaisseau étoient devenus si mauvais, que quelque chose manquoit incessamment. Cependant nos navigateurs poursuivirent leur

route avec assez de sécurité. Le 10 de Juin l'isle du Lézard fut apperçue par Nicolas Young, le même mousse, qui, le premier, avoit découvert la terre de la Nouvelle-Zélande. Le 11 M. Cook remonta le canal. Le lendemain à 6 heures du matin il passa *Beachyhead*; l'après midi, il mouilla l'ancre aux Dunes, & il descendit à Déal.

CHAP. II. ANN. 1772. 10 Juin. 11 *Id.*

AINSI finit le premier voyage de M. Cook autour du monde; voyage dans lequel il éprouva tant de dangers, il découvrit tant de pays, & il montra tant de fois qu'il possédoit une ame supérieure, & digne des périlleuses entreprises & des efforts courageux auxquels il s'étoit exposé.

CHAP. III.
ANN. 1771

CHAPITRE III.

Contenant l'Hiſtoire du capitaine Cook, depuis la fin de ſon premier Voyage autour du Monde, juſqu'au commencement du ſecond.

LA manière dont M. Cook avoit exécuté ſon voyage autour du globe, lui donna juſtement droit à la protection du Gouvernement & à la faveur du Monarque. Le 29 d'Août, il eut une commiſſion pour commander dans la marine royale. D'après un noble ſentiment de ſon propre mérite, il ne ſe trouvoit pourtant pas aſſez récompenſé. Il déſiroit fortement le grade de Capitaine; mais lord Sandwich, qui étoit alors à la tête de l'Amirauté, ne put pas adhérer à la demande de M. Cook, quelqu'eſtime qu'il eût pour lui, attendu qu'une pareille condeſcendance auroit bleſſé

29 Août.

l'ordre du ſervice naval. La différence étoit ſeulement dans le titre, non dans les avantages. Un Commandant a les mêmes appointemens qu'un Capitaine; & quand il eſt employé, ſon pouvoir eſt le même. Mais la diſtinction qu'on met entr'eux, eſt un dégré néceſſaire pour parvenir aux premiers honneurs de cette profeſſion.

ON ne doit pas douter que le Préſident & le Conſeil de la Société Royale ne fuſſent très-ſatisfaits de l'exactitude avec laquelle le paſſage de Vénus avoit été obſervé. Les calculs de M. Cook & de M. Gréen, relatifs à cette obſervation, furent confiés aux ſoins de l'Aſtronome royal, pour qu'il en fît l'examen, & qu'il pût tirer les conſéquences importantes qui en réſultent pour les ſciences; & ce travail a été exécuté depuis avec autant d'attention que d'habileté.

CHAP. III. ANN. 1772 21 Mai.

LE 21 de Mai 1772, le Capitaine Cook communiqua à la Société Royale, dans une lettre adreſſée au docteur Maſkeline, une table des marées de la mer du Sud, d'après les obſervations faites à bord de l'Endéavour.

Le Capitaine Cook avoit déja acquis une grande réputation par le voyage qu'il venoit d'exécuter. Le public déſiroit vivement de connoître tant de ſcènes extraordinaires, tant d'objets nouveaux, qu'on a depuis expoſés à ſes regards. Auſſi on chercha à ſatisfaire la curioſité générale, par divers eſſais informes. Bientôt parut un Ouvrage intitulé : *Journal d'un Voyage autour du Monde.* Ce Journal étoit effectivement celui de quelqu'un qui avoit ſuivi le Capitaine Cook; & quoique très-imparfait, il réveilla l'attention publique. Le Journal de Sidney Parkinſon, deſſinateur de M. Banks, à qui ce Journal appartenoit, parce qu'il l'avoit chèrement

acheté, fut également imprimé sur une copie dérobée. Cependant une injonction de la Chancellerie en arrêta quelque tems la vente. Cet Ouvrage, quoique injustement publié, est recommandable par ses gravures. Mais celui qui a le plus dignement rempli l'attente du public, c'est la relation du voyage de M. Cook, rédigé par le docteur Hawkesworth. Cette relation fut écrite d'après le Journal de M. Cook lui-même & les papiers de sir Joseph Banks. Elle eut en outre l'avantage d'être enrichie d'une grande quantité d'excellentes cartes & de gravures, fournies par le Gouvernement. L'immense prix que les libraires payèrent cet Ouvrage, & l'avidité avec laquelle il fut lu, ptouvent l'ardent désir que la nation avoit d'être pleinement informée de tout ce qui concernoit les découvertes de notre navigateur.

LE Capitaine Cook avoit, pendant son voyage, parcouru l'Océan pacifique,

CHAP. III. ANN. 1772.

dans plusieurs de ces latitudes où, l'on soupçonnoit un continent Sud. Il avoit vérifié que ni la Nouvelle-Zélande, ni la Nouvelle-Hollande, ne font partie de ce continent. Malgré cela, il n'avoit point entièrement déterminé qu'il n'y en eût pas un; il n'osoit même rien assurer à cet égard, quoiqu'il eût détruit plusieurs raisons sur lesquelles on fondoit l'idée de l'existence de ce continent. On sait assez avec quelle satisfaction beaucoup de savans avoient adopté, depuis près de deux siècles, la créance des *Terres Australes inconnues*. Ils la soutenoient par beaucoup d'argumens philosophiques très-plausibles, & par divers faits qui favorisoient leurs raisonnemens. Celui qui écrit cet Ouvrage, se rappelle combien son imagination avoit été captivée dans les premières années de sa vie, par cette brillante hypothèse. Il il s'en occupoit avec transport; il lisoit avec délices les Auteurs qui vouloient que le continent Austral existât, & qui

déployoient les grandes conséquences que la découverte en devoit produire. Quoique son savoir fût, sans doute, bien inférieur à celui de plusieurs hommes illustres qui avoient embrassé un parti contraire, il étoit loin de leur céder; car il aimoit mieux écouter ce qui flattoit ses espérances. Cependant, dans tout ce qui a rapport à la philosophie, on doit ne jamais croire l'imagination, mais bien s'en rapporter à l'expérience. Ici, sur-tout, elle méritoit d'être employée. L'objet est de la plus haute importance, & digne de l'attention d'un grand Prince & d'une grande Nation.

HEUREUSEMENT le moment d'exécuter les plus savans projets étoit arrivé pour l'Angleterre. La protection qu'on accorde aux sciences, & qui fait tant d'honneur aux souverains, avoit été trop négligée par plusieurs de nos rois; mais George III aime à illustrer son règne par les encouragemens qu'il donne

CHAP. II. ANN. 1770.

& à la philoſophie & à la littérature. Ce qu'il avoit fait à la fin du premier voyage de M. Cook, étoit donc un juſte garant de ce qu'il devoit faire encore. Les diſpoſitions de Sa Majeſté étoient ardemment ſecondées par le lord placé à la tête de l'amirauté. Le comte de Sandwich, doué d'un eſprit capable de concevoir & de ſoutenir les entrepriſes les plus propres à étendre la navigation & les découvertes, deſiroit particuliérement qu'on fît une expédition qui achevât de déterminer l'incertitude où l'on étoit ſur l'exiſtence d'un continent ſud. Quiros ſemble avoir été le premier qui a eu l'idée de ce continent : il fut le premier du moins qui partit dans le deſſein de vérifier s'il exiſtoit. Il ne put pas réuſſir ; & les tentatives de divers autres navigateurs qui l'ont imité, ont également été ſans ſuccès.

DÈS qu'on eut réſolu d'accomplir ce deſſein, en 1771, on s'empreſſa d'y

travailler. Perſonne n'étoit jugé auſſi capable que le capitaine Cook pour le conduire de manière à porter auſſi loin qu'il ſoit poſſible les connoiſſances géographiques, & celles qui ſont particulières à la navigation. On crut que l'entrepriſe réuſſiroit mieux, ſi on armoit deux vaiſſeaux : on les choiſit, & on les équipa avec la plus grande attention. Après une mûre délibération des chefs de la marine, dans laquelle ils déférèrent beaucoup à la ſageſſe & à l'expérience du capitaine Cook, il fut jugé que les navires les plus propres à faire des découvertes dans des mers inconnues, étoient ceux qui étoient bâtis dans la forme de l'Endéavour. Une opinion, ſi conforme à celle de lord Sandwich, fut donc cauſe qu'on choiſit deux vaiſſeaux d'une conſtruction pareille. Ces deux vaiſſeaux avoient été bâtis à Whitby, par la même perſonne qui avoit bâti l'Endéavour, & ils furent achetés du capitaine Hammond de Hull.

CHAP. III. ANN. 1772.

Il y avoit quinze ou seize mois qu'ils étoient faits ; & , suivant le capitaine Cook, ils convenoient aussi parfaitement au voyage projeté, que s'ils avoient été construits exprès. Le plus grand, qui portoit quatre cent soixante-deux tonneaux, fut nommé *la Résolution ;* & on appella l'autre, qui étoit de trois cens trente-six tonneaux, l'*Aventure*. Le 28 de novembre 1771, M. Cook eut le commandement du premier. Vers le même tems, M. Tobias Furneaux obtint le commandement du second. L'équipage de la Résolution, en comprenant les officiers, fut de cent douze hommes. Celui de l'Aventure, de quatre-vingt un ; & dans l'armement de ces deux vaisseaux, on ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à leur succès. On leur donna une ample provision d'agrès & de vivres, & généralement tous les articles qui pouvoient non seulement leur être utiles, mais agréables. Lord Sandwich, animé d'un zèle infatigable,

1771. 28 Nov.

visita lui-même souvent ces vaisseaux, pour être assuré que l'équipement répondoit à ses vues, & à la satisfaction de ceux qui devoient s'embarquer. Les fournisseurs de la marine, en donnant les meilleures provisions, eurent soin de les faire préparer conformément au voyage qu'on alloit entreprendre. En outre, on y ajouta beaucoup d'articles anti-scorbutiques, de la drèche, de la sourkrout, des choux salés, du bouillon en tablettes, du sagou, de la moutarde, de la marmelade de carotes, du moût de bière, & de la bière.

LES soins furent les mêmes pour tout ce qui concernoit les sciences. L'amirauté engagea M. Williams Hodges, peintre & dessinateur, à faire le voyage, afin d'avoir des tableaux & des dessins de tous les objets, que la plume des voyageurs ne pourroit pas assez particulièrement décrire. M. John Reynold & son fils furent choisis pour la partie

CHAP III. ANN. 1771

de l'hiſtoire naturelle, & le Parlement leur accorda une ſomme conſidérable : enfin, pour que rien ne manquât, le Bureau des longitudes chargea M. Williams Wales & M. Williams Bayley des obſervations aſtronomiques. M. Wales s'embarqua dans la Réſolution ; & M. Bayley, dans l'Aventure. Le même Bureau leur fournit tous les inſtrumens néceſſaires, avec quatre pendules à longitude, dont trois conſtruites par M. Arnold, & une par M. Kendal, d'après les principes de M. Harriſon.

QUOIQUE le capitaine Cook eût été chargé du commandement de la Réſolution, depuis le 28 novembre 1771, les apprêts d'un ſi long & ſi important voyage, & les retardemens qui ſont preſque toujours inévitables, ne lui permirent de mettre à la voile que le 9 avril 1772 ; & il ne quitta *Long-Reach*, que le 10 de mai. En deſcendant la Tamiſe, il jugea à propos d'entrer dans

1772. 10 Mai.

le

le port de Shéerneſs, pour faire quelques changemens dans le grément de ſes hautes mâtures. Les officiers du chantier furent chargés immédiatement d'y pourvoir. Lord Sandwich & Sir Hugh Palliſer s'y rendirent, pour que l'exécution en fût plus prompte & plus sûre. Le vaiſſeau étant enfin prêt le 22 de juin, il partit de Shéerneſs; & le 3 de juillet, il joignit l'Aventure dans la rade de Plymouth. Lord Sandwich & Sir Hugh Palliſer, qui y étoient venus la veille pour viſiter les chantiers, rencontrèrent la Réſolution, en s'en retournant. Ils prirent ſoudain un canot, & allèrent à bord pour voir encore M. Cook, & ſavoir ſi ſon vaiſſeau étoit entièrement équipé à ſa ſatisfaction.

22 Mai.
3 Juin.

LE capitaine Cook reçut ſes inſtructions à Plymouth. Sans entrer dans un détail minutieux, il ſuffit de dire qu'il fut chargé du projet le plus étendu qui ſoit connu dans l'hiſtoire des découvertes

CHAP. III. ANN. 1770.

& de la navigation. Il étoit engagé non seulement à faire le tour du globe, mais à le faire dans les plus hautes latitudes sud, passant, de tems à autre, dans chaque coin de l'Océan pacifique, qui n'avoit point encore été examiné, pour pouvoir résoudre finalement & efficacement la question tant de fois agitée sur l'existence d'un continent sud, & découvrir toutes les parties de l'hémisphère austral, où les plus courageux efforts pourroient lui donner accès.

CHAPITRE IV.

Contenant l'Hiſtoire du capitaine Cook, pendant ſon ſecond voyage autour du Monde.

LE capitaine Cook leva l'ancre le 13 de Juillet; & ayant perdu bientôt Plymouth de vue, il arriva le 29 du même mois, à Funchiale, dans l'isle de Madère. Là, il prit de l'eau, du vin, & quelques autres proviſions; enſuite, il remit à la voile, en dirigeant ſa route vers le ſud. Il eſſaya alors de faire préparer trois futailles de mout épaiſſi de bière, & il réuſſit parfaitement. La liqueur fut très-potable. La chaleur & l'agitation du vaiſſeau avoient juſqu'alors tenu ce moût dans une continuelle fermentation, malgré toutes les précautions qu'on avoit priſes pour l'empêcher; & il eſt certain que ſi on pouvoit trouver

13 Juillet.

29 *Id.*

1 Août.

CHAP. IV. ANN. 1772

un moyen de prévenir cette fermentation, le moût de bière épaissi seroit un des articles qui conviendroit le mieux à la mer.

LE capitaine jugeant que l'eau qu'il avoit, ne lui suffiroit pas pour se rendre au cap de Bonne-Espérance, à moins de diminuer les rations, prit le parti de relâcher à San-Jago, l'une des isles du cap Verd. Il y alla donc, & mouilla
10 Août. dans le port de Praya, le 10 d'août. Il y prit de l'eau, ainsi que d'autres rafraî-
14 *Id.* chissemens, & il repartit le 14. Il profita de l'occasion que lui fournissoit son passage à San-Jago, pour faire une description du port de Praya, & des secours qu'on peut y trouver; description intéressante pour les navigateurs.

LE 23 du même mois, la pluie tomba en torrens. Le vent étoit en même tems très-fort & très-variable; ce qui fut cause que les gens de l'équipage, étant obli-

gés de se tenir tour-à-tour sur le pont, furent tous inondés. Cette circonstance est rapportée pour démontrer le soin qu'avoit le capitaine COOK de préserver ses matelots des maladies auxquelles ils étoient exposés par l'humidité. Il savoit combien les suites de la pluie sont funestes dans les pays chauds; & pour en prévenir les effets, il profita des conseils qui lui avoient été donnés par Sir Hugh Palliser & par le capitaine Cambell. Il prit soin de faire circuler l'air dans les entre-ponts, & d'y faire allumer du feu : il fit fumer tous les endroits humides. En outre, les matelots eurent ordre de mettre leurs hamacs à l'air, & de bien secher leurs hardes. Le résultat de ces précautions fut qu'il n'y eut pas un seul homme malade à bord.

Le 8 de septembre, le capitaine Cook passa la ligne, dans la longitude de 8° oueſt. Il ne vit rien de remarquable jusqu'au 11 d'octobre, qu'à 6 h. 24′ 12″, 8 Sept

CHAP. IV. ANN. 1772

suivant la montre de M. Kendal, la lune, en se levant, parut éclipsée des quatre cinquièmes. Bientôt le capitaine, M. Forster, M. Wales, M. Pickersgill, M. Gilbert & M. Hervey observèrent la fin de l'éclipse.

LE capitaine Cook avoit été averti, avant de quitter l'Angleterre, qu'il partoit dans une saison défavorable, & qu'il trouveroit beaucoup de calme sous la ligne; mais, quoique ce calme se fasse sentir ordinairement à une certaine époque, il ne faut pas croire que cela arrive tous les ans. Le capitaine Cook eut, au contraire, dans ces parages, un fort vent de sud-ouest. Il eut également le bonheur d'être exempt de ces ouragans, dont les navigateurs ont tant parlé. Le
29 Octob. 29 octobre, à 9 heures du soir, non loin du cap de Bonne-Espérance, la mer parut toute en feu. Le capitaine avoit été convaincu, à son premier voyage, par MM. Banks & Solan-

der, que ces sortes d'illuminations étoient produites par des insectes. Cependant, M. Forster sembloit disposé à adopter une opinion différente. Pour résoudre la question, on fit pendre quelques vases d'eau à côté du vaisseau, qu'on trouva remplis d'un nombre innombrable d'insectes globuleux, pas plus gros qu'une tête d'épingle, & tout-à-fait transparens. Quoiqu'en les ôtant de l'eau, on les vît privés de mouvement, il n'y a point de doute qu'ils ne soient des animaux vivans, lorsqu'ils restent dans l'Element qui leur est propre, & M. Forster resta bien persuadé qu'ils étoient la cause de la clarté, dont brilloit alors la mer.

LE 30, la Résolution & l'Aventure mouillèrent au Cap de Bonne-Espérance. Soudain le capitaine Cook se rendit à terre, accompagné par le capitaine Furneaux & MM. Forster. Ils allèrent ensemble rendre visite au baron de Plettemberg, gouverneur du Cap, qui les

CHAP. IV ANN. 1772. reçut avec beaucoup d'honnêteté, & leur promit de faire tout ce qui seroit en son pouvoir pour leur procurer les choses dont ils avoient besoin. M. Cook apprit alors que deux vaisseaux françois, partis de l'isle Maurice depuis huit mois, avoient découvert une terre au 48° de latitude sud; qu'ils l'avoient longée l'espace de quarante milles, qu'ils étoient à même d'entrer dans une baie, lorsqu'ils furent emportés & séparés par un coup de vent; & qu'avant ce malheur, ils avoient perdu quelques-uns de leurs canots, avec les hommes qui sondoient la baie. Le baron de Plettemberg apprit encore à M. Cook, que deux autres vaisseaux françois, partis aussi de l'isle Maurice, avoient touché au Cap le mois de Mars, en se rendant dans la mer du sud, où ils alloient tenter des découvertes, sous le commandement du capitaine Marion.

LA santé, le bon état des équipages de la Résolution & de l'Aventure, avoit

décidé le capitaine Cook à faire très-peu de séjour au Cap de Bonne-Espérance; mais il lui fallut plus de tems qu'il n'avoit prévu pour compléter ses provisions; & il y demeura au moins trois semaines. On profita de cette occasion pour calfeutrer & peindre les vaisseaux & pour les remettre absolument dans le même état où ils étoient en partant d'Angleterre.

LE 22 de Novembre, ils remirent à la voile, & ils continuèrent leur voyage pour passer dans la mer du Sud. En perdant la terre de vue, ils se dirigèrent vers le Cap de la Circoncision. Jugeant alors qu'il seroit bientôt dans les climats froids, M. Cook ordonna qu'on donnât de grandes culottes aux matelots qui en manquoient; & que chaque homme fût pourvu des gros gilets & des caleçons accordés par l'Amirauté. Le 29, le vent qui souffloit de l'oueſt nord-oueſt, renforça au point

22 Nov.

29 *Id.*

CHAP. IV. ANN. 1772. 6 Déc. qu'il fut bientôt tempêtueux, & il dura presque toujours de même jusqu'au 6 de Décembre (*a*). Pendant cette tempête, il tomba beaucoup de grêle & de pluie, & le vent étoit quelquefois si violent, que les vaisseaux ne pouvoient pas porter une seule voile. Aussi furent-ils entraînés dans l'est, loin de leur route; & il n'y eut plus d'espoir d'attraper le Cap de la Circoncision. Un plus fâcheux accident fut la perte d'une grande partie des moutons, des cochons & des oies qui étoient à bord. Le passage rapide du chaud au froid, & l'humidité du tems étoient si cruellement sentis par les matelots, qu'il fallut augmenter leurs rations d'eau de vie, & leur en donner de tems en tems quelque coup pour les exciter au travail.

10 *Id.* LE 10 de Décembre nos navigateurs

(*a*) Par la latitude de 48° 41′ sud, & au 18° 24′ de longitude est.

commencèrent à rencontrer des isles de glaces (*a*). Mais une de ces isles leur étoit si bien cachée par les brumes, le verglas & la neige qui tomboient, qu'ils gouvernoient droit à elle, & qu'ils ne l'apperçurent que lorsqu'ils en furent à environ un mille de distance. Le capitaine Cook estima que cette isle avoit environ cinquante pieds de haut & un demi mille de tour. Elle étoit applatie vers le sommet, & la mer battoit avec violence ses bords coupés perpendiculairement. Les brouillards continuant, le capitaine Cook fut obligé de naviger avec précaution parmi ces isles dangereuses. Le 12 il en avoit déja passé six, qui avoient au moins deux milles de circuit & soixante pieds de haut chacune. Cependant la mer étoit si agitée, qu'en se brisant, elle s'élevoit par-dessus ces isles. Un tel spectacle frappe d'abord 12 Déc.

(*a*) Au 50°, 40′ de latitude sud, & au 2° 0′ est, du Cap de Bonne-Espérance.

CHAP. IV. ANN. 1772

l'ame d'admiration. Mais à ce ſentiment ſuccéde bientôt l'horreur qu'inſpire le danger; car ſi le vaiſſeau avoit heurté une de ces iſles, il ne pouvoit pas manquer d'être mis en pièces.

14 Déc. Le 14 nos voyageurs furent arrêtés par une immenſe étendue de glace, dont on ne voyoit la fin d'aucun côté. En différentes parties de cette eſpèce de plaine s'élevoient des montagnes de glace, pareilles à celles qu'on avoit déja rencontrées flottant ſur la mer. Quelques perſonnes de la Réſolution crurent voir la terre ſous la glace; M. Cook lui-même fut de cette opinion. Mais après avoir examiné de plus près ces montagnes, & les différentes perſpectives qu'elles offrent, vues à travers les brouillards, il changea de ſentiment.

18 *Id.* Le 18 au matin, les vaiſſeaux ſe trouvèrent tout-à-fait renfermés dans une eſpèce de champ de glace. Cependant

ils sortirent à la fin ; mais ils furent entraînés en même-tems vers les isles qui se succédoient perpétuellement l'une à l'autre, & qui sembloient toutes également dangereuses. Les Anglois eurent beaucoup de peine à les éviter. Néanmoins quelque périlleux qu'il fût de naviger avec d'épais brouillards, parmi ces rochers flottans, comme les a judicieusement appellés M. Cook, tous les inconvéniens qu'ils offroient, étoient pourtant préférables au malheur de se trouver enchaîné au milieu des champs de glace. Dans le dernier cas, il est sur-tout à craindre de chercher à se dégager trop vîte. La précipitation augmenteroit le péril.

L'OPINION généralement reçue, c'est que ces glaces, telles que nous venons de les décrire, se forment dans des baies ou des rivières. D'après cela nos voyageurs pensèrent que la terre n'étoit pas éloignée, & devoit se trouver au sud derrière la glace. Après avoir

CHAP. IV. ANN. 1772.

longé cette glace une trentaine de lieues; sans trouver un passage au sud, le capitaine Cook résolut de courir trente ou quarante lieues à l'est, & ensuite d'essayer de pénétrer encore plus avant vers le pôle. Il se proposoit en outre, si cette tentative ne lui faisoit pas découvrir la terre, ou ne lui offroit pas quelque nouvel obstacle, de s'enfoncer par derrière les glaces, & d'avoir ainsi la solution qu'il cherchoit. Le froid se faisoit alors sentir bien plus vivement qu'il n'étoit marqué dans les thermomètre (*a*). Tout l'équipage s'en plaignoit beaucoup. Pour que les matelots y résistassent plus facilement, le Capitaine fit allonger les manches de leurs vestes avec de la flanelle. Il leur donna de plus un bonnet de la même étoffe, renforcé d'une bonne toile. Aussi ces précautions contribuèrent beaucoup à les animer. Il faut remarquer que, mal-

(*a*) Il étoit de 3° à 40°.

gré que l'air fût auſſi froid où étoient nos voyageurs le 25 de Décembre, qu'il pût l'être dans le même tems en Angleterre, c'étoit le milieu de l'été pour cette partie du monde. Quelques perſonnes paroiſſant alors avoir des ſymptômes de ſcorbut, on leur fit prendre chaque jour du moût de bière préparé, ſous l'inſpection des Chirurgiens.

CHAP. IV. ANN. 1772. 25 Déc.

LE 29, nos navigateurs furent aſſurés que le champ de glace, le long duquel ils avoient navigué, n'étoit joint à aucune terre, comme ils l'avoient d'abord cru. Alors le capitaine Cook ſe détermina à courir dans l'eſt, auſſi loin que le méridien du cap de la Circonciſion, à moins qu'il ne fût arrêté par quelque nouvel obſtacle. Pendant qu'il exécutoir ce projet, il ſe leva un vent ſi fort, & la mer fut tellement agitée, qu'il y avoit un danger imminent à voyager parmi ces glaces; le péril s'accrut même d'autant plus, qu'on découvrit dans le

29 *id.*

CHAP. IV. ANN. 1772. nord un champ de glace à perte de vue. Comme nos navigateurs n'étoient qu'à deux ou trois milles de ce champ, & qu'ils se voyoient environnés d'autres glaces flottantes, ils ne leur restoit point de tems à perdre en délibérations, ils se tournèrent vers le sud; & quoiqu'ils fussent assez heureux pour se sauver, d'immenses pièces de glaces, heurtèrent souvent les vaisseaux. Le vendredi, premier de Janvier 1773, le vent calma. Le lendemain, dans l'après midi, les Anglois eurent le plaisir de voir la lune, qu'ils n'avoient apperçu qu'une seule fois depuis leur départ du Cap de Bonne-Espérance. On peut juger par-là quelle espèce de tems ils avoient éprouvé. Au lever de la lune le capitaine Cook saisit ardemment l'occasion de faire des ob-

1773. 1 Janvier.

(a) Les Anglois étoient en 59° 12′ de latitude, & au 19° 1′ de longitude est, c'est-à-dire trois dégrés de plus que quand ils avoient découvert le champ de de glace.

servations

servations & sur cet astre, & sur le soleil (a). CHAP. IV. ANN. 1773.

LA Résolution étoit alors près de la longitude qui est assignée au Cap de la Circoncision, & environ quatre-vingt-quinze lieues au sud de la latitude de ce même Cap. L'air étoit en même-tems si clair, qu'on auroit pû voir une terre à quatorze ou quinze lieues de distance. De là le capitaine Cook conclut que ce que M. Bouvet prit pour la terre, n'étoit que quelques montagnes de glace. Les Anglois eux-mêmes avoient d'abord eu une semblable mépriſe; en pensant que la terre étoit derrière le champ de glace. Mais ils avoient vu que leur conjecture, quoique plausible, étoit cependant très-fausse. Enfin, il n'y avoit plus pour eux aucune raison de croire qu'ils pussent rencontrer la terre sous ce méridien,

(a) La longitude que ces observations donnèrent est 9° 34′ 30″ est. — La latitude 58° 53′ 30″ sud.

CHAP. IV. ANN. 1773

entre la latitude de 55 & de 59°, où beaucoup de perſonnes l'ont ſuppoſée.

LES embarras qu'occaſionnoient les glaces à nos navigateurs avoient pourtant un avantage, c'eſt de fournir de l'eau fraîche. Quoiqu'il faille un certain tems pour faire fondre la glace & remplir les tonneaux, cette manière de ſe pourvoir d'eau eſt encore la plus prompte, & l'eau qu'elle produit eſt pure & d'un très-bon goût. Il y a ſur les iſles de glace beaucoup de pingouins, d'Albatroſſes & d'autres oiſeaux. On dit que ces oiſeaux ne s'écartent jamais guère de la terre, & que leur rencontre eſt un préſage ſûr de ſon peu d'éloignement; mais ſi cette opinion eſt fondée quant aux endroits où il n'y a point d'iſles de glace, l'expérience doit convaincre qu'elle eſt fauſſe là où ſont ces iſles.

17 Janv. LE dimanche 17 Janvier, le capi-

taine Cook arriva au 67° 15′ de latitude sud, & là il fut forcé de s'arrêter. Alors la glace fermoit le passage du sud, dans toute l'étendue de l'est au oueſt-sud-oueſt, sans la moindre apparence d'interruption. D'après cela M. Cook ne jugea pas qu'il fût prudent de poursuivre plus long-tems sa route dans la même direction, d'autant que la moitié de l'été étoit écoulée, & qu'il y avoit peu d'espoir de croire qu'on pût faire le tour de la glace. Il se détermina donc à rechercher, sans plus de retard, la terre nouvellement découverte par les François. Comme le tems étoit fort beau, les deux vaisseaux se séparèrent à la distance de quatre milles l'un de l'autre, pour pouvoir faire une perquisition plus étendue & plus sûre. Le premier de Février nos voyageurs furent par les 48° 30′ de latitude sud, & par les 38° 7′ de longitude oueſt; ce qui est presque le méridien de l'isle Saint-Maurice. La terre découverte par les François étoit

CHAP. IV. ANN. 1773.

1 Fév.

CHAP. IV. ANN. 1773.

supposée devoir se trouver là : mais comme elle ne paroissoit point, le capitaine Cook s'avança dans l'est. Le capitaine Furneaux l'informa le même jour qu'il avoit vu floter un monceau d'herbes marines, & tout autour plusieurs de ces oiseaux qu'on nomme *Plongeons*. C'étoit un signe certain du voisinage de la terre, quoiqu'on ne pût pas juger si elle étoit à l'est ou à l'oueſt. M. Cook forma alors le dessein de gagner cinq ou six dégrés de longitude dans l'oueſt, en conservant la même latitude, & de poursuivre de là ses recherches à l'est; mais les vents d'oueſt & de nord-oueſt, qui régnoient depuis quelques jours, l'empêchèrent d'exécuter ce projet. Toutefois il étoit convaincu, par la grosse mer qu'il avoit continuellement rencontré, qu'une grande étendue de terre ne pouvoit pas être dans l'oueſt.

2 Fév. LE lendemain, pendant que le capi-

taine Cook gouvernoit à l'eſt, le capitaine Furneaux lui fit dire qu'il croyoit que la terre étoit au nord-oueſt de leurs vaiſſeaux; parce qu'il avoit obſervé une fois la mer fort paiſible, lorſque le vent ſouffloit dans cette direction. Cette obſervation n'étoit nullement conforme aux remarques qu'avoit faites M. Cook lui-même. Cependant, toujours prêt à profiter des avis, il réſolut de pénétrer dans l'oueſt, ſi le vent le lui permettoit. Le vent en effet tournant au nord, lui laiſſa prendre cette route; & le réſultat de ſes recherches dans l'oueſt, fut que, s'il y avoit quelque terre, ce ne pouvoit être qu'une très-petite iſle.

CHAP. IV
ANN. 1773

TANDIS que le capitaine Cook parcourut cette partie de l'Océan auſtral, il fut très-attentif, ainſi que les ſavans qui étoient avec lui, à la variation de la bouſſole, qu'ils virent paſſer de 27° 50′ à 30° 26′. Probablement le milieu des deux extrêmes, 29° 4′ étoit le plus

CHAP. IV. ANN. 1773.

proche de la vérité, parce qu'il se rapportoit aux variations observées à bord de l'Aventure. Une chose inconcevable & bien digne de remarque, quoiqu'elle soit souvent arrivée, c'est que quand le soleil étoit à stribord du vaisseau, la variation étoit moindre, & qu'elle étoit toujours beaucoup plus forte quand il étoit à babord.

8 Fév.

LE 8 Février, l'Aventure ne répondant point aux signaux, le capitaine Cook craignit qu'elle ne se fût écartée. Il l'attendit deux jours. Il fit tirer plusieurs coups de canon. Il fit allumer des feux la nuit. Rien ne réussit. L'Aventure ne se rapprocha pas, & la Résolution continua seule sa route. Dans ce tems-là, des pingouins & d'autres oiseaux pareils furent vus en grand nombre. Cette rencontre fit croire à nos navigateurs que la terre n'étoit pas éloignée, & occasionna diverses conjectures sur sa position. Cependant l'expérience leur prouva

bientôt qu'on ne doit rien ſtatuer ſur un pareil eſpoir. Ils furent ſi ſouvent trompés par les oiſeaux marins, qu'ils virent bien que dans ces hautes latitudes, ils n'étoient jamais un ſigne certain du voiſinage de la terre.

DANS la matinée du 17, entre minuit & trois heures, il parut dans les cieux une clarté ſemblable à celles qu'on appelle dans le nord *aurores boréales*. Le capitaine Cook n'avoit jamais entendu dire qu'on eût vu une aurore Auſtrale. L'officier de quart obſerva que de tems en tems il en partoit des rayons en forme ſpirale & circulaire; & qu'alors ſa clarté augmentoit & la faiſoit paroître extrêmement belle. Elle ſembloit n'avoir aucune direction. Au contraire, immobile dans les cieux, elle en rempliſſoit de tems en tems l'étendue, en verſant ſa lumière de toutes parts. 17 Fév

LE 20 nos navigateurs s'imaginèrent 20 *Id.*

CHAP. IV. ANN. 1773.

voir la terre au sud-oueſt. Ils en furent même ſi bien perſuadés qu'ils firent tous leurs efforts pour s'y rendre. Le tems étoit favorable à leur deſſein. Le vaiſſeau voguoit à pleines voiles. Cependant ce qu'ils avoient pris pour la terre ſe trouva n'être qu'un nuage, qui, le ſoir, en diſparoiſſant de l'horiſon, ne laiſſa plus diſtinguer que des iſles de glace. Dans la nuit l'aurore auſtrale qui reparut, fut encore plus lumineuſe & plus belle. Elle commença à ſe lever dans l'eſt, & bientôt elle couvrit le firmament.

23 Fév. PENDANT la nuit du 23, le tems devint tempêtueux, l'air étoit chargé de brouillards, de pluie & de neige, & les vaiſſeaux ſe trouvoient de toutes parts environnés du danger. Ils étoient alors au 61° 52′ de latitude ſud, & au 95° 2′ de longitude eſt.

DANS une ſi fâcheuſe ſituation ils deſiroient le jour; mais le jour qui ſe leva, ne fit qu'augmenter leurs craintes,

en leur découvrant les énormes montagnes de glace, que les ténèbres leur avoient dérobées. Ces circonstances concoururent, avec l'avancement de la saison, à faire renoncer le capitaine Cook au projet qu'il avoit eu de traverser encore une fois le cercle antarctique. Ainsi, le 24 au matin il cingla vers le nord avec un bon vent & une grosse mer, qui servoient à briser & à faire écrouler les isles de glace : mais l'écroulement de ces isles, loin de favoriser nos navigateurs, les embarrassoit davantage, en multipliant les morceaux contre lesquels ils pouvoient se heurter. Les morceaux de glace sont d'ailleurs plus dangereux que des isles entières, parce qu'on les voit difficilement; au lieu que les isles s'apperçoivent de loin, à moins que le tems ne soit très-brumeux. Toutefois ces sortes de périls devinrent si familiers aux Anglois, que les appréhensions qu'ils leur causoient, n'étoient jamais de longue durée. Il se mêloit même alors à

24 Fév.

CHAP. IV. ANN. 1773.

leurs craintes quelque plaisir. Les isles de glace, non-seulement leur fournissoient de l'eau très-fraîche, mais elles leur présentoit un spectacle sombre & romantique. Les vagues écumeuses en se brisant contre les flancs caverneux de ces isles, dont les ouvertures étoient bisarrement découpées, rempliſſoient l'ame de terreur & d'admiration; & leur effet sembloit vraiment digne d'être peint par la main d'un habile artiste.

25 au 28.

DU 25 au 28, le vent souffla très-fort, & les vagues étoient très-allongées; ce qui confirma M. Cook dans l'idée qu'il n'y avoit point de terre un peu grande à plus de cent, ou cent cinquante lieues de l'est au sud-oueſt. Quoique ce fût le milieu de l'été pour les parages où naviguoient nos voyageurs, le froid étoit alors si violent, qu'une truye ayant fait neuf petits dans la matinée, ils furent tous morts avant quatre heures du soir, quelque soin qu'on prît pour

les tenir chaudement. Le capitaine Cook, & plusieurs personnes de l'équipage, eurent leurs doigts couverts d'angelures. Peu de tems après le froid diminua beaucoup; mais on ne pouvoit pas dire qu'il faisoit une chaleur d'été, d'après l'idée qu'avoit le Capitaine, de l'été, dans l'hémisphère nord, jusqu'au 60° de latitude, qui étoit le point le plus loin où il fût encore allé.

TANDIS qu'il poursuivoit sa route, depuis le 28 de Février au 11 de Mars, la grosseur de la mer & diverses autres circonstances, lui prouvèrent qu'il n'y avoit point de terre au sud, à moins qu'elle ne fût à une très-grande distance. 28 Fév. au 11 Mars

L'AIR s'étant éclairci le 14 Mars, M. Wales put faire quelques observations du soleil & de la lune; & le résultat fut qu'à midi la Résolution étoit au 58° 22′ de latitude sud & au 136° 22′ de longitude est. Les pendules de 14 *Id.*

CHAP. IV
ANN. 1773.

M. Kendal & de M. Arnolds, marquoient l'une & l'autre 134° 42, & c'eſt la première & l'unique fois qu'elles aient été d'accord enſemble. Cependant la plus grande différence entre elles depuis que nos voyageurs avoient quitté le Cap de Bonne-Eſpérance n'étoit jamais de plus de deux dégrés.

D'APRÈS le tems doux & agréable qu'il faiſoit depuis deux ou trois jours, le capitaine Cook étoit fâché de n'avoir pas gagné quelques dégrés de plus dans la latitude ſud, & il inclinoit beaucoup à y diriger ſa courſe. Mais le froid qui ſuccéda l'eut bientôt convaincu qu'il avoit été aſſez loin, & que le tems approchoit où l'on ne pouvoit pas naviger dans ces mers ſans ſouffrir beaucoup. A meſure qu'il avançoit dans ſa route, il voyoit de nouvelles preuves qu'il n'avoit point laiſſé de terre derrière lui, dans la direction de l'oueſt-ſud-oueſt; & qu'il n'y en avoit pas non plus du

même côté, portant au sud par les 60° de latitude.

IL résolut donc le 17 de Mars (a) d'abandonner ces hautes latitudes sud, & de se rendre à la Nouvelle-Zélande pour rafraîchir son équipage, & pour chercher l'Aventure. Il eut aussi quelque désir de visiter la côte est de la terre de Van-Diemen, pour vérifier si elle ne se joignoit pas à la Nouvelle-Hollande. Cependant le vent s'opposant à ce dessein, il fut obligé d'aller tout droit à la Nouvelle-Zélande, où il arriva le 25. Le lendemain il mouilla l'ancre dans la baie Dusky. Il avoit été en mer cent soixante & dix jours de suite, pendant lesquels il fit trois mille six cens soixante lieues, sans voir une seule fois la terre.

17 Mars.

25 *Id.*

APRÈS un si long voyage, dans une

(a) La Résolution étoit alors au 59° 7′ de latitude sud, & au 146° 53′ de longitude.

CHAP. IV. ANN. 1773

si haute latitude sud, on devoit s'attendre que plusieurs personnes de l'équipage fercient attaquées du scorbut. Cependant il n'en étoit rien. Les salutaires effets du moût de bière, & de quelques autres provisions, sur-tout les soins qu'on avoit d'adoucir & de purifier l'air du vaisseau, furent tels, qu'il n'y eut à bord qu'un seul homme scorbutique; encore étoit-ce plutôt dû à son tempérament, & à d'autres incommodités, qu'au voyage.

COMME le capitaine COOK n'aimoit point l'endroit où il étoit à l'ancre, il chargea le lieutenant Pickersgill d'aller dans le sud-est de la baie, pour tâcher d'en découvrir un meilleur. Le Lieutenant trouva en effet un port très-commode. Dans le même tems, le canot qu'on avoit envoyé à la pêche, revint avec une assez grande quantité de poisson, pour fournir à souper à tout l'équipage. Le lendemain matin on en prit autant

pour le dîner. D'après cela on conçut l'eſpoir qu'on en auroit tous les jours abondamment. Le rivage & les bois paroiſſoient remplis de gibier. Ainſi les Anglois jouirent d'avance du plaiſir de ſe procurer ce qu'ils pouvoient appeller les douceurs de la vie. Cela engagea le capitaine Cook à ſéjourner quelque tems dans cette baie pour l'examiner avec le même ſoin qu'auroit pu le faire un autre navigateur qui ne ſeroit jamais abordé dans aucune partie de la Nouvelle-Zélande.

LE 27 le vaiſſeau entra dans le port de Pickerſgill, ainſi appellé du nom du Lieutenant qui l'avoit découvert le premier. On commença, immédiatement après qu'on eut mouillé l'ancre, à couper le bois à brûler & le bois de conſtruction dont on avoit beſoin. On profita auſſi d'une rivière qui couloit à cent pas du port, & on remplit les tonneaux d'eau. Nos voyageurs étant ainſi heu-

27 Mars.

CHAP. IV. ANN. 1773.

reuſement ſitués, s'occupèrent à faire préparer des endroits pour les obſervations aſtronomiques, pour placer des forges & pour dreſſer les tentes les voiliers, ainſi que les tentes des tonnelliers. Le capitaine Cook eſſaya auſſi de faire braſſer de la bière avec des bourgeons & des feuilles d'un arbre qui reſſemble parfaitement au ſpruce ou ſapin noir de l'Amérique ſeptentrionale. Il penſoit, d'après l'examen de cet arbre, & d'après ſa reſſemblance avec le ſpruce, qu'avec l'addition du moût de biere épaiſſi & des melaſſes, il produiroit une liqueur ſalubre & propre à ſuppléer aux végétaux dont la contrée eſt dépourvue. Il ne ſe trompa point. Le 28 on vit quelques Indiens qui parurent fort peu prendre garde aux Anglois, & qui, d'ailleurs ſembloient être d'un accès difficile. Le Capitaine ne chercha point à ſe lier par force avec eux. Il ſavoit déja par expérience, que la meilleure méthode pour les engager à s'approcher étoit

28 Mars.

étoit de leur en laisser l'option. Pendant ce tems-là, il profitoit de toutes les occasions pour prendre connoissance des diverses parties de la baie. Le 6 Avril, il étoit sorti dans ce dessein, lorsqu'il découvrit un port très-vaste & très-agréable, où coule une rivière de belle eau. Dans l'oueſt de ce port se précipitent plusieurs cascades argentées, & les rochers d'où elles sortent sont coupés d'une manière si perpendiculaire, qu'elles pourroient tomber d'aplomb dans le vaisseau. Quatorze canards, ainsi que quelques autres oiseaux, ayant été tués dans cet endroit, on lui donna le nom de *Port des Canards*. A son retour, le capitaine Cook rencontra trois Indiens, un homme & deux femmes. Il eut bientôt dissipé leurs frayeurs, & il parvint même à lier avec eux une conversation qui fut assez mal entendue des deux côtés. La plus jeune des femmes avoit une volubilité de paroles qu'il se-

6 Avril.

roit impossible d'égaler ; & elle amusa les Anglois par sa danse.

CHAP IV. ANN. 1773

INSENSIBLEMENT le Capitaine obtint la bonne volonté & la confiance de ce peuple. Cependant ses premiers présens furent reçus très-indifféremment, excepté les clous & les petites haches.

12 Avril. Le 12, une famille d'Indiens étoit venue le voir. Il s'apperçut qu'ils s'approchoient du vaisseau avec une certaine crainte. Il étoit alors lui-même dans un canot, & le quittant soudain, il entra dans leur pirogue. Malgré cela il ne put les engager à monter à bord de la Résolution ; mais ils descendirent sur le rivage, ils s'assirent vis-à-vis du vaisseau ; & ils lièrent familièrement conversation avec quelques officiers & quelques matelots. Dans cette conversation, ils montrèrent beaucoup plus de respect pour quelques-uns des Anglois qu'ils prirent probablement pour des femmes, qu'ils n'en

témoignèrent aux autres. Enſuite ils commencèrent ſi bien à ſe réconcilier avec nos voyageurs, qu'ils s'établirent à une centaine de pas de la rivière où on puiſoit de l'eau pour le vaiſſeau. Dans la première entrevue que le capitaine Cook avoit eue avec eux, il fit jouer pour eux de la cornemuſe & du fifre, & battre du tambour. Ils ne parurent pas ſe ſoucier des deux premiers inſtrumens; mais le tambour leur plut beaucoup.

LE 18 Avril, un chef, dont les Anglois avoient déja fait la connoiſſance, fut engagé avec ſa fille, à ſe rendre à bord de la Réſolution. Avant d'y aller, il préſenta à M. Cook une pièce d'étoffe, avec une petite hache de talc verd. Il donna une autre pièce d'étoffe à M. Forſter; & ſa fille en fit auſſi préſent d'une à M. Hodges. Quoique cette manière de faire des préſens, avant d'avoir rien reçu, ſoit commune parmi les habitans de la mer du ſud, c'étoit alors

18 Avril.

CHAP. IV. ANN. 1773.

la première fois que M. Cook le voyoit pratiquer dans la Nouvelle-Zélande. Une autre chose que fit encore le chef Zélandois, avant d'entrer dans le vaisseau, ce fut de prendre dans sa main une légère branche verte, dont il frappa plusieurs fois le bord de la Résolution, en prononçant un discours ou une prière; la coutume d'offrir la paix est également en usage chez les Insulaires de l'Océan Pacifique. Quand le chef descendit dans les chambres du Capitaine & des Officiers, il admira tout avec surprise. Mais il ne fut pas possible de fixer son attention sur aucun objet particulier. Les Ouvrages de l'art étoient à ses yeux comme ceux de la nature. Il ne comprenoit pas mieux les uns que les autres; mais ce qui le frappoit le plus, ainsi que sa fille, c'étoit le nombre des appartemens du vaisseau.

TANDIS que le capitaine Cook continuoit à parcourir la baie, il rencon-

troit de tems-en-tems divers autres Indiens, envers lesquels il usoit toujours de la même prévenance. Le 20 d'Avril, le chef qui avoit été dans une plus grande intimité avec nos navigateurs, que le reste de ses compatriotes, disparut, ainsi que sa famille, & ils ne revinrent plus. Cette conduite étoit d'autant plus extraordinaire, que dans toutes leurs visites, on leur avoit fait quelques présens. Ils avoient reçu de différens Officiers neuf petites haches & trois ou quatre fois autant de ciseaux à menuiserie, avec beaucoup d'autres choses; & comme ces objets sont mis au rang des premières richesses dans la Nouvelle-Zélande, le chef qui les possédoit étoit indubitablement devenu un des hommes les plus puissans du pays.

CHAP. IV. ANN. 1773 20 Avril.

UNE des principales occupations de nos voyageurs, pendant qu'ils séjournoient dans la baie Dusky, c'est la chasse

CHAP. IV. ANN. 1773.

des veaux marins. Ces animaux leur servoient de trois manières différentes. Leur graisse étoit brûlée dans les lampes, & leur chair étoit un assez bon mêts. Le 24 d'Avril le capitaine Cook se rendit dans un petit port, où il fit lacher cinq oies qui lui restoient de sa provision du Cap de Bonne-Espérance; & il donna à cet endroit le nom de *Port aux Oies*. Il mit ces oies dans ce lieu, parce qu'il n'y avoit point d'habitans qui pussent les troubler, & parce qu'il y croissoit beaucoup de nourriture propre à ces sortes d'oiseaux. Il ne douta point qu'elles n'y couvassent, & que par la suite elles ne fussent multipliées de manière à devenir avantageuses au pays où il les déposoit. Quelques jours après, tous les objets du vaisseau étant rembarqués, le capitaine fit mettre le feu dans un coin du bois. Après l'avoir nétoyé & préparé, il y sema diverses graines de jardinage. Le terrein ne pro-

mettoit pas beaucoup de succès: mais c'étoit le meilleur qu'on pût trouver dans cette contrée.

LE 25 du même mois, les Anglois jouissoient d'un beau tems depuis huit jours, quoiqu'il y ait tout lieu de croire que c'étoit assez rare dans la baie Dusky, sur-tout en pareille saison. Ce tems leur fut d'autant plus favorable, qu'ils complétèrerent promptement l'eau & le bois dont ils avoient besoin, & qu'ils mirent tout de suite le vaisseau en état de partir; mais dans la soirée du 25, il commença à tomber de la pluie. Bientôt après le tems devint très-variable, humide, froid, tempêtueux: néanmoins rien ne suspendit les recherches de M. Cook, relativement à la baie. Il continua à la parcourir avec son attention & sa constance ordinaires; & comme il y a peu d'endroits dans la Nouvelle-Zélande, aussi propres à fournir en abondance les rafraîchissemens qui convien- 25 Avril.

CHAP. IV. ANN. 1773.

nent aux navigateurs, le capitaine Cook s'est attaché à décrire la baie, ainsi que la contrée des environs, de manière à rendre sa description utile, & il a justement observé que quoique ce pays soit, bien éloigné des lieux où règne maintenant le commerce, on ne doit rien statuer sur l'usage, dont peuvent être aux siècles à venir les découvertes du siècle présent.

LES différens coins de la baie Dusky, où l'on peut mouiller l'ancre, sont marqués dans la carte du capitaine Cook, & les plus convenables sont particuliérement détaillés dans sa relation. Non-seulement dans cette baie; mais dans toute la partie sud de la côte occidentale de Tavai-Poenammoo, le pays est extrêmement montueux. On voit rarement une perspective aussi rude, aussi escarpée. Dans l'intérieur du pays sont des montagnes d'une épouvantable hauteur, couvertes de rochers stériles, où

ne croît aucun arbre, aucune plante, & dont les ſommets paroiſſent ſouvent chargés de neige; mais les terreins qui bordent la mer ſont, juſqu'à toucher l'eau, garnis de bois épais, & il en eſt de même pour les isles adjacentes. Il y a des arbres de beaucoup d'eſpèces différentes, dont le bois convient preſque à toutes ſortes d'ouvrages. Le capitaine Cook n'avoit encore guère trouvé de bon bois de charpente à la Nouvelle-Zélande, excepté près de la rivière appellée *Tamiſe*; d'ailleurs la plus grande partie eſt du ſpruce, nom qu'il donna à l'arbre dont le feuillage reſſemble au ſpruce américain, mais dont le bois eſt bien plus peſant, & a du rapport avec le pin réſineux. La plupart de ces ſpruces pourroient ſervir à faire de grands mâts de vaiſſeaux de cinquante canons. Parmi le grand nombre d'arbuſtes qui croiſſent dans la baie Dusky, il n'y en a pas un ſeul qui porte des fruits bons à manger. Mais quant au ſol, aux productions vé-

CHAP. IV. ANN. 1773.

gétales, aux animaux de cette côte, je ne répéterai point ici la description détaillée qu'on en trouve dans le voyage du capitaine Cook. J'observerai seulement que les Anglois ne trouvèrent pas le pays aussi dépourvu de quadrupèdes qu'ils l'avoient d'abord imaginé.

Si la baie Dusky présenta tant d'avantages à nos navigateurs, ils y éprouvèrent aussi quelques petits désagrémens. Ils y trouvèrent une grande quantité de mouches noires qui se logent dans le sable, & qui sont excessivement incommodes. Ils y eurent des pluies presque continuelles, qui interrompoient souvent les travaux. Ces pluies pouvoient, à la vérité, n'être qu'un effet de la saison; mais il est plus probable qu'elles étoient occasionnées par l'excessive hauteur des montagnes voisines, qui doivent rendre la baie très-humide dans tous les tems de l'année. Il est nécessaire de remarquer que la pluie qui

mouilla si souvent les Anglois, ne leur occasionna pas la moindre maladie. Au contraire, ceux qui avoient quelque disposition à devenir malades en entrant dans la baie, furent bientôt en bon état; & tout l'équipage y jouit d'une santé parfaite. On ne peut attribuer cela qu'à la salubrité de l'air, & aux provisions fraîches dont une des plus importantes est la bière de spruce.

LES habitans de la baie Duski sont de la même race que les autres Zélandois. Ils parlent le même langage. Ils ont les mêmes coutumes. Ils mènent une vie errante; & bien qu'ils soient peu nombreux, on ne remarque point que les différentes familles soient unies par l'amitié ou par le besoin de s'aider mutuellement.

PENDANT que la Résolution étoit dans la baie, M. Wales fit beaucoup d'observations relatives à la latitude, à

CHAP. IV. ANN. 1773

la longitude, à la variation de la bouſſole, à la différences des marées (*a*).

EN partant de la baie Dusky, le capitaine Cook dirigea ſa route vers le canal de la Reine Charlotte, où il eſpéroit de trouver l'Aventure. C'étoit alors le 11 de Mai. Il n'arriva rien de remarquable juſqu'au 17, que le vent calma tout-à-coup, l'air devint ténébreux, & tout ſembla préſager la tempête. Bientôt on diſtingua ſix trombes; quatre s'élevoient entre le vaiſſeau & le rivage; la cinquième étoit de l'autre côté, mais très-loin; & enfin la dernière alloit en ſerpentant, & paſſa à cinquante pas de la Réſolution ſans lui faire aucun mal. Le capitaine Cook n'ignoroit pas qu'on prétend que les coups de canon diſſipent les trombes, & il

11 Mai.

17 *Id.*

(*a*) La latitude de l'Obſervatoire de M. Wales, dans le port de Pickerſgill, eſt au 45° 47′ 26″ ½ ſud, & la longitude, au 166° 18′ eſt.

fut bien fâché de n'en avoir pas fait l'expérience; mais quoiqu'il eût un canon prêt pour cela, il étoit si profondément occupé à considérer ces terribles météores, quand il passa auprès d'eux, qu'il oublia de faire tirer.

Le lendemain, la Résolution arriva à la vue du canal de la Reine Charlotte. Le capitaine Cook eut la satisfaction d'y trouver l'Aventure; & les équipages des deux vaisseaux jouirent d'une joie égale, en se rencontrant, après une séparation de quatorze semaines. Comme ce qui arriva au capitaine Furneaux, pendant qu'il ne fut point avec le capitaine Cook, est étranger à mon Ouvrage, il me suffira de rapporter que l'Aventure parcourut la côte de Van-Diemen, plus exactement qu'on ne l'avoit encore fait; que l'opinion du capitaine Furneaux étoit qu'il n'y a point de détroit entre cette côte & la Nouvelle-Hollande, mais seulement une baie très-profonde;

18 Mai.

CHAP. IV. ANN. 1773

& qu'enfin ce capitaine eut de nouvelles preuves que les Zélandois étoient anthropophages.

19 Mai.

LE 19 au matin, le capitaine Cook descendit sur le rivage, & alla chercher lui-même du cochléaria, du celeri, & des autres herbes anti-scorbutiques. Il eut bientôt le plaisir de s'en retourner avec son canot chargé. Ayant vu qu'on pouvoit se procurer assez de ces articles pour l'équipage des deux vaisseaux, il ordonna qu'on en fit cuire chaque jour avec de la farine & du bouillon pour déjeuner; & avec des pois & du bouillon pour diner. L'expérience lui avoit appris que ces végétaux, ainsi préparés, étoient excellens pour les gens de mer, & les délivroient bientôt des nombreux symptômes scorbutiques auxquels ils sont sujets.

LE capitaine Cook avoit eu le désir de visiter lui-même la terre de Van-

Diemen, pour savoir si elle est effectivement jointe à la Nouvelle-Hollande; mais comme son projet venoit d'être exécuté en partie par son collegue, il se détermina à continuer ses perquisitions dans l'est, entre les latitudes de 41° & 46°, & il donna ordre que les vaisseaux fussent prêts le plutôt possible pour remettre en mer. Le 20 Mai il envoya à terre le seul bélier & la seule brebis qui lui restoient de ceux qu'il avoit apportés du Cap de Bonne-Espérance, dans l'intention de les déposer à la Nouvelle-Zélande. Bientôt après il visita plusieurs jardins que le capitaine Furneaux avoit fait ensemencer avec des graines d'Europe. Ils étoient dans l'état plus floriſſant, & il sembloit que pour peu qu'on en prît soin, ils devoient devenir très-utiles aux Indiens. Le jour suivant, le capitaine Cook envoya quelques personnes de son équipage, travailler un terrein sur l'isle Longue, pour un jardin qu'il voulut faire lui-même. Il y sema

CHAP. IV
ANN. 1773.

20 Mai.

21 *Id.*

CHAP. IV. ANN. 1773.

diverſes graines, & ſur-tout des carottes, des panais, des turneps, des pommes de terre. Ces racines devoient mieux convenir aux Indiens que les herbages, & il étoit plus aiſé de le leur faire concevoir, en les comparant avec les racines de leur pays, dont ils font un grand uſage.

22 Mai. LE 22, les Anglois eurent le déſagrément d'apprendre que le bélier & la brebis, qu'ils s'étoient donné tant de peine pour apporter aux Zélandois, avoient été trouvés morts. Il étoit vraiſemblable que ces animaux avoient mangé quelques herbes vénéneuſes. Ainſi les eſpérances qu'avoit eues le capitaine Cook, de peupler la Nouvelle-Zélande de brebis, furent détruites dans un inſtant

LES liaiſons que notre navigateur eut cette fois avec les Indiens du canal de la Reine Charlotte, furent très-amicales.

Deux

Deux ou trois familles vinrent s'établir près des vaisseaux, & s'occupérent constament à pêcher pour les Anglois. Ce ne fut pas un petit avantage pour nos compatriotes, qui sont bien éloignés d'être aussi adroits pêcheurs que les Zélandois, ni d'avoir des façons de pêcher qui égalent les leurs. Ainsi chez toutes les nations, il y a quelque art particulier porté à sa perfection; & souvent les plus polies trouvent quelque chose à apprendre des plus barbares.

LA Résolution & l'Aventure furent prêtes à mettre en mer le 2 Juin. Alors le capitaine Cook envoya à terre un bouc & une chèvre; & le capitaine Furneaux mit près du port des Cannibales un verrat & deux truies pleines. Nos navigateurs ne doutoient pas que le pays ne fut bientôt fourni de ces animaux, pourvu que les Indiens ne les détruisissent pas avant qu'ils devinssent sauvages. Après cela, il ne pouvoit plus

2 Juin.

CHAP. IV. ANN. 1773

y avoir de danger; & les Zélandois n'étant pas avertis qu'on leur laiſſoit des animaux, ils devoient être naturellement long-tems avant de les découvrir.

UNE choſe aſſez étonnante, c'eſt que, pendant ce ſecond ſéjour dans le canal de la Reine Charlotte, le capitaine Cook ne put pas reconnoître un ſeul des Indiens qu'il y avoit vus à ſon premier voyage. Il ne parut pas même qu'aucun d'eux ſe ſouvînt de lui ou de quelqu'un de ſes compagnons. Il n'y avoit pourtant que trois ans qu'ils étoient venus en cet endroit. Mais il eſt probable que preſque tous les Zélandois qui habitoient aux environs de la rade en 1770, ou en avoient été chaſſés, ou l'avoient délaiſſée volontairement pour aller s'établir ailleurs. Il n'y avoit même pas, la ſeconde fois, un tiers des habitans qui y étoient la première. Leur fort de la pointe de Motuara étoit déſert; & de tous les côtés du canal on voyoit

des habitations abandonnées. L'opinion du capitaine Cook étoit que cette contrée n'avoit jamais été très peuplée; & en comparant les relations de ſes deux voyages, on voit que les Indiens d'Eaheinomawe ſont un peu plus civiliſés que ceux de Tavai-Poenammoo.

LA journée du 4 fut employée par le capitaine Cook à viſiter un chef Zélandois & toute ſa tribu, compoſée de quatre-vingt-dix à cent perſonnes, hommes, femmes & enfans. Après que le capitaine eut diſtribué quelques préſens à ce chef & à ſon peuple, & qu'il leur eut montré les jardins qu'avoient faits les Anglois, il retourna à ſon bord pour célébrer l'anniverſaire de la naiſſance du Roi d'Angleterre. Le capitaine Furneaux & ſes Officiers furent invités à bord de la Réſolution; & l'équipage eut des rations doubles pour participer à la joie générale.

4 Juin.

CHAP. IV. ANN. 1773.

COMME quelques personnes pourroient trouver extraordinaire que le capitaine Cook se fût avancé pour faire des découvertes jusqu'au 46° de latitude sud, au milieu de l'hiver, il a eu soin lui-même d'exposer les motifs de sa conduite. Il avoue d'abord que l'hiver n'est nullement favorable aux découvertes. Cependant il croyoit nécessaire de commencer son voyage pendant cette saison, afin d'en faciliter la suite; & de peur que, sans cela, il n'eût pas le tems, dans l'été suivant, de finir de découvrir la partie méridionale de l'Océan pacifique. En outre il pensoit que s'il appercevoit quelque terre en faisant route à l'est, il pourroit commencer à l'examiner, aussitôt que la saison seroit convenable. Indépendamment de toutes ces raisons, il avoit enfin peu de craintes avec deux bons vaisseaux bien approvisionnés, & dont les équipages jouissoient d'une santé parfaite. Où pouvoit-il alors mieux employer son tems? S'il

n'eût rien découvert, il lui restoit du moins l'espérance d'apprendre à la postérité que ces mers sont navigables, même au milieu de l'hiver; & cela suffisoit pour ranimer l'ardeur qu'il avoit de continuer son voyage, dans des circonstances où la plupart des marins se seroient arrêtés.

PENDANT que le capitaine Cook demeura dans le canal de la Reine Charlotte, il observa que cette seconde visite n'avoit point perfectionné la morale des habitans de l'un & de l'autre sexe. Il avoit jusqu'alors regardé les Zélandoises comme les plus chastes de toutes les femmes Indiennes. Si elles accordoient quelques faveurs à des personnes de l'Endéavour, c'étoit toujours en cachette, & sans y être jamais engagés par leurs maris. Mais à son second voyage, le capitaine apprit que les hommes Indiens étoient eux-mêmes les promoteurs d'un commerce honteux, &

CHAP. IV. ANN. 1773

que pour un clou ou quelqu'autre bagatelle, ils forçoient les femmes à se prostituer, soit que la prostitution leur fût indifférente, soit qu'en secret elle blessât leurs sentimens. En même-tems ils bravoient impudemment toute espèce de décence. Ces faits devroient intéresser toutes les personnes qui aiment l'ordre & le bonheur des sociétés, même quand ils ne seroient pas guidés par de plus hautes considérations.

17 Juin.

LE 17 de Juin, la Résolution & l'Aventure remirent en mer. Relativement à la partie nautique de la route que les vaisseaux firent pour se rendre de la Nouvelle-Zélande à Otahiti, je ne redirai point ce qui a déja été lu dans les relations imprimées; je citerai seulement ce qui a rapport au plan de mon Ouvrage. Ce voyage dura jusqu'au 15 d'Août. On s'apperçut le 29 de Juillet que l'équipage de l'Aventure commençoit à être en mauvais état. Le coq, ou

cuisinier des matelots, étoit mort, & environ 20 personnes ne pouvoient plus travailler, tant elles se ressentoient du scorbut & de la dyssenterie. Dans le même tems, il n'y avoit que trois malades à bord de la Résolution; & un seul de ces trois étoit attaqué du scorbut. A la vérité, bientôt après, les symptômes de cette maladie funeste commencèrent à se manifester chez quelques autres; mais on eut recours au moût de bière, à la marmelade de carottes, aux limons, aux oranges; & le succès fut complet.

LE capitaine Cook ne put attribuer la différence des progrès que le scorbut avoit fait dans les deux vaisseaux, qu'à ce que l'équipage de l'Aventure en étoit plus attaqué que l'autre à son arrivée à la Nouvelle-Zélande, & à ce que cet équipage n'avoit mangé que peu ou point du tout de végétaux dans le canal de la Reine Charlotte; ce qui provenoit

CHAP. IV
ANN. 1773

& de ce qu'ils n'en connoiſſoient pas les bonnes eſpèces, & de ce que les marins n'aiment point les innovations dans leur régime. Leur averſion pour ces changemens eſt même ſi grande, qu'elle ne peut être vaincue que par l'exemple perſévérant & l'autorité de leur Commandant. Pluſieurs Officiers du capitaine Cook, auſſi bien que ſes matelots, n'aimoient point d'abord le mélange du céleri, du cochléaria & des autres herbages, parmi les pois & la farine bouillie; quelques-uns refuſoient même abſolument d'en manger. Mais comme ce refus n'eut aucun pouvoir ſur le Capitaine, inſenſiblement leur répugnance ceſſa. Ils commencèrent à goûter les herbages auſſi-bien que leurs compagnons; & à la longue, il n'y eut pas un ſeul homme dans le vaiſſeau qui n'attribuât le bonheur d'être privé du ſcorbut, à la bière de ſpruce, & aux végétaux dont on avoit fait uſage à la Nouvelle-Zélande. Mais dès que le vaiſſeau arri-

voit ensuite dans quelque port où l'on pouvoit trouver des plantes anti-scorbutiques, le capitaine Cook n'avoit plus besoin de recommander qu'on en cueillît. Celui qui pouvoit en avoir, se croyoit fort heureux.

1 d'Août.

LE premier d'Août, les vaisseaux étoient à 25° 1′ de latitude sud, & au 134° 6′ minutes de longitude oueſt; ce qui est presque le point assigné par le capitaine Carteret à l'isle Pitcairn, qu'il a découverte en 1767; nos navigateurs la chercherent attentivement: mais ils ne la virent point. Suivant la longitude que le capitaine Carteret a donnée à cette isle, le capitaine Cook passa à quinze lieue plus oueſt; cependant, comme c'étoit incertain, il ne crut pas prudent de perdre son tems à la chercher. D'ailleurs le mauvais état de l'équipage de l'Aventure, exigeoit qu'il arrivât le plus promptement possible dans un lieu propre à se rafraîchir.

CHAP. IV. ANN. 1773.

LA vue de l'isle Pitcairn, eût été sans doute utile, pour en vérifier ou corriger la longitude, ainsi que des autres isles découvertes par le capitaine Carteret, dans le voisinage de celle là. Un des inconvéniens du voyage de Carteret, c'est que ses longitudes n'aient pas été assurées par des observations astronomiques; car par là il s'est trouvé soumis à des erreurs qu'il étoit hors de son pouvoir de redresser.

COMME alors le capitaine Cook avoit gagné le nord des traces du capitaine Carteret, il ne conserva pas l'espérance d'y découvrir un continent. Il ne put même se flatter que de voir des isles, à moins qu'il ne retournât vers le sud. Dans ce voyage, ainsi que dans le premier, il avoit traversé l'Océan par la latitude de 40°, & au-dessus, sans rencontrer rien qui dût lui faire croire qu'il atteindroit le principal objet de ses poursuites. Tout, au contraire, s'accorda à le

convaincre qu'entre le midi de l'Amérique & la Nouvelle Zélande, il n'y a point de continent, & que s'il en existe un plus loin dans le sud, il ne peut être qu'à de très-hautes latitudes. Cependant ce point étoit trop important pour ne le décider que par des conjectures ou des hypothèses; il méritoit d'être exactement vérifié: aussi le capitaine Cook résolut d'y consacrer tout l'été suivant.

CHAP. IV
ANN. 1773

ON étoit déjà au six d'Août, avant que les vaisseaux rencontrassent les vents alisés (*a*). Ils les eurent du sud-est, étant au 19° 36′ de latitude, & au 131° 32′ de longitude ouest. Dès que le capitaine Cook sentit ce vent, il dirigea sa course au ouest-nord-ouest, non-seulement pour profiter de tous les avantages du vent, mais aussi pour gagner le nord des isles

(*a*) Il n'est pas rare dans ces mers, de ne pas rencontrer les vents Alisés du sud est avant cette époque.

CHAP. IV. ANN. 1773.

découvertes à son premier voyage, afin de pouvoir en rencontrer quelqu'autre qu'il n'eût point encore vue. Il suivoit alors la même route, qu'a autrefois parcourue M. de Bougainville; il étoit fâché de ne pouvoir pas se détourner davantage dans le nord; mais, comme nous l'avons déjà dit, il ne perdoit pas de vue la mauvaise santé de l'équipage de l'Aventure, qui rendoit son arrivée dans quelque isle connue, plus importante que des découvertes. Cependant quatre isles s'offrirent à leurs yeux. Le capitaine Cook donna à l'une le nom de la Résolution, & il appella les trois autres, l'isle Douteuse, l'isle de l'Aventure & l'isle Furneaux. Il crut que c'étoit les mêmes vues par M. de Bougainville, il crut qu'elles composoient, avec diverses autres isles basses & à demi noyées, ce que ce Navigateur françois à nommé l'*Archipel Dangereux*. Le calme de la mer convainquit nos voyageurs qu'ils devoient être environnés de

ces isles, & qu'il étoit néceſſaire de naviger avec beaucoup de précaution, principalement la nuit (*a*).

LE 15 d'Août, à la pointe du jour, les vaiſſeaux arrivèrent à la vue de l'iſle Oſnabroug ou Maitea, découverte par le capitaine Wallis. Bientôt après le capitaine Cook avertit le capitaine Furneaux que ſon intention étoit d'entrer dans la baie de Oaiti-Piha, proche de le pointe ſud-eſt d'Otahiti, afin de tirer le plus de rafraîchiſſemens poſſibles de cette partie de l'iſle, avant d'aller à Matavaï. A 6 heures du ſoir, Otahiti fut vue dans l'oueſt. Nos navigateurs continuèrent à avancer juſqu'à minuit; puis ils revirèrent de bord, & à quatre heures

15 Août.

(*a*) L'iſle de la Réſolution, eſt par le 17° 24′, de latitude ſud, & par le 141° 32′ de longitude oueſt.

L'iſle Douteuſe	17° 20′	141° 38′
L'iſle Furneaux,	17° 5′	143° 16′
L'iſle de l'Aventure,	17° 4′	144° 30′

CHAP. IV. ANN. 1772.

du matin, ils firent de nouveau voile vers la terre, avec une forte briſe d'eſt. A la pointe du jour, ils ſe trouvèrent à une demi-lieue de diſtance des récifs. En même-tems la briſe diminua. Un calme profond ſuccéda bientôt. Il fut néceſſaire de mettre les canots à la mer pour touer les vaiſſeaux; mais tous les efforts furent inſuffiſans pour les empêcher d'être portés près des récifs. Le calme continuant, la ſituation devenoit de plus en plus dangereuſe. Le capitaine Cook entretenoit pourtant encore l'eſpérance de doubler la pointe oueſt des récifs; mais vers les deux heures de l'après midi, lorſqu'il fut vis-à-vis d'une ouverture ou paſſage qui étoit dans les rochers, il trouva, en le faiſant ſonder, qu'il n'y avoit pas aſſez d'eau pour qu'un vaiſſeau s'y haſardât. Cependant cette ouverture donnoit tant de rapidité à la marée, qu'elle riſqua d'être funeſte à la Réſolution; car lorſque les vaiſſeaux par-

vinrent vis-à-vis de son courant, ils furent entraînés avec impétuosité. Dès que le Capitaine s'en apperçut, il donna ordre qu'une des chaloupes qui touoit, fut conduite à cent brasses de distance; mais elle ne fit que fort peu d'effet; & les Anglois eurent à craindre un naufrage presque certain. Ils n'étoient plus qu'à deux cables des rochers. Le seul moyen de sauver les vaisseaux étoit de jetter l'ancre; & la sonde ne trouvoit point de fond. Cependant ils mouillèrent un ancre; mais avant que cet ancre tînt, la Résolution ayant moins de trois brasses d'eau, touchoit à chaque retour des vagues, qui se brisoient avec fureur contre la poupe du vaisseau, & menaçoient l'équipage d'un trépas horrible & soudain. Heureusement l'Aventure ne toucha point. Les matelots de la Résolution portèrent au loin deux ancres à touer avec des haussières, & ils trouvèrent un peu de fond. En halant sur ces ancres, le vaisseau fut remis à flot.

CHAP. IV. ANN. 1773

CHAP. IV. ANN. 1773.

Le capitaine Cook & ſes gens étoient pourtant toujours dans la plus grande anxiété; car ils s'attendoient à chaque minute, ou que les ancres revinſſent à bord, ou que les cables fuſſent caſſés par le frottement du rocher. Enfin la marée commença à deſcendre. Soudain le capitaine Cook ordonna que tous les canots fuſſent employés à touer le vaiſſeau. Ayant trouvé ce moyen praticable, on releva les deux ancres; & le vent de terre ſoufflant, les canots furent ſi bien aidés par ce vent que la Réſolution fortit bientôt de danger. Le capitaine Cook envoya alors ſes canots pour ſecourir l'Aventure; mais avant qu'ils l'euſſent jointe, elle étoit à la voile, profitant de la briſe de terre, & laiſſant derrière elle trois ancres, un de ſes grands cables & deux hauſſières, qu'on n'a jamais pu retrouver. Ainſi nos voyageurs furent encore une fois en ſûreté à la mer, après avoir riſqué de périr ſur la même iſle où ils déſiroient ſi ardemment d'arriver.

river. Dans une ſituation ſi cruelle, il fut heureux que le calme qui leur avoit nui, continuât; parce que ſi la briſe du large s'étoit levée comme de coutume, les vaiſſeaux auroient été inévitablement briſés.

PENDANT le tems que les Anglois furent en péril, pluſieurs Otahitiens étoient à bord ou près des vaiſſeaux; mais ils paroiſſoient inſenſibles au malheur des Anglois, ils ne montroient ni crainte, ni joie, ni ſurpriſe quand le vaiſſeau touchoit; & ils ſe retirèrent un peu avant le coucher du ſoleil, ſans la moindre inquiétude. Quoique la plupart d'entr'eux connuſſent le capitaine Cook, quoiqu'ils s'informaſſent de M. Banks, aucun ne demanda des nouvelles de Tupia.

LE 17 d'Août, les vaiſſeaux mouillèrent dans la baie de Oaiti-Piha. Soudain ils furent remplis d'Indiens qui leur 17 Août.

CHAP. IV. ANN. 1773.

portoient des noix de coco, des bananes, des pommes de terre, des ignames & d'autres provisions qui furent échangées contre des clous & des grains de colier. Il y avoit quelques Otahitiens qui se disoient chefs, auxquels le capitaine fit présent de chemises, de petites haches & de diverses choses, pour lesquelles ils promirent d'apporter des cochons & de la volaille; mais ils ne tinrent point leur parole; il y a même apparence qu'ils n'avoient jamais eu dessein de la tenir.

L'APRÈS midi, le capitaine Cook descendit à terre avec le capitaine Furneaux. Ils vouloient chercher un endroit commode pour prendre de l'eau; & en même tems sonder la disposition des Indiens. L'eau, dont on manquoit à bord, parut facile à avoir; les habitans témoignèrent aux Anglois beaucoup de bonne volonté. Malgré cela, le lendemain ils ne portèrent au marché rien que

des fruits & des racines. Les Anglois avoient cependant vu autour des maisons beaucoup de cochons & de volailles ; quand ils en parlèrent, la réponse fut qu'ils appartenoient à *Waheatoua*, *Earee de hi*, ou Roi, qui n'avoit pas encore paru, non-plus qu'aucun autre chef de marque.

PARMI les Indiens qui revinrent à bord de la Résolution, & dont plusieurs ne faisoient pas scrupule de s'appeller *Earee*, il y en avoit un, qui, se disant de cette classe, avoit été fêté dans la grand'chambre presque tout le jour. Le capitaine Cook lui avoit fait des présens, ainsi qu'aux autres Indiens de sa suite. Cependant ce prétendu chef fut apperçu s'appropriant des choses qui ne lui appartenoient pas, & les portant hors de la gallerie. Dans le même tems, il y eut plusieurs plaintes portées contre les Otahitiens qui étoient sur le pont ; ce qui engagea le capi-

CHAP. IV. ANN. 1773

taine Cook à les chaſſer tous du vaiſſeau. Le convive de la grand'chambre fut le plus prompt à ſe retirer. Le capitaine ſe ſentit ſi indigné de la conduite de ce chef, qu'après qu'il fut à une certaine diſtance, il fit tirer deux coups de fuſil par-deſſus ſa tête. L'Earee fut ſi épouvanté qu'il ſe jetta à la mer. Alors le capitaine Cook envoya un canot pour prendre la pirogue vuide; mais quand le canot approcha du rivage, le peuple qui étoit ſur la côte ſe mit à lui lancer des pierres. Le capitaine craignant pour ſes gens, parce qu'ils étoient ſans armes, ſe mit lui-même dans un autre canot pour les aller protéger, & il ordonna qu'on tirât un coup de canon à balle. Les Indiens ſe diſpersèrent ſoudain; & les Anglois ramenèrent deux pirogues; mais en peu de tems la paix fut faite. On rendit les pirogues aux premiers qui vinrent les demander.

CE ne fut que le ſoir du même jour,

où cette querelle eut lieu, que deux ou trois Otahitiens seulement demandèrent des nouvelles de Tupia. Quand ils furent informés des circonstances de sa mort, ils parurent fort contents. Le capitaine Cook pensa qu'ils n'auroient pas eu le moindre chagrin quand le pauvre Tupia eut dû sa perte à toute autre cause que la maladie. Ils étoient aussi peu inquiets d'Aotouroa, celui de leurs compatriotes qui avoit suivi M. de Bouguainville; mais ils faisoient perpétuellement des questions sur M. Banks & sur divers autres Anglois qui étoient du premier voyage du capitaine Cook.

DEPUIS ce voyage, l'isle avoit éprouvé de grands changemens. Toutaha, régent de la grande Péninsule d'Otahiti, avoit été tué dans une bataille donnée entre les peuples des deux royaumes, six mois avant l'arrivée de la Résolution. C'étoit maintenant Otoo qui regnoit. Tubourai-Tomaïde, & plu-

CHAP. IV. ANN. 1773

sieurs autres chefs, amis des Anglais, avoient péri dans ce combat, ainsi que beaucoup des simples guerriers. Enfin la paix étoit rétablie entre les deux peuples qui se partagent l'isle.

20 Août. LE 20, l'un des habitans déroba un fusil à la garde qui étoit à terre. Le capitaine Cook, qui en fut lui-même témoin, fit courir quelques Anglois aux trousses du voleur, mais inutilement; plusieurs Indiens qui se trouvoient là, poursuivient leur compatriote, le terrassèrent & rapportèrent volontairement ce fusil. Cet acte de justice empêcha le capitaine Cook d'avoir besoin d'user de sévérité. Si les Otahitiens n'avoient pas donné une prompte assistance, il eût été impossible de recouvrer par la voie de la douceur le fusil volé; & en usant d'une autre méthode, on eût perdu sûrement plus de dix fois la valeur du fusil.

CHAP. IV. ANN. 1772

LA fraude d'un Otahitien, qui se disoit chef, mérite d'être rapportée: cet homme fit une visite au capitaine Cook, & lui présenta une grande quantité de fruits; mais parmi ces fruits, il y avoit beaucoup de cocos qui avoient été percés par les Anglois, & rejettés après qu'on en avoit bu la liqueur; l'Indien les avoit ramassés & si bien attachés en paquet, qu'on ne s'en apperçut pas tout de suite. Cependant on découvrit la ruse, & on le lui dit à lui-même; mais alors sans la moindre émotion, & affectant une ignorance parfaite, il ouvrit lui-même deux ou trois cocos, comme pour se convaincre de la vérité de cet accident; ensuite il se rendit à terre, & il renvoya aux Anglois un présent de bananes. Ainsi la politique, l'effronterie & la ruse, ne sont pas connues des seules sociétés polies.

LE 23 le Capitaine eut une entrevue avec Waheatoua, dont il obtint une 23 Août.

CHAP. IV. ANN. 1773

assez grande quantité de cochons pour régaler les équipages des deux vaisseaux. Au premier voyage des Anglois, Waheatoua, qui n'étoit guère qu'un enfant, se nommoit Tearée : mais ayant succédé à son père, il en avoit pris le nom.

LES fruits qu'on se procura dans la baye de Oaiti-Piha, contribuèrent beaucoup à rendre la santé à l'équipage de l'Aventure. Plusieurs matelots, qui avoient été absolument hors d'état de se mouvoir, commencèrent en peu de jours à se promener. Quand la Résolution entra dans la rade, elle n'avoit à bord qu'un seul scorbutique. Un soldat de marine, malade depuis long-tems, & qui mourut deux jours après l'arrivée du vaisseau à Otahiti, avoit une complication de maux, mais non pas le moindre symptome du scorbut.

24 Août. LE 24 les vaisseaux levèrent l'ancre, & arrivèrent le lendemain au soir à Ma-

tavai. Avant d'avoir mouillé, ils furent remplis d'Indiens, dont plusieurs étoient connus du capitaine Cook, & le reconnurent très-bien eux-mêmes. Parmi la multitude de peuple qui bordoit le rivage, on distinguoit le Roi Otoo. Le jour suivant le capitaine Cook alla voir ce prince à Oparée, lieu de sa résidence. Il trouva en lui un homme d'une belle figure, parfaitement bien fait, haut de six pieds, & âgé d'environ trente ans; mais les qualités de son ame ne répondoient pas à son extérieur. Quand le capitaine Cook l'engagea à venir le voir à bord du vaisseau, Otoo avoua qu'il étoit effrayé des canons, & manifesta dans ses actions, comme dans ses discours, une extrême timidité.

A son retour d'Oparée, le capitaine Cook trouva les tentes & les observatoires des Astronomes déjà dressés à la même place, où l'on avoit observé le passage de Vénus en 1769. Il y avoit

CHAP. IV. ANN. 1772.

vingt hommes malades du scorbut dans l'Aventure, & un dans la Résolution. On les fit soudain mettre à terre; & on y établit une garde de soldats de marine, sous le commandement du lieutenant Edgcumbe.

27 Août. LE 27, Otoo consentit, avec quelque difficulté, à rendre visite au capitaine Cook. Il y vint accompagné d'une nombreuse suite, portant un présent de divers fruits, d'un cochon, de deux gros poissons & de beaucoup d'étoffes. Ce jeune Roi, & sa suite reçurent en retour des dons convenables. Quand le capitaine Cook reconduisit ses hôtes au rivage, il fut abordé par une femme vénérable, mère du prince Toutaha, tué depuis six mois. Cette femme saisissant le Capitaine par les deux mains, s'écria en fondant en larmes : *Toutaha Tiyo no toutée maty Toutaha;* c'est-à-dire, « Toutaha votre » ami, ou l'ami de Cook, est mort. » Notre navigateur fut si vivement af-

fecté du ton & de la douleur de cette femme, qu'il n'auroit pu s'empêcher de mêler ses larmes aux siennes, si Otoo, à qui cette vue déplaisoit, ne l'avoit entraîné d'un autre côté. C'est même avec peine qu'il obtint depuis de revoir cette Indienne. Il lui donna alors une hâche, & quelques autres objets.

LE capitaine Furneaux fit présent à Otoo de deux chèvres, qui donnoient lieu d'espérer, qu'à moins d'accident, elles multiplieroient beaucoup.

PLUSIEURS jours s'étoient écoulés dans des liasons d'amitié, on se procuroit facilement, & sans troubles, des provisions; quand, dans la soirée du 30, les personnes qui étoient à bord de la Résolution, entendirent crier au meurtre. Il y avoit un grand tumulte sur la plage, au fond de la baie, & à une certaine distance du camp des Anglois. Soudain le capitaine Cook crai-

30 Août.

CHAP. IV. ANN. 1773

gnant que quelqu'un de ses gens ne se trouvât compromis dans cette affaire, expédia un canot armé pour apprendre la cause du trouble, & pour conduire à bord qui que ce fût de son équipage qui seroit rencontré parmi les Indiens. Il envoya aussi à bord de l'Aventure & au camp qui étoit sur le rivage, pour savoir qui est-ce qui manquoit; car tous ceux qui devoient être à bord de la Résolution y étoient. Les canots revinrent promptement, ramenant trois soldats de marine & un matelot. Quelques autres hommes, appartenant à l'Aventure, avoient été également pris. Ils furent tous enfermés à fond de cale; & le lendemain matin le capitaine ordonna qu'on les punît comme ils le méritoient. Les libertés qu'ils avoient prises avec les femmes, avoient sans doute occasionné la querelle. Mais quelle qu'en fût la cause, les habitans furent si épouvantés qu'ils s'enfuirent de leurs habitations pendant la nuit, & l'allarme

fut répandue à plusieurs milles de la côte. Le lendemain le capitaine Cook, allant visiter Otoo, trouva qu'il s'étoit retiré loin du lieu où il demeuroit ordinairement. Il fut même quelque tems avant d'être admis en sa présence; & quand il put le voir, il entendit ce Prince craintif se plaindre amèrement de ce qui s'étoit passé la veille.

LES malades étant déja guéris, le complément d'eau à bord, les réparations des vaisseaux finies, le capitaine Cook résolut de remettre en mer sans délai. Le premier de Septembre, il fit rembarquer tout ce qui étoit sur le rivage, & démarrer les vaisseaux; ce qui occupa les équipages presque tout le jour. L'après midi le lieutenant Pickersgill revint d'Attahourou, lieu où il avoit été envoyé pour tâcher d'obtenir quelques provisions qu'on lui avoit promises. Dans cette course, le Lieutenant avoit rencontré Oberée, cette jeune

1 Sept.

CHAP. IV. ANN. 1773.

fille que les Anglois ont rendue si célèbre. Sa situation étoit alors bien différente de l'état brillant dans lequel on l'avoit d'abord vue. Non-seulement elle avoit perdu sa beauté, mais elle paroissoit pauvre & très-peu considérée dans l'isle.

LE soir, la brise de terre s'étant levée, les vaisseaux sortirent du port. Le capitaine Cook fut obligé de renvoyer ses amis Otahitiens, plutôt qu'ils ne le vouloient; mais il les renvoya du moins satisfaits de ses bons traitemens.

DE la baie de Matavai, le capitaine Cook dirigea sa route vers Huaheine, où il avoit résolu de relâcher. Le jour suivant il apperçut cette isle, & le 3 Septembre au matin, il mouilla l'ancre dans le port d'Owharre. L'Aventure n'eut pas le bonheur d'entrer dans ce havre aussi facilement. Elle toucha sur le côté nord du canal; mais par les se-

3 Sept.

cours que le capitaine Cook avoit préparés en cas d'accident, l'Aventure fut aidée à tems, & retirée ſans aucun dommage. Auſſitôt que les deux vaiſſeaux furent placés, le capitaine Cook & le capitaine Furneaux ſe rendirent à terre, où les Indiens les reçurent avec la plus grande cordialité. Les échanges commencèrent immédiatement. Auſſi nos navigateurs eurent l'eſpoir d'être abondamment approviſionnés de cochons & de volailles; ce qui devenoit très-précieux dans la circonſtance où ils ſe trouvoient. Le 4, le lieutenant Pickerſgill partit avec la grande chaloupe pour aller trafiquer dans le ſud de l'iſle. Un autre parti commerçant fut envoyé à terre, non loin des vaiſſeaux, & le capitaine Cook ſe chargea de le préſider d'abord lui-même, pour être ſûr que les affaires ſeroient enſuite bien menées; ce qui devenoit très-important. Tout étant en bon train, il ſe rendit avec le capitaine Furneaux & M. Forſter, chez

4 Sept.

CHAP. IV. ANN. 1773.

son ancien ami, le vieillard Orée, chef d'Huaheine. Cette visite fut précédée de quelques cérémonies. Orée envoya d'abord au capitaine Cook l'inscription gravée sur une petite pièce d'étain, que le capitaine lui avoit laissée en 1769. Elle étoit dans le sachet que M. Cook avoit fait faire exprès, avec une pièce de monnoie Angloise contrefaite, & quelques grains de collier qui y avoient été mis dans le même tems; ce qui prouvoit qu'on en avoit eu beaucoup de soin. Après tous les préliminaires, le capitaine désira d'aller trouver le Roi; mais on lui dit que le Roi vouloit venir lui-même vers lui. En effet, Orée s'avança vers M. Cook, & l'embrassa tendrement. Ce n'étoit point une vaine formule de politesse, mais l'effet d'une pure affection; & les pleurs qui couloient le long des joues du vieillard, démontroient les sentimens de son cœur. Les présens que lui fit alors le capitaine Cook, consistoient en un choix de

de ce qu'il avoit de meilleur; car il consi- CHAP. IV.
déroit ce bon Indien comme son père. ANN. 1773
Orée lui donna en retour un cochon avec beaucoup d'étoffes, promettant d'ailleurs qu'on s'efforceroit de procurer aux Anglois tout ce qui leur seroit nécessaire; & cette promesse fut fidellement remplie. Orée fit plus. Il eut l'attention d'envoyer tous les jours au capitaine Cook, pour sa table, une grande quantité des meilleurs fruits & des plus excellens végétaux cuits à la mode du pays.

JUSQU'ALORS le séjour des Anglois à Huaheine avoit été très-agréable; mais le 6 il survint des accidens qui rendirent ce jour-là fort inquiétant. Quand le capitaine alla se promener dans l'endroit où l'on faisoit les échanges, il apprit qu'un Indien s'étoit conduit avec beaucoup d'insolence. Cet homme étoit en habit de guerre. Il portoit une massue dans chaque main, & il sembloit ré- 6 Mai.

CHAP. IV. ANN. 1773

folu à quelque mauvais deſſein. Le capitaine Cook lui ôta ſoudain ſes maſſues; les briſa devant l'audacieux, & le força, quoique avec peine, de ſe retirer. Dans le même tems M. Sparrman, qui s'étoit imprudemment écarté ſeul, pour herboriſer, fut aſſailli par deux hommes qui lui ôtèrent tout ce qu'il avoit, excepté ſes grandes culottes, & qui le frappèrent avec ſon propre couteau de chaſſe; mais heureuſement ſans le bleſſer. Quand ils l'eurent dépouillé, ils ſe ſauvèrent. Après cela, un autre Indien lui apporta une pièce d'étoffe pour ſe couvrir, & le conduiſit à la place du marché. Pluſieurs habitans y étoient raſſemblés; mais dès l'inſtant que M. Sparrman parut en cet état, ils prirent tous la fuite. Le capitaine Cook en ayant rappellé quelques-uns, & leur ayant bien perſuadé qu'il ne vouloit point ſe venger ſur les innocens, alla ſe plaindre à Orée. Dès que ce bon vieillard eut écouté les détails de cette affaire, il

pleura amèrement. Plusieurs Indiens qui l'entouroient, sensibles à sa douleur, pleurèrent aussi. Ensuite Orée s'indignant contre son peuple, rappella la manière dont le capitaine Cook avoit traité les Indiens, & depuis son arrivée & à son premier voyage, & il observa combien il y avoit de bassesse & d'ingratitude à le récompenser ainsi. Alors il prit en compte ce qui avoit été dérobé à M. Sparrman; il promit de faire faire les recherches les plus exactes pour découvrir les voleurs; & il demanda à suivre le capitaine à son bord. Aussitôt les Indiens, craignant pour la sûreté de leur prince, lui témoignèrent leurs alarmes, & firent tout ce qu'ils purent pour le dissuader; mais ce fut en vain. Il entra vîte dans le canot; & eux voyant que leur Roi chéri étoit au pouvoir des Anglois, jettèrent tous ensemble un cri de désespoir. Il seroit impossible de rendre leur désolation. Non-seulement ils l'exhortoient, ils le

CHAP. IV. ANN. 1773

prioient; mais ils s'efforcèrent à l'arracher du canot; & il n'y en avoit pas un seul dont le visage ne fût inondé de larmes. Le capitaine Cook, témoin de leur affliction, se joignit à eux pour engager Orée à s'en retourner; mais rien ne changea la résolution du prince. Il supplia lui-même le capitaine d'entrer dans le canot, & soudain il ordonna de mettre au large. La sœur d'Orée fut la seule parmi les Indiens qui se conduisit en cette occasion avec magnanimité. Remplie du même esprit que son frère, elle ne s'opposa pas à son dessein. Le projet du Roi, en s'embarquant dans le canot des Anglois, étoit d'aller avec eux à la poursuite des voleurs. Le capitaine Cook & lui se firent donc porter fort loin. Ensuite ils mirent pied à terre. Ils s'enfoncèrent quelques milles dans la campagne, Orée s'informant dans toutes les habitations si on ne savoit pas qui étoient les coupables. Il auroit même continué ses perquisitions jusqu'aux extré-

mités de l'isle ; mais le Capitaine qui ne regardoit pas ce qu'on cherchoit comme digne de tant de peine, ne voulut pas aller plus loin. En outre il étoit décidé à partir le lendemain ; tout commerce étoit suspendu par la terreur des Indiens ; & il lui étoit nécessaire de s'en retourner pour rétablir la facilité des échanges. Ce fut avec beaucoup de resistance qu'Orée renonça à faire lui-même de plus longues recherches, & se contenta d'envoyer quelques-uns de ses Indiens à sa place. Quand M. Cook & lui revinrent au canot, ils y trouvèrent la sœur d'Orée, & plusieurs autres habitans qui s'y étoient rendus par terre. Les Anglois s'embarquèrent immédiatement sans demander au Roi de les suivre. Mais il insista pour les accompagner encore, malgré les nouvelles craintes de ses sujets. Sa sœur imita cette fois-là son exemple. Elle s'embarqua aussi, quelques prières que lui adressât sa jeune fille pour l'en détourner. Le Capitaine

CHAP. IV. ANN. 1773.

répondit généreusement à la confiance que ces deux Princes avoient eue en lui. Après dîner, il les fit ramener au rivage, où des milliers d'Indiens les attendoient, & les reçurent avec des larmes de joie. Tout fut alors content & paisible. Les habitans vinrent en foule de toutes parts, portant des cochons, des volailles & toute sorte de fruit; les Anglois en remplirent deux canots. Orée lui-même donna au Capitaine un beau cochon & diverses autres provisions. Le couteau de chasse de M. Sparrman, la seule chose de prix qu'on lui eût dérobée, lui fut rendu avec une partie de ses habits; & on assura que le reste seroit rapporté le lendemain. Quelques autres bagatelles qu'on avoit prises à des Officiers Anglois qui étoient à la chasse, furent aussi restituées exactement.

NOUS avons rapporté avec soin les événemens de cette journée, pour mon-

trer la haute opinion que le chef d'Huaheine s'étoit formée du capitaine Cook, & quelle confiance il avoit miſe en ſon intégrité & en ſon honneur. Orée s'étoit lié d'une amitié ſolemnelle avec notre navigateur, ſuivant les coutumes des inſulaires de la mer du Sud; & il ſembloit penſer que cette amitié ne pouvoit être altérée par des infractions étrangères. Auſſi le capitaine Cook a eu raiſon de remarquer qu'il ſeroit impoſſible de fournir un ſecond exemple d'un Roi, qui, en pareille circonſtance, agiroit de la même manière. Orée n'avoit sûrement rien à craindre. L'intention du capitaine Cook n'étoit pas de lui faire la moindre injure. Mais lui & ſon peuple pouvoient-ils en être aſſurés? Ils n'ignoroient pas au contraire, qu'étant une fois au pouvoir du capitaine Cook, toutes les forces de l'iſle n'auroient pu délivrer le Roi; & que ſi le Capitaine avoit voulu lui faire payer une rançon, il eût fallu ſe ſou-

ANN. 1773. mettre à tout ce qu'il auroit exigé. Auſſi les craintes du peuple pour la sûreté de ſon chef & pour la ſienne propre, étoient fort raiſonnables.

7 Sept. LE 7 de Septembre, tandis qu'on démarroit les vaiſſeaux, le capitaine Cook alla le matin prendre congé d'Orée, & lui apporta des préſens qui avoient non-ſeulement une valeur imaginaire; mais une utilité réelle. Il lui laiſſa auſſi & la première pièce d'étain qu'il lui avoit donnée avec une inſcription, & une autre petite plaque de cuivre ſur laquelle on grava ces mots; « Les vaiſſeaux de » Sa Majeſté Britannique, la Réſolu- » tion & l'Aventure, ont mouillé ici » en Septembre 1773 ». Ces plaques, ainſi que quelques autres médailles, furent ſerrées dans un ſac, & Orée promit de les montrer aux premiers vaiſſeaux, qui aborderoient dans l'iſle. Le Roi ayant enſuite fait préſent d'un cochon & de beaucoup de fruits au capi-

taine Cook, ils prirent congé l'un de l'autre ; mais ce ne fut pas sans répandre beaucoup de larmes que le bon vieillard se sépara de son ami. Dans cette entrevue, on ne parla point du reste des effets de M. Sparrman. Comme il étoit encore de bonne heure, le capitaine Cook jugea qu'ils n'avoient pas été rapportés, & ne voulut point en faire mention, de peur de causer de la peine à Orée, pour des choses qu'on n'avoit pas eu le tems de recouvrer. Mais dès que les Anglois se furent rembarqués, on conduisit sur le rivage, les voleurs qui venoient d'être pris. Orée s'y rendit lui-même, en faisant prier le capitaine Cook d'y venir, pour ordonner du sort des coupables, ou être du moins présent à leur punition. Le capitaine Cook ne crut pas devoir y aller. Il s'en rapporta à l'équité d'Orée.

C'EST à Huaheine que le capitaine Furneaux reçut à son bord le jeune Omaï,

CHAP. IV
ANN. 1773

né dans l'isle d'Ulietea, & dont on a tant parlé, depuis que nous l'avons vu à Londres. Le capitaine Cook désapprouva d'abord ce choix, pensant que ce jeune homme ne pouvoit pas donner une opinion avantageuse des habitans des isles de la société. Il étoit inférieur à plusieurs d'entre eux, par la naissance, par le rang, même par la structure, la physionomie & la couleur. Cependant le capitaine Cook eut lieu d'être satisfait, par la suite, du voyage d'Omaï en Angleterre.

PENDANT le peu de séjour que nos navigateurs firent à Huaheine, ils y obtinrent beaucoup de provisions. Ils y achétèrent trois cents cochons au moins avec une immense quantité de volailles & de fruits; & si les vaisseaux y étoient demeurés plus long-tems, ils auroient encore été mieux pourvus. La richesse, la fertilité de cette petite isle, est telle, que rien ne paroissoit y avoir diminué,

par ce que les Anglois en avoient tiré. Tout y reſtoit également dans l'abondance.

D'HUAHEINE nos voyageurs ſe rendirent à Ulietea, où les échanges continuèrent de la même manière que dans les autres isles. L'amitié fut vivement renouée entre le capitaine Cook & Oreo, roi d'Ulietea. Là, les Indiens, demandèrent avec beaucoup d'intérêt, des nouvelles de Tupia; mais quand ils apprirent la cauſe de ſa mort, ils ceſsèrent d'être inquiets.

DANS la matinée du 15, les Anglois furent extrêmement ſurpris de ne voir venir aucun des Indiens à bord des vaiſſeaux, comme ils y étoient venus juſques alors. Comme deux matelots de l'Aventure avoient paſſé toute la nuit à terre, le capitaine Cook conjectura que les habitans les avoient volés, & craignoient qu'on n'en tirât vengeance. Cependant

15 Sept.

CHAP. IV
ANN. 1773

cela n'étoit point, les deux matelots ayant été très-bien traités, ne purent fournir aucune raiſon de la fuite précipitée des Indiens. Tout ce que le capitaine put apprendre, c'eſt que pluſieurs habitans étoient tués & d'autres bleſſés par les fuſils des Anglois; ce qui l'inquiéta beaucoup pour le ſort de deux chaloupes qu'il avoit envoyées à l'isle d'Otaha. Soudain il réſolut d'aller trouver le chef. Dès qu'il l'aborda, Oreo jetta ſes bras autour du cou de M. Cook & fondit en larmes. Toutes les femmes, tous les hommes qui l'entouroient, pleuroient auſſi. La déſolation étoit générale, M. Cook en fut non moins ému qu'étonné. Enfin, tout ce qu'il ſut, c'eſt que les habitans, alarmés de l'abſence des deux chaloupes angloiſes, & croyant que les hommes qui les conduiſoient avoient déſerté, imaginoient que le capitaine puniroit les Indiens pour recouvrer ſes gens; quand tout fut éclairci, on reconnut qu'il n'y avoit pas

eu un seul Anglois, ni un seul Indien insulté. Cette terreur panique montre dans toute sa foiblesse la timidité naturelle des peuples des isles de la Société.

NOS navigateurs ne furent pas moins heureux à Ulietea qu'à Huaheine, pour se procurer des provisions. Le capitaine Cook estima que le nombre des cochons achetés s'élevoit à plus de quatre cents. Il y en avoit beaucoup de bons à rôtir tout entiers. Il y en avoit quelques-uns du poids d'un quintal; mais le plus grand nombre étoit du poids de quarante à cinquante livres. Enfin les Indiens en offrirent bien plus qu'on ne pouvoit en prendre. Aussi nos voyageurs furent en état de continuer leur route avec beaucoup d'agrément & d'avantages.

PENDANT cette seconde visite que le capitaine Cook fit aux isles de la société, il eut bien occasion d'en con-

CHAP. IV. ANN. 1773

noître les mœurs & les loix. Il apprit qu'un vaisseau Espagnol avoit été récemment à Otahiti. Les Indiens se plaignoient que les gens de ce vaisseau leur avoient communiqué une maladie qui leur affectoit la tête, la gorge, l'estomach, & enfin les faisoit mourir. Quant à un autre mal, dont les effets ont été depuis quelques tems si funestes au monde, le capitaine Cook ne put savoir, quelques informations qu'il prît, s'il étoit connu des Insulaires ou non, avant qu'ils eussent été visités par les Européens; mais s'ils n'en avoient pas connoissance avant, ils la doivent, sans aucun doute, au voyage de M. de Bougainville.

UNE chose que le capitaine Cook desiroit vivement, c'est d'apprendre si les sacrifices de sang humain font partie des coutumes religieuses de ces peuples. L'homme à qui il le demanda d'abord, & quelques autres depuis, prirent beau-

coup de peine pour en faire l'explication. Mais les Anglois entendoient trop peu la langue du pays, pour bien comprendre ce que ces prêtres disoient. Le capitaine Cook apprit ensuite d'Omaï que les habitans des isles de la Société immoloient des hommes à l'Être Suprême. Toutes les notions qu'il eut en outre, concernant la religion des Indiens, furent très-imparfaites, excepté dans ce qui a rapport aux cérémonies funèbres.

LE capitaine Cook eut dans ce voyage occasion de reconnoître l'injustice qu'on avoit faite, pendant le premier, aux femmes d'Otahiti & des isles voisines. On les avoit représentées, sans aucune exception, toujours prêtes à accorder leurs faveurs au premier homme qui leur en offroit le prix; mais M. Cook découvrit que c'étoit absolument faux. Les faveurs des femmes mariées & des jeunes filles d'une certaine classe, sont aussi difficiles à obtenir là que dans tout autre

CHAP. IV. ANN. 1773

pays. Les filles, même du rang le plus inférieur, ne sont pas aussi coupables qu'on l'avoit d'abord cru. Il y en a beaucoup qui ne se prêtent jamais à des familiarités indécentes. Le docteur Hawkesworth s'est sans doute trop étendu sur ce sujet, dans la relation des premières découvertes du capitaine Cook; & les éclaircissemens que ce capitaine a obtenus à cet égard, en sont d'autant plus précieux. Toute ame honnête doit être flattée, en apprenant ce qui fait honneur à la nature humaine, & en particulier aux femmes. Leur chasteté est leur gloire; & cette vertu semble si nécessaire au bon ordre de la société, qu'il est doux de réfléchir qu'il n'y a point de pays, ignorant ou barbare, où elle ne soit regardée comme un devoir.

LE second voyage de M. Cook le mit aussi à portée d'acquérir de nouvelles connoissances, relatives à la géographie des isles de la Société. Il trouva qu'Otahiti

qu'Otahiti eſt bien plus étendue qu'il ne l'avoit penſé (*a*). Les Aſtronomes furent également attentifs à y faire toutes les obſervations qui dépendoient d'eux.

17 Sept.

LE 17 de Septembre, le capitaine Cook partit d'Ulietea, en dirigeant ſa courſe vers l'oueſt, avec un peu d'inclinaiſon au ſud. Le 23 du même mois, il découvrit une terre à laquelle il donna le nom de l'iſle d'*Harvey*. Le premier d'Octobre il vit l'iſle de Middlebourg. Tandis qu'il cherchoit un lieu propre à aborder, il vint deux canots, dans chacun deſquels étoient deux ou trois hommes, qui, à la première invitation, montèrent hardiment dans les vaiſſeaux. Leur confiance donna au capitaine Cook une ſi bonne opinion d'eux, qu'il réſo-

(*a*) La latitude de la Baie de Oaiti-Piha, eſt au 17° 46′ 28″ ſud, & la longitude au 0° 21′ 25″ ½ de la pointe de Vénus; ou au 149°. 13′ 24″ à l'oueſt de Greenwich.

CHAP. IV. ANN. 1773.

lut de leur faire une visite; & il l'exécuta le lendemain. A peine les vaisseaux avoient mouillé l'ancre, qu'il furent environnés de canots remplis d'Indiens; ils apportoient des étoffes & diverses curiosités qu'on troqua pour des clous ou d'autres objets de fantaisie. Parmi les Indiens qui vinrent à bord, il y avoit un chef, nommé *Tyoony*, dont le capitaine Cook s'empressa de gagner l'amitié, en lui faisant présent d'une hache & de quelques clous. Un parti de nos navigateurs, ayant le capitaine Cook à sa tête, se rendit à terre avec deux canots. Une foule immense de peuple bordoit le rivage & les salua avec des acclamations de joie. Ce peuple étoit dans les dispositions les plus pacifiques; il ne portoit pas la moindre arme, le plus léger bâton. Il sembloit plus envieux de donner que de recevoir. Les Indiens qui ne pouvoient pas s'approcher des canots, jettoient leurs étoffes par-dessus la tête des autres, & se re-

tiroient sans rien demander, même sans attendre qu'on leur envoyât quelque chose en retour. Toute cette journée fut employée de la manière la plus agréable. Le soir, quand les Anglois se retirèrent à bord, ils se félicitèrent du plaisir dont ils avoient joui, & de l'accueil des Insulaires, qui sembloient s'être efforcés, à l'envi, de témoigner de la bienveillance à leurs hôtes. Cependant une telle conduite étoit plutôt l'effet du bon naturel que d'un sentiment particulier pour les Anglois; car lorsque le capitaine Cook annonça son départ à Tyoony, ce prince n'en parut pas ému. Parmi les divers présens que le capitaine Cook lui fit, il y avoit un assortiment de graines de jardinage, qui, bien soignées, pouvoient devenir d'un grand avantage pour le pays.

DE l'isle de Middlebourg, les vaisseaux se rendirent à celle d'Amsterdam. Les habitans ne se montrèrent pas moins

CHAP. IV. ANN. 1773.

empressés que leurs voisins, à former des liaisons d'amitié avec les Anglois. Véritablement ils n'apportoient, non plus que les autres, que des articles peu utiles, tels que des étoffes ou des nattes. Cependant, les matelots étoient assez simples pour troquer leurs vêtemens contre ces bagatelles. Pour mettre fin à un trafic si onéreux, & pour tâcher d'obtenir quelques rafraîchissemens, le capitaine défendit que personne achetât aucun objet de curiosité. Cette loi produisit l'effet désiré. Quand les Indiens virent qu'on ne vouloit faire des échanges que pour des comestibles, ils portèrent des bananes & des cocos en abondance, ainsi que quelques volailles & quelques cochons. Ils troquèrent ces objets contre des clous & des vêtemens. Les moindres haillons suffisoient pour avoir un cochon, ou au moins une volaille.

LA manière de faire les échanges

bien assurée, & des Officiers choisis pour y veiller & pour prévenir les disputes, le capitaine Cook désira de connoître, autant qu'il lui seroit possible, l'isle d'Amsterdam. Il fut en cela très-favorisé par l'amitié d'Attago, l'un des principaux chefs. Le capitaine Cook fut frappé d'admiration, quand il examina la beauté de la campagne, & le soin avec lequel on la cultive. Il se crut transporté dans l'une des plus fertiles plaines de l'Europe. Il n'y vit pas un seul morceau de terrein négligé. Les chemins n'ont que la largeur absolument nécessaire, & les clôtures ou haies qui séparent les champs, ne sont que de quatre pouces de hauteur; encore ces haies sont-elles formées de plantes ou d'arbustes utiles. Chaque vallon de l'isle est de même; il n'y a point de lieu au monde où la nature, assistée par un peu d'industrie, déploye autant de richesse.

CHAP. IV. ANN. 1773

QUELQUE bons que soient les Indiens de l'isle d'Amsterdam, ils ne se montrent pas totalement exempts de cette inclination au vol, qu'ont tous les insulaires de la mer du sud. Cependant, leurs rapines ne furent pas alors assez considérables pour causer beaucoup de troubles, ou pour exciter des querelles générales.

L'ENTREVUE du capitaine Cook avec le roi de l'isle, fut assez remarquable. Cette majesté étoit assise d'un air si sérieux, si stupide & si rechigné, que le capitaine la prit pour un imbécille, que les Indiens révéroient par quelques motifs de superstition. Quand il la salua & lui parla, elle ne lui répondit, ni ne parut le remarquer. Les présens même que le capitaine offrit à ce roi, ne dérangèrent point sa gravité; on n'en tira pas un seul signe de tête. Comme il étoit dans le printems de son âge, il est possible qu'une fausse idée de sa dignité l'en-

gageât à affecter un extérieur auſſi ſottement grave. L'hiſtoire des peuples plus policés pourroit fournir des exemples qui confirmeroient cette ſuppoſition.

LA deſcription générale & détaillée des isles de Middlebourg & d'Amſterdam, ſe trouve dans les relations du capitaine Cook; c'eſt pourquoi, je ne la répéterai point ici: mais je rapporterai quelques particularités, qui, j'eſpère, ne déplairont point à mes lecteurs.

IL faut d'abord obſerver que ces isles ſont défendues contre la mer, par un rempart de rocher de corail, qui s'étend à plus de cent braſſes loin du rivage. La violence des ondes eſt amortie par ce rocher, avant qu'elles arrivent juſqu'à terre. A la vérité, la plupart des isles que le capitaine Cook a viſitées dans cette partie du globe, ſont entourées de même, & c'eſt là une nouvelle preuve de la bonté & de la ſageſſe de la

CHAP. IV. ANN. 1773.

Providence ; car, par le moyen des rochers, la nature a préſervé de l'effort des vagues, les isles qui ne ſont que comme des points perdus au milieu de l'immenſe Océan qui les environne (*a*).

M. FORSTER trouva à Amſterdam, non ſeulement les mêmes plantes qui ſont à Otahiti & dans les isles voiſines, mais beaucoup d'autres, dont l'eſpèce n'étoit point encore connue. Le capitaine eut ſoin d'enrichir l'agriculture des Indiens d'Amſterdam, d'un aſſortiment de graines de jardinage.

LES cochons & les volailles ſont les ſeuls animaux que les Anglois aient vu dans cette isle. Les cochons ſont parfaitement ſemblables à ceux des autres parties de la mer du ſud ; mais les vo-

(*a*) Les iſles de Middlebourg & d'Amſterdam ſont ſituées entre la latitude de 21°. 29′ & 21°. 3′ ſud, & la longitude de 174° 40′ & 175° 15′ oueſt, ſuivant les obſervations faites ſur les lieux.

lailles l'emportent de beaucoup. Il y en a peu en Europe qui les égalent & pour la groſſeur & pour la délicateſſe.

LES hommes & les femmes y ont à-peu-près la taille des Européens. Leur couleur eſt celle d'un cuivre très-clair, & beaucoup plus uniforme que parmi les Indiens d'Otahiti. Pluſieurs Anglois furent même d'opinion que les habitans de Middlebourg & d'Amſterdam étoient d'une plus belle race; mais quelques autres, ſur-tout le capitaine Cook, penſoient le contraire. Quoi qu'il en ſoit, ils ont beaucoup de régularité dans les traits. Ils ſont bien faits, actifs, légers & joyeux. Les femmes principalement ſont les plus gaies que nos voyageurs aient vues; & pour peu que quelqu'Anglois parût ſe plaire avec elles, elles babilloient à ſon côté, ſans y être engagées, & ſans conſidérer qu'elles n'étoient point entendues: d'ailleurs, elles paroiſſoient en général aſſez mo-

CHAP. IV. ANN. 1773.

deſtes. Comme on s'étoit déja plaint à bord d'une certaine maladie, le capitaine Cook prit tout le ſoin poſſible pour empêcher qu'on ne la communiquât à ces Indiens. Nos navigateurs eurent le plaiſir d'entendre chanter ſouvent les femmes. Leurs airs ſont très-agréables. Elles ont une méthode ſingulière de battre la meſure, en faiſant craquer leurs doigts. Leur muſique eſt harmonieuſe, leur voix douce, leur ton extrêmement juſte.

Il y a une coutume bien extraordinaire dans ces isles. Preſque tous les habitans manquent d'un de leurs petits doigts. Ce n'eſt point particulier au rang, à l'âge, ou au ſexe. L'amputation n'eſt pas même fixée à une certaine époque de la vie; elle eſt arbitraire, & pourtant générale. Nos navigateurs cherchèrent en vain à découvrir la cauſe d'une ſi bizarre pratique.

CHAP. IV. ANN. 1773.

LES Anglois demeurèrent trop peu de tems à Amsterdam & à Middlebourg, pour pouvoir acquérir une grande connoissance du langage ; cependant, plus ils y firent attention, plus ils trouvèrent qu'il ressembloit à celui d'Otahiti & des autres isles de la société. La différence n'est même pas aussi grande qu'entre les idiomes de quelques Provinces d'Angleterre.

7 Octob.

LE 7 d'octobre, le capitaine Cook continua son voyage. Son intention étoit de se rendre directement dans le canal de la Reine-Charlotte à la Nouvelle-Zélande, pour y prendre l'eau & le bois dont il avoit besoin, & ensuite de continuer ses perquisitions dans le sud & dans l'est. Le lendemain de son départ d'Amsterdam, il passa près de l'isle Pilstart, que Tasman avoit découverte (*a*).

(*o*) L'isle Pilstard est au 22°. 26′ de latitude sud,

CHAP. IV
ANN. 1773.
21 Octob.

LE 21, il vit la terre de la Nouvelle-Zélande, étant à la distance de huit ou dix lieues du cap Table. Comme il desiroit d'enrichir le pays, des animaux & des plantes qui y manquoient, & qui pouvoient, par la suite, être d'un grand avantage pour les habitans, une des premières choses qu'il fit, ce fut de donner à un chef Zélandois, qui étoit venu à bord dans une pirogue, deux verrats, deux truyes, quatre poules, deux coqs, & une grande quantité de graines de jardinage, des espèces les plus utiles, telles que du froment, des pois, des fèves, des choux, des turneps, des oignons, des carrotes, des navets, des ignames. Quoique l'Indien fût bien plus charmé d'un clou, que des riches présens que le capitaine Cook venoit de lui faire, il promit d'en prendre soin, & sur-tout de ne point tuer les animaux. S'il a rempli

& au 175° 50′ de longitude ouest, elle est à trente-deux lieues de Middlebourg.

sa promesse, ils suffiront, sans doute, avec le tems, pour garnir l'isle de leurs espèces.

LE capitaine Cook ne put entrer que le 3 de Novembre dans le canal de la Reine Charlotte. Il mouilla l'ancre dans le port du vaisseau. Il avoit été obligé de tenir la mer autour de l'isle, & d'essuyer beaucoup de mauvais tems depuis le 21 Octobre. Une tempête terrible l'éloigna de la terre pendant deux jours; il y auroit eu même beaucoup de danger pour lui, si, par bonheur, il n'eût pas alors été hors du Cap, & à l'abri de la basse côte. C'est à la suite de cette tempête qu'il perdit de vue l'Aventure, dont on n'eut aucune nouvelle pendant le reste du voyage. 3 Nov.

LE premier objet dont s'occupa le capitaine Cook, quand il fut dans le canal de Reine Charlotte, c'est de réparer son vaisseau qui avoit beaucoup

CHAP. IV. ANN. 1773.

souffert, sur tout dans les voiles & dans les cordages. Il fit aussi visiter sa provision de biscuit, & il eut le désagrément d'en trouver beaucoup de gâté. Pour tâcher de remédier un peu à cet inconvénient, il donna ordre qu'on ouvrît tous les tonneaux de biscuit, qu'on triât celui qui étoit piqué des vers, & qu'on le passât au four; malgré cela il y en eut quatre mille deux cents quatre vingt-dix livres, entiérement perdus, & environ trois milliers de celui qu'on fit recuire ne pouvoient être mangés que par des personnes comme nos navigateurs.

LE capitaine Cook s'empressa de savoir ce qu'étoient devenus les animaux qu'il avoit laissés au mois de Mai à la Nouvelle-Zélande. Il vit la plus jeune des truies qu'avoit déposées le capitaine Furneaux; elle étoit en bon état & très-apprivoisée. Les Indiens assurèrent que le verrat & l'autre truie s'étoient en-

fuis dans le bois, mais n'avoient point été tués. Ils racontèrent auſſi que les deux chèvres lâchées au fond, de la baie, avoient été égorgées par un méchant Zélandois nommé Goubiah. Ainſi le capitaine eut la douleur d'apprendre que tous les ſoins bienveillans qu'il prenoit pour les avantages de ce pays, étoit rendus vains par les hommes même qui en étoient l'objet. Les jardins avoient eu plus de ſuccès; les Indiens avoient laiſſé tout ce qu'on y avoit planté, excepté les patates, aux ſoins de la nature; & la nature avoit été ſi favorable à ces jardins, que tout étoit dans un état floriſſant.

MALGRÉ l'inſouciance & la folie des Zélandois, le capitaine Cook perſiſta dans ſon zèle à les ſervir. Il donna à ceux qui demeuroient près du port un verrat, une jeune truie, deux coqs & deux poules qui venoient des iſles des Amis. Dans l'oueſt de la baie, il fit lâcher,

CHAP. IV. ANN. 1773.

à l'insçu des Indiens, trois truies & un verrat, deux poules & deux coqs. On les porta un peu loin dans le bois, & on leur laissa à manger pour dix ou douze jours ; précaution qu'on prit pour empêcher que ces animaux vinssent tout de suite chercher leur nourriture du côté du rivage, & ne fussent découverts par les habitans. Le Capitaine désiroit de remplacer les deux chèvres qu'avoit tuées Goubiah, en lâchant sur la rive les deux seules qui lui restoient ; mais bientôt après le mâle mourut par un accident, dont on ne put pas découvrir la cause. Soit qu'il eût mangé quelque herbe vénéneuse, soit qu'il eût été piqué par des orties qui sont très-communes sur cette côte, l'animal éprouva des transports de rage ; & dans un de ces accès, on dit qu'il sauta dans la mer & se noya. Toutes les peines qu'avoit prises M. Cook pour naturaliser dans la Nouvelle-Zélande des chèvres & des brebis, furent donc inutiles ; mais il espéra

eſpéra qu'il ſeroit plus heureux pour les cochons & les volailles. CHAP. IV. ANN. 1773

UN jour le Boſſeman étant allé couper des balais avec quelques matelots, ils enfoncèrent une cabane, dans laquelle les Zélandois avoient dépoſé, non-ſeulement ce qu'ils avoient reçu des Anglois, mais leurs propres biens. Soudain les maîtres de la cabane vinrent ſe plaindre au capitaine Cook; & un des Anglois ayant été déſigné comme le principal voleur, le capitaine ordonna qu'il fût puni aux yeux des Indiens. Alors ceux-ci, quoiqu'on ne pût rien recouvrer des choſes volées, parurent fort ſatisfaits. Le capitaine Cook avoit pour principe de punir les moindres crimes, dont ſes gens ſe rendoient coupables envers les nations ſauvages. Il penſoit que, quoique les ſauvages volaſſent avec impunité, ce n'eſt pas une raiſon pour que nous agiſſions de la même manière. Les Zélandois avoient une inclination

CHAP. IV. ANN. 1773.

au vol, qui pouvoit bien s'être accrue à la vue des objets nouveaux que les Anglois leur préſentoient; cependant ils avoient aſſez d'idée de la juſtice pour s'adreſſer au capitaine Cook, dès qu'on leur prenoit quelque choſe. Ce Capitaine étoit donc perſuadé que la meilleure méthode pour engager les peuples ſauvages à ſe bien conduire, c'eſt de les convaincre d'abord de la ſupériorité que donnent aux Européens les armes à feu, & de ſe tenir enſuite toujours ſur ſes gardes. Une telle conduite, jointe à une honnêteté rigoureuſe & à beaucoup de douceur, doit leur perſuader qu'il eſt de leur intérêt de ne pas troubler nos navigateurs, & les empêcher de former contr'eux aucun plan général d'attaque.

LES Anglois eurent, à l'époque dont nous parlons, une preuve indubitable que les Zélandois étoient antropophages. Cette découverte frappa de terreur l'ame

d'Oedibée, jeune homme de Bolabola, que le capitaine Cook avoit embarqué à Ulietea. Sa consternation le rendit immobile; & l'art du plus habile peintre ne pourroit rendre que foiblement l'horreur qu'exprimoit son regard & toute sa personne. Quelques Anglois l'ayant rappellé à lui-même, il pleura amèrement; il mêla des imprécations à ses larmes; & appellant les Zélandois hommes infâmes, il les assura qu'il ne vouloit pas être plus long-tems leur ami. Dès lors, il ne souffrit pas qu'ils l'approchassent. Il refusa même de toucher le couteau qui avoit servi à couper de la chair humaine. Telle étoit l'indignation d'Oedibée contre une si abominable coutume; indignation qui mérite, comme l'a remarqué M. Cook, d'être imitée par les êtres les plus raisonnables. Les sentimens de ce jeune Indien font voir quelle différence prodigieuse il y a entre les mœurs des habitans des isles de la Société & celles des habitans de la Nou-

CHAP. IV. ANN. 1773

velle-Zélande. L'opinion constante du capitaine Cook étoit pourtant que les Nouveaux-Zélandois ne mangeoient que les ennemis qu'ils tuoient à la guerre.

PENDANT le séjour que les Anglois firent dans le canal de la Reine Charlotte, ils furent abondamment approvisionnés de poisson. Les Indiens le leur vendoient à très-bas prix. D'ailleurs, indépendamment des légumes que fournissoient déja leurs jardins, ils trouvoient sur le rivage beaucoup de cochléaria & de céleri que le capitaine Cook faisoit préparer tous les jours pour l'équipage. Grace à sa vigilance continuelle, toutes les personnes du vaisseau suivirent pendant trois mois un régime rafraîchissant, & il n'y eut pas à bord un seul malade.

LA veille de son départ, M. Cook écrivit sur un papier les avis qu'il crut nécessaire de donner au capitaine Fur-

neaux, s'il venoit dans le canal. Ce papier fut mis dans une bouteille & caché sous les racines d'un des arbres du jardin, de manière qu'il ne pouvoit pas manquer d'être découvert, si le capitaine Furneaux, ou quelqu'autre Européen, étoit arrivé par hasard dans le port.

NOTRE navigateur ne quitta point la Nouvelle-Zélande, sans faire des observations utiles sur la côte qui s'étend entre le Cap Terrawhitte & le Cap Palliser. Tous les Anglois qui étoient à bord de la Résolution, pensant unanimement que l'Aventure n'étoit pas sur la côte de Nouvelle-Zélande, M. Cook renonça à l'espérance de la revoir pendant le reste du voyage. Toutefois cet accident ne rallentit point en lui le désir de parcourir entièrement la partie qu'il n'avoit point vue de l'Océan Pacifique, & il résolut d'y employer toute la saison suivante. En par-

CHAP. IV
ANN. 1773

tant de la Nouvelle-Zélande, il eut la satisfaction de voir qu'aucun homme de son équipage n'étoit découragé; qu'aucun ne pensoit que les dangers qu'il alloit affronter, devoient lui paroître plus redoutables par l'absence de l'Aventure. La confiance que leur Commandant leur inspiroit à tous, les rendoit aussi ardens à le suivre dans les mers Australes, & par-tout où ils voudroit les conduire, que si leurs compagnons de fortune eussent encore été avec eux.

26 Nov. LE 26 de Novembre, le capitaine Cook sortit enfin du canal de la Reine Charlotte, dans la Nouvelle-Zélande, & cingla vers le sud, en gouvernant un peu est. Peu de jours après, nos navigateurs reconnurent qu'ils étoient placés sur les vrais antipodes de leurs amis de Londres; & conséquemment à la plus grande distance possible.

12 Déc. CE ne fut que le 12 de Décembre

qu'ils rencontrerent une isle de glace (*a*). Elle étoit beaucoup plus loin dans le sud que la première glace qu'ils avoient vue l'année précédente, en partant du Cap de Bonne-Espérance; bientôt après ils trouvèrent continuellement des isles de glace, & leur navigation en devint de plus en plus pénible & dangereuse. Quand ils furent aux 67° 5′ de latitude sud, ces sortes d'isles & d'autres grands morceaux de glace flotante, les embarrassèrent tellement, qu'ils avoient beaucoup de peine à empêcher le vaisseau d'en être brisé. Le 22 du même mois la Résolution arriva à la plus haute latitude où elle eût encore été (*b*). La route étoit alors si périlleuse, que le capitaine Cook crut devoir retourner vers le nord. D'ailleurs il n'y avoit aucun espoir de rencontrer la terre, ni même de pou-

(*a*) C'étoit par les 62° 10′ de latitude sud, & par les 172° de longitude oueſt.

(*b*) 67° 31′ latitude sud. 142° 54′ longitude oueſt.

CHAP. IV. ANN. 1773. voir pénétrer plus avant dans le ſud ; & il eût été peu ſage de ſuivre cette latitude vers l'eſt, non-ſeulement par rapport à la glace, mais parce qu'il reſtoit au nord un vaſte eſpace de mer, qui n'avoit point encore été traverſée, & où il pouvoit y avoir des terres. A meſure que nos navigateurs s'avançoient dans le nord-eſt, les iſles de glace ſe multiplioient au point que le 24 Décembre à midi, ils en comptèrent près de cent autour d'eux, ſans comprendre une foule immenſe d'autres pièces d'une moindre grandeur. Ils paſsèrent donc les fêtes de Noël de la même manière que l'année d'auparavant. Heureuſement qu'ils eurent un tems aſſez clair, & qu'ils jouirent preſque continuellement du jour. Si dans une pareille ſituation ils avoient eu des brumes, il n'eût fallu rien moins qu'un miracle pour les empêcher de périr.

24 Déc.

TANDIS que la Réſolution navigeoit

dans de si hautes latitudes, plusieurs personnes de l'équipage furent attaquées d'une petite fièvre, occasionnée par l'excès du froid; mais cette maladie céda aux plus légers remèdes & disparut en peu de jours. Le 5 de Janvier 1774, le vaisseau étoit encore à plus de cinquante degrés de latitude, & il n'y avoit qu'un ou deux malades à bord. 5 Janv.

APRÈS que le capitaine eut traversé une vaste étendue de mer, sans rien découvrir, il revira de bord, & dirigea de nouveau sa course vers l'oueſt. Le 30 de Janvier, à travers tous les embarras & les difficultés de ces isles de glace, dont nous avons déjà parlé, & qu'il seroit ennuyeux de décrire sans cesse, il parvint jusqu'au soixante-onzième degré de latitude australe (*a*): ainsi, quand il eût pu aller plus loin, il y auroit peut-être eu de la folie à le faire, puisqu'il se se-

(*a*) 71°. 10′ latitude sud. 106° 54′ longitude oueſt.

CHAP. IV. ANN. 1774

roit exposé au plus grand danger sans le moindre avantage. Le Capitaine & tous les officiers étoient d'avis que la glace qu'ils voyoient devant eux s'étendoit jusques au pôle, ou cachoit peut-être quelque terre depuis le commencement des siècles. Si en effet il y a là une terre, elle ne peut pas être plus habitée par les animaux & par les oiseaux, que la glace même qui doit la couvrir entiérement. Quoique notre navigateur eût l'ambition d'aller, non-seulement au-delà d'où les autres marins sont allés, mais encore aussi loin que l'homme puisse pénétrer, il fut un peu moins mécontent des obstacles qui s'offroient devant lui, en considérant que ces obstacles bornoient les tourmens & les périls inséparables d'un voyage comme le sien. Enfin, il fut contraint, par l'impérieuse nécessité de s'arrêter, & de s'ouvrir une nouvelle route vers le nord.

LE capitaine Cook résolut alors de

passer l'hiver (*a*) suivant du côté du tropique, à moins qu'il ne trouvât avant cette époque, un endroit plus convenable. Il étoit déjà presque certain de l'impossibilité de découvrir un continent dans ces mers, puisque s'il existoit, il devoit être trop avant sous les glaces du pôle; pour qu'on pût y parvenir, ou que du moins il falloit employer tout l'été à le chercher. D'un autre côté, en supposant qu'il n'y eût pas de terre en cet endroit-là, il devoit sans doute se rendre au Cap de Bonne-Espérance au mois d'Avril; & alors il auroit mis fin aux importantes recherches d'un continent, principal objet de son voyage. Mais ce dernier parti étoit bien éloigné de satisfaire l'ame ardente & magnanime de notre navigateur. Il montoit un bon vaisseau; il étoit expédié pour faire des

(*a*) Il faut observer que l'Hyver des mers Pacifiques a lieu dans le même tems que notre Eté d'Europe.

CHAP. IV. ANN. 1774

découvertes; tout son équipage jouissoit d'une bonne santé; il ne manquoit point de provisions. Ainsi, il lui sembloit, qu'en quittant alors l'Océan Pacifique, il manqueroit & de persévérance & de jugement, puisqu'il ne l'avoit pas encore assez parcouru, pour pouvoir dire qu'il ne lui restoit rien à y voir. Quoiqu'il eût prouvé qu'il n'existoit pas de continent, à moins qu'il ne fût tout-à-fait sous le pôle, il pensoit du moins qu'il y avoit encore assez de mer à visiter pour espérer d'y trouver de fort grandes isles. D'ailleurs, plusieurs des isles déjà découvertes n'avoient pas été bien examinées, & leur giſſement restoit indéterminé. Enfin, il étoit persuadé, qu'un plus long séjour dans ces parages ne pouvoit qu'être avantageux à la navigation, à la géographie, & à l'astronomie.

D'APRÈS cela, il se détermina à aller d'abord chercher les terres décou-

vertes dans le siècle dernier par Juan Fernandes (*a*). Ensuite, s'il ne les trouvoit pas, il vouloit diriger sa route vers l'isle de Pâque ou vers la terre de Davis, dont la situation est si incertaine, qu'aucune des tentatives qu'on a faites depuis peu pour y arriver, n'a pu réussir. Après cela, son dessein étoit de se rapprocher du Tropique, & de s'avancer dans l'oueſt, visitant toutes les isles qu'il trouveroit sur sa route, & rectifiant leur position jusqu'à Otahiti, où il étoit nécessaire de s'arrêter pour s'informer de l'Aventure. Il prétendoit en même-tems recourir assez loin dans l'oueſt pour voir la Terre-Australe du Saint-Esprit, découverte par Quiros, & à laquelle M. de Bougainville a donné le nom de *Grandes Cyclades*; de là il comptoit cingler vers le sud, & du sud à l'eſt, entre les 50 & 60° de latitude, & atteindre le Cap de Horn au mois

(*a*) Vers le 38° de latitude.

CHAP. IV. ANN. 1774

de Novembre, pour employer tout l'été suivant à examiner la partie sud de l'Océan Atlantique.

QUELQUE vaste que fût ce plan; le capitaine Cook crut pouvoir l'exécuter; & quand il le communiqua à ses Officiers, il eut la satisfaction de les voir tous satisfaits & empressés d'y concourir. Ils se signalèrent à l'envi, pour se préparer aux mesures qu'il jugea à propos de prendre. Sous de tels chefs, les matelots, ardens à les imiter, se montroient toujours prompts & dociles. Ils étoient même si éloignés de désirer la fin du voyage, qu'ils se réjouissoient de le voir prolongé d'un an, & de pouvoir bientôt profiter d'un climat plus doux.

EN poursuivant sa route au nord, le capitaine Cook se persuada de plus en plus que la prétendue terre de Juan Fernandez, si tant il est vrai qu'elle existât, ne pou-

voit être qu'une isle fort petite. Mais tandis qu'il la cherchoit, il fut attaqué d'une colique bilieuse qui l'obligea de garder le lit; & le commandement du vaisseau fut confié à M. Cooper, son premier Lieutenant, qui s'acquitta de son devoir à la satisfaction entière du capitaine. Cependant la maladie de M. Cook devint encore plus dangereuse, & le mit plusieurs jours à deux doigts de la mort. M. Patten, chirurgien du vaisseau, le soigna alors, non-seulement avec toute l'habileté d'un vrai médecin, mais avec la tendresse d'un ami. Quand le capitaine commença à être un peu convalescent, M. Forster fit en sa faveur le sacrifice d'un chien qu'il aimoit beaucoup. Il n'y avoit point à bord d'autre viande fraîche; & on fut obligé de faire du bouillon pour le malade avec la chair du pauvre chien. On lui fit même goûter de cette chair. Ainsi, il reprit un peu de santé, en se nourrissant d'un mets qui répugneroit à la plupart des

CHAP. IV. ANN. 1774.

hommes & les rendroit malades. Mais la néceſſité dompta en M. Cook le ſentiment du dégoût.

11 Mars.

LE 11 de Mars, nos navigateurs arrivèrent à la vue de l'iſle de Pâque, ou autrement la Terre de Davis (*a*). Leur ſéjour en cet endroit fut trop court pour exiger beaucoup de détails. Les habitans y ſont d'une race chétive. Leur couleur, leurs traits, leur langage, ont tant de rapport avec ce qu'on voit aux iſles de l'oueſt, que ces différents peuples ont indubitablement une commune origine; & il eſt vraiment étonnant que la même nation ſe ſoit aſſez étendue pour couvrir un quart entier du globe. Les habitans de l'iſle de Pâque ſont bons & hoſpitaliers; mais ils ne paroiſſent pas avoir moins d'inclination au vol que leurs voiſins. Leur iſle eſt ſi peu recomman-

(*a*) Elle eſt ſituée à la latitude de 27° 5′ 30″ ſud; & ſa longitude eſt de 109° 46′ 20″ oueſt.

dable

dable par elle-même, que perſonne ne peut guère être bien aiſe de l'avoir découverte. La nature a été ſi avare envers elle, qu'elle ne lui a donné ni un port sûr pour les vaiſſeaux d'une certaine grandeur, ni du bois bon à brûler, ni de l'eau propre à être embarquée. Les ſeuls-objets remarquables qu'on y trouve ſont quelques ſtatues giganteſques, qui furent d'abord vues par Roggewein, & dont le capitaine Cook a donné une deſcription particulière.

LE capitaine Cook s'éloignant avec plaiſir d'une contrée ſi peu favorable aux voyageurs, dirigea ſa route vers les iſles Marquiſes. Il n'y avoit pas longtems qu'il avoit remis en mer, lorſqu'il ſe ſentit de nouveau attaqué de ſa colique. Ses accès ne furent cependant pas auſſi violens que les premiers; & il attribua avec raiſon, le retour de ſa maladie, aux fatigues que lui avoit

CHAP. IV. ANN. 1774. occasionnées son séjour dans l'isle de Pâque.

6, 7 AV. LE 6 & le 7 d'Avril, nos voyageurs virent quatre isles qu'ils reconnurent pour les Marquises. Le capitaine Cook en appella une, qui étoit une nouvelle découverte, l'*isle de Hood*, du nom du jeune Officier qui l'avoit apperçue le premier. Aussitôt que le vaisseau fut à l'ancre dans la baie de la *Madre de Dios*, ou plutôt dans la *Baie de la Résolution*, à l'isle de Sainte-Christine, on commença à trafiquer avec les Indiens, qui reçurent souvent les marchandises des Anglois, sans donner rien en retour. A la fin, le capitaine Cook fut forcé de faire tirer un coup de fusil par-dessus la tête d'un homme qui avoit commis plusieurs fraudes; mais cela ne produisit qu'un effet momentané. Un grand nombre d'Indiens étant montés à bord au moment que le capitaine s'em-

barquoit dans ſon canot, pour choiſir un endroit propre à amarrer le vaiſſeau, il cria à ſes Officiers de prendre garde que ces Indiens ne dérobaſſent quelque choſe. A peine il venoit de faire cette recommandation, qu'on lui dit qu'ils emportoient un inſtrument de fer. Alors il donna ordre à ſes gens de faire feu par-deſſus la pirogue des Indiens; mais de prendre garde d'en tuer aucun. Cependant le bruit qu'on faiſoit empêchant les ſoldats de bien entendre les paroles du Capitaine, le voleur fut tué. Tous les Indiens s'étant ſauvés avec précipitation, le capitaine Cook les ſuivit à terre. Il s'y prit avec tant de douceur, qu'il en engagea quelques-uns à venir le long de ſon canot, & à force de préſens, il parvint à bannir leurs craintes. La mort de leur compatriote n'avoit pas ſuffi pour les empêcher de dérober; mais enfin la certitude qu'ils eurent enſuite, de ne pouvoir pas, en fuyant, ſe mettre à l'abri des armes à feu, les détermina

CHAP. IV. ANN. 1774.

à se contraindre. Le capitaine Cook fit aussi semblant de ne pas s'appercevoir de plusieurs petits vols.

LES provisions que les Anglois achetèrent à Sainte-Christine, consistoient en ignames, bananes, fruit-pain, noix de coco, volailles & petits cochons. Les échanges se firent d'abord commodément ; mais le marché fut bientôt ruiné, par l'indiscrétion de quelques jeunes Officiers qui présentèrent divers articles de fantaisie, que les Indiens n'avoient pas encore vus, & dont ils furent plus envieux que des clous & des outils les plus utiles. Un de ces Messieurs donna pour un cochon beaucoup de plumes rouges qu'il avoit apportées de l'isle d'Amsterdam : mais l'effet en fut fatal. Il n'y eut plus de moyen de soutenir le commerce de cette manière. Alors le capitaine Cook voyant qu'on ne pouvoit pas se procurer convenablement les provisions dont on avoit besoin,

qu'en outre le bois & l'eau étoient rares dans le pays, & qu'enfin il étoit difficile d'y travailler aux réparations du vaiſſeau, il réſolut de chercher, ſans délai, un lieu qui lui offrît plus de reſſource. Les Anglois avoient tenu la mer pendant dix-neuf ſemaines, ne mangeant que des ſalaiſons. Un changement de régime leur étoit donc néceſſaire. Cependant, à leur arrivée à Sainte-Chriſtine, ils n'avoient pas un ſeul homme malade. Il y en avoit même très-peu d'entr'eux qui ſe ſentiſſent quelque diſpoſition au ſcorbut; ce qui provenoit ſans doute, dit le capitaine Cook dans ſa relation, & des divers anti-ſcorbutiques qu'on avoit à bord, & de l'attention du Chirurgien qui étoit extrêmement ſoigneux de donner des remèdes à propos. Pour nous, nous pouvons ajoûter à cette obſervation, que la ſanté de l'équipage fut également due à la vigilance exceſſive du capitaine Cook lui-même, & à l'autorité qu'il employoit pour faire pratiquer des

CHAP. IV. ANN. 1774.

règles que la sageſſe & l'humanité avoient preſcrites.

LE principal but du capitaine Cook, en touchant aux iſles Marquiſes, fut de fixer leur ſituation ſur la carte ; car c'eſt la ſeule choſe ſur laquelle M. Dalrymple s'eſt trompé, quand il a parlé de ces iſles dans ſa collection des découvertes de la mer du Sud. Il étoit néceſſaire de bien s'aſſurer de cette ſituation, parce qu'elle importe à la connoiſſance des autres pays vus par Mendana. Le capitaine Cook a donc marqué la poſition (*a*) des iſles Marquiſes, avec la plus grande

(*a*) Les iſles Marquiſes, dont quatre ont été d'abord découvertes par l'eſpagnol Mendana, ſont au nombre de cinq ; la Madeleine, San-Pedro, la Dominique, Sainte-Chriſtine, & l'iſle de Hood, qui eſt la plus ſeptentrionale ; la Dominique eſt la plus grande, elle a quinze ou ſeize lieues de circuit. Ces iſles occupent un degré de latitude ; & près d'un demi degré de longitude. Leur latitude eſt par les 9 à 10°, & leur longitude par les 138° 47′ à 139° 13′ oueſt.

justesse. Il a également pris soin de décrire le port le plus commode de la baie de la Résolution, dans l'isle de Sainte-Christine. CHAP. IV. ANN. 1774.

NOUS ne devons pas oublier de remarquer que les habitans des isles Marquises sont en général, & sans aucune exception, la plus belle race de peuple qui se trouve dans ces mers. Ils surpassent les autres Indiens, & pour l'élégance de leur forme, & pour la régularité de leurs traits. Il paroît cependant, d'après la conformité de leur langage avec celui d'Otahiti & des autres isles de la Société, que leur origine est la même. Les Anglois eurent une preuve de cette conformité, non qu'ils pussent bien converser avec les habitans des Marquises, mais Oedibée les entendoit fort bien.

DES isles Marquises, le capitaine Cook dirigea sa route vers Otahiti. Il se

CHAP. IV. ANN. 1774.

proposa en même-tems d'examiner les isles qu'il rencontreroit sur son passage, principalement celles qui ont été découvertes par les Hollandois, & dont la situation n'est pas exactement déterminée. Il vit dans sa route un grand nombre d'islets, presque tous joints ensemble par des bancs de corail. Une des isles où le Lieutenant Cooper descendit avec deux canots bien armés, étoit nommée par les habitans *Tiookea* (*a*). Elle avoit déja été découverte par le Commodore Byron. Les Indiens de Tiookea sont d'une couleur plus brune que les autres Insulaires de ces mers. Ils ont aussi l'air plus fier & plus sauvage. Tout cela ne vient peut-être que de ce qu'ils sont obligés de chercher leur nourriture dans la mer, & de s'exposer continuellement aux ardeurs du soleil. Nos voyageurs observèrent qu'ils étoient

(*a*) Tiookea est par la latitude 14° 27′ 30″ sud, & par la longitude de 144° 56′ ouest.

grands & bienfaits, & qu'ils gravoient tous sur leur corps une figure de poisson, juste emblême de leur manière de vivre.

EN passant aux isles Saint-George, découvertes par le Commodore Byron, le capitaine Cook en vit quatre (*a*) autres, qu'il nomma les isles *Pallisser*, en l'honneur de sir Hugh Pallisser, son ami. Les habitans ressembloient beaucoup à ceux de Tiookea, & ils étoient comme eux, armés de longues piques. Le capitaine Cook ne put pas décider avec quelque certitude, si ces isles étoient les mêmes qu'avoient vues les navigateurs Hollandois; ce qui provient de la négligence qu'ils ont eue, en désignant les points de leurs découvertes. Notre voyageur observa aussi qu'en navigeant dans ces mers, entre les lati-

(*b*) La situation d'une de ces isles, est par la latitude 15° 26′ sud, & par la longitude de 146° 20′ ouest, une autre 15° 37. & 246° 3′.

CHAP. IV. ANN. 1774

tudes de 20 & 12°, & depuis la longitude de 138° à 148 ou 150, on trouve tant d'isles basses & tant d'écueils, qu'il est important de prendre beaucoup de précautions.

Fin du premier Volume.

32945
Alfred Paine
April 1961

D789
K57
v.1

J. 2. N°
2207